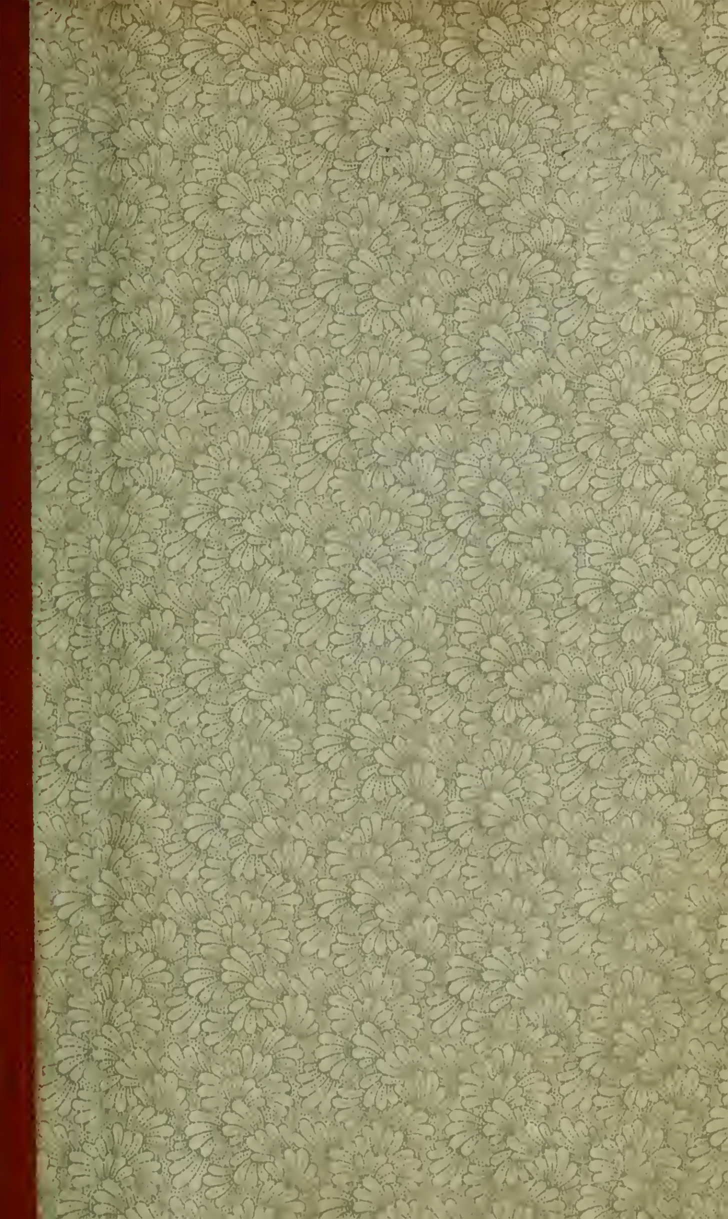

3 1761 07062421 8



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

LE LION DE FLANDRE

I

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

Publiées dans la collection Michel Lévy

---

	vol.
UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE. .	1
L'ANNÉE DES MERVEILLES . .	1
ARGENT ET NOBLESSE. . . .	1
AURÉLIEN	2
L'AVARE.	1
BATAVIA.	1
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1
LE BOURGMESTRE DE LIÈGE.	1
LE CANTONNIER	1
LE CHEMIN DE LA FORTUNE. .	1
LE CONSCRIT.	1
LE COUREUR DES GRÈVES . .	1
LE DÉMON DE L'ARGENT. . .	1
LE DÉMON DU JEU	1
LES DRAMES FLAMANDS. . .	1
LA FIANCÉE DU MAITRE D'ÉCOLE	1
LE FLÉAU DU VILLAGE . . .	1
LE GANT PERDU	1
LE GENTILHOMME PAUVRE. .	1
LA GUERRE DES PAYSANS . .	1
LE GUET-APENS	1
HEURES DU SOIR.	1
HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS	1
L'ILLUSION D'UNE MÈRE. . .	1
LA JEUNE FEMME PALE. . .	1
LE JEUNE DOCTEUR.	1
LE LION DE FLANDRE. . . .	2
LA MAISON BLEUE	1
MAITRE VALENTIN	1
LE MAL DU SIÈCLE.	1
LE MARCHAND D'ANVERS . .	1
LE MARTYRE D'UNE MÈRE. .	1
LES MARTYRS DE L'HONNEUR.	1
LA MÈRE JOB	1
L'ONCLE ET LA NIÈCE. . . .	1
L'ONCLE JEAN	1
L'ONCLE REIMOND.	1
L'ORPHELINE.	1
LE PARADIS DES FOUS. . . .	1
LE PAYS DE L'OR.	1
LA PRÉFÉRÉE	1
LE REMPLAÇANT	1
UN SACRIFICE	1
LE SANG HUMAIN.	1
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE.	2
LES SERFS DE FLANDRE. . .	1
LA SORCIÈRE FLAMANDE. . .	1
LE SORTILÈGE.	1
SOUVENIRS DE JEUNESSE. . .	1
LE SUPPLICE D'UN PÈRE. . .	1
LE TRÉSOR DE FÉLIX ROOBECK.	2
LA TOMBE DE FER.	1
LE TRIBUN DE GAND	1
LES VEILLÉES FLAMANDES. .	1
LA VOLEUSE D'ENFANT. . . .	1

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

HENRI CONSCIENCE

LE LION DE FLANDRE

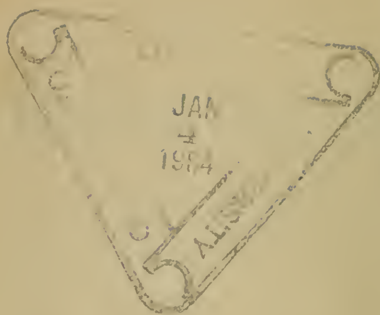
TOME PREMIER



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3


JAN

LE

LION DE FLANDRE

I

> La foi de nos pères était ferme comme ces antiques murailles qui, bien que sillonnées par de profondes crevasses et couronnées d'une sauvage verdure, ont traversé les siècles et sont encore debout malgré les orages et le souffle de la tempête...
>
> PÉTRONILLE MOENS.

Par une belle matinée de l'année 125..., une petite troupe de chevaliers s'avançait, en silence, vers la ville de Rousselave dans la Flandre occidentale... Le soleil montait à l'horizon, éclairant la campagne d'une lumière qui devenait, à chaque instant, de plus en plus vive. Les vapeurs bleuâtres qui s'élevaient de la terre, demeuraient encore suspendues à la cime des arbres, et le calice des fleurs, humide de rosée, s'entr'ouvrait amoureusement aux premiers rayons de l'astre du jour. Maintes fois, depuis l'aube, le rossignol avait redit sa douce chanson ; mais le ramage

confus des autres chantres de la forêt faisait taire ses accents mélodieux.

Au moment où commence notre récit, ces chevaliers traversaient un bois touffu. Le cliquetis des armes, et le pas retentissant des chevaux, en troublaient seuls la tranquillité. De temps en temps un cerf, effrayé dans sa retraite, s'élançait du taillis et fuyait, plus rapide que le vent, devant le danger qu'il pressentait.

A voir les costumes et les armes splendides de ces chevaliers, il était permis de supposer qu'ils étaient pour le moins barons ou comtes ; on pouvait les prendre même pour des seigneurs du plus haut rang. Un pourpoint de soie (1) tombait de leurs épaules en plis ondoyants, et un casque argenté, surmonté de plumes couleur pourpre et azur, couvrait leurs têtes. Les écailles d'acier de leurs gantelets, et les mailles d'or de leurs genouillères, étincelaient sous les feux du matin ; les destriers, pleins d'ardeur et blancs d'écume, que leurs maîtres retenaient avec peine, faisaient, par leurs brusques mouvements, scintiller l'argent et la soie de leurs riches harnais.

Si les voyageurs ne portaient pas leurs armures de guerre, ils s'étaient, néanmoins, mis en garde contre toute surprise ou agression ennemie. Leurs bras

(1) Les chevaliers portaient ce vêtement par-dessus la cuirasse. Il ne descendait que jusqu'aux genoux, n'avait pas de manches, et était fait d'étoffe de soie ou bien de cuir rehaussé d'or. Les armoiries et les devises des chevaliers étaient brodées sur la poitrine.

étaient garantis par les manches d'une cotte de mailles (1). De formidables glaives de combat étaient suspendus à la selle de leurs chevaux, et les écuyers suivaient avec de larges boucliers. Enfin, comme complément de son costume, les armoiries de chaque chevalier étaient brodées sur sa poitrine et indiquaient, à tous les yeux, sa race et sa famille. Ils s'avançaient en silence, ainsi que nous l'avons dit ; le froid du matin alourdissait leurs membres, pesait sur leurs paupières, et ils résistaient avec peine à l'assoupissement qui les gagnait.

Un jeune homme précédait, à pied, la noble troupe. De longs cheveux blonds descendaient sur ses larges épaules ; la flamme jaillissait de ses yeux bleus, et son menton s'ombrageait à peine d'un léger duvet ; sa taille, souple et nerveuse, était serrée dans un justaucorps de laine, et un court poignard pendait à sa ceinture, enfermé dans une gaîne en cuir (2).

(1) Voici quelles étaient, à cette époque, les pièces de l'armure d'un chevalier : un casque en fer ou heaume, avec ou sans panache, une cuirasse de fer, des gants de cuir de blaireau, dont la partie supérieure était revêtue d'écailles d'acier, des plaques de fer protégeant les jambes, un bouclier sur lequel était peint son écusson, une longue lance et un formidable glaive de bataille ou une épée. Sous la cuirasse, il portait une cotte de mailles formée d'anneaux de fer. Le cheval était aussi caparaçonné de fer.

(2) Court poignard à deux tranchants dont la poignée, garnie d'une barre transversale, le faisait ressembler à une croix. Les gens des bonnes villes ou les francs-bourgeois avaient seuls le droit de porter cette arme.

Il était facile de lire sur ses traits que la société, à laquelle il servait de guide, ne lui était agréable sous aucun rapport ; on pouvait même s'apercevoir qu'un dessein secret s'agitait dans son cœur ; de temps en temps il jetait un regard oblique sur les chevaliers qui le suivaient. Sa haute taille, et sa constitution herculéenne, malgré son extrême jeunesse, attiraient sur lui une sorte d'admiration mêlée de terreur ; il marchait d'un pas ferme, et si rapide, que les chevaux avaient peine à le suivre.

Le cortége chevauchait ainsi depuis quelques instants à travers la forêt, lorsque la monture d'un des chevaliers trébucha tout à coup contre un tronc d'arbre renversé sur la route, et s'abattit. La poitrine du cavalier toucha le cou du cheval et la secousse fut si forte qu'il faillit vider les arçons.

— Que veut dire ceci, s'écria-t-il en français. Je crois que mon cheval s'est endormi tout en marchant.

— Messire de Châtillon, répliqua son compagnon en riant, l'un de vous dormait en effet !...

— Ris à ton aise, mauvais plaisant, reprit le comte de Châtillon ; il n'en est pas moins vrai que je ne dormais pas. Depuis deux heures, j'ai les yeux fixés sur ces tours ensorcelées, qui semblent s'éloigner à mesure que nous devrions en approcher ; mais on serait hissé à la potence que l'on n'obtiendrait pas de toi une bonne parole.

Pendant que les deux chevaliers échangeaient entre eux ces plaisanteries, leurs compagnons s'égayaient

de bon cœur aux dépens du comte, et ce léger incident arracha toute la troupe à son engourdissement.

Messire de Châtillon, qui avait remis son cheval sur pied, ne put souffrir longtemps les quolibets qui lui étaient adressés, et, après avoir vainement tenté de leur imposer silence, il fut tout à coup saisi d'une si vive colère, qu'il enfonça son éperon (1) dans les flancs de sa monture. Le cheval, rendu furieux par la douleur, se cabra, se dressant debout sur ses pieds de derrière, puis s'élança comme une flèche à travers les arbres. Mais, à quelques centaines de pas, il se heurta contre le tronc d'un vieux chêne, et, grièvement blessé, il s'abattit sur l'herbe.

Heureusement le comte conserva son sang-froid; mais au moment du choc, soit que de lui-même il fût sauté de selle, ou qu'il eût été violemment lancé contre un arbre, il dut s'être sérieusement blessé; car il resta quelques instants étendu sans faire aucun mouvement.

Dès que ses compagnons l'eurent rejoint, ils descendirent tous de cheval et le relevèrent en lui prodiguant les marques du plus vif intérêt. Le chevalier qui avait fait la première plaisanterie, semblait en ce moment le plus inquiet, et une profonde tristesse se peignait sur son visage.

— Pardonne-moi mes paroles étourdies, lui dit-il; il n'était pas dans ma pensée de t'insulter.

(1) Les chevaliers ne portaient alors qu'un seul éperon.

— Laissez-moi tous en paix ! s'écria Châtillon, en s'arrachant des bras de ses compagnons. Je ne suis pas encore mort, messires ! Pensez-vous donc que les Sarrasins m'aient épargné pour que je vienne tomber comme un chien au fond d'un bois ? Non, de par Dieu ! je vis encore, et tu expierais sur-le-champ tes railleries, Saint-Pol, s'il pouvait jamais m'être permis de me venger sur toi !

— Allons, allons, du calme, reprit Saint-Pol. Tu es blessé, mon bon frère ; le sang coule à travers ta cotte de mailles.

Le comte releva la manche de son bras droit et s'aperçut qu'une branche lui avait légèrement entamé la peau.

— Ce n'est rien, dit-il, une simple égratignure !.. Mais ce ne peut être sans intention que ce damné Flamand nous conduit par cet horrible chemin ! J'éclaircirai cela... et que je perde mon nom si je ne fais pendre le traître à une branche de ce chêne maudit...

Le Flamand, ainsi interpellé, ne fit aucun mouvement. Il semblait ne pas comprendre la langue française ; mais il leva les yeux et regarda hardiment Châtillon en face.

— Messires, s'écria le chevalier, voyez donc le regard insolent de ce manant ; viens ici, misérable, approche !

Le jeune homme s'approcha lentement, sans baisser un seul instant les yeux ; mais une expression

étrange se peignit sur ses traits, expression où la colère se mêlait à la ruse, et si pleine de mystérieuses menaces, que Châtillon se sentit saisi d'une secrète inquiétude.

En ce moment, l'un des chevaliers, présents à cette scène, tourna bride tout à coup et s'éloigna de quelques pas sous les grands arbres, en laissant suffisamment apercevoir un air de déplaisiret de mécontentement.

— Voyons, parle, dit Châtillon en s'adressant au guide, et apprends-moi pourquoi tu nous conduis à travers ces bois, et pourquoi tu ne nous as pas avertis qu'un tronc d'arbre barrait la route?

— Messire, répondit le Flamand en mauvais français, je ne connais pas d'autre chemin qui mène au château de Wynendael, et j'ignorais que votre seigneurie eût l'habitude de dormir à cheval, et à cette heure.

En prononçant ces mots, le guide laissa échapper un sourire à la fois ironique et hautain. On eût dit qu'il voulait exciter la colère du comte afin de la braver.

— Insolent! s'écria Châtillon, oses-tu bien te railler de ma personne! Holà! mes gens, qu'on me pende ce manant haut et court, et qu'il serve de pâture aux corbeaux!

Le sourire du jeune homme s'accentua davantage, les coins de sa bouche se crispèrent violemment; il pâlit et rougit tour à tour.

— Pendre un Flamand ? murmura-t-il ; cela ne sera pas facile, mes maîtres...

Il se rejeta de quelques pas en arrière, s'adossa contre un arbre, retroussa jusqu'à l'épaule la manche de son pourpoint, et tira du fourreau la lame étincelante de son poignard. Alors il se tint immobile : les muscles de ses bras nus se roidirent et sa physionomie prit quelque chose de la face du lion.

— Malheur à qui me touche ! s'écria-t-il d'une voix tonnante. Les corbeaux de Flandre ne dévorent point un Flamand ; ils aiment mieux la chair de l'étranger !

— Sus au Flamand ! s'écria Châtillon. Sus au manant !... tombez-lui... Mais voyez-donc les lâches !... Son couteau vous fait-il peur ? Je ne puis souiller mes mains de son sang... C'est votre besogne à vous autres, vilains contre vilains... Ne m'entendez-vous pas ?... Obéissez ! allons...

Quelques chevaliers s'efforçaient de calmer le comte. Mais la plupart eussent volontiers applaudi au Flamand pendu ; et les hommes d'armes, stimulés par leur maître, eussent assailli le jeune homme si en ce moment, n'était survenu le chevalier qui, jusques-là, s'était tenu à l'écart, plongé dans ses réflexions. Son costume et son armure dépassaient de beaucoup en richesse ceux de ses compagnons ; l'écusson, brodé sur sa poitrine, portait trois fleurs de lis d'or, sur un champ d'azur, surmontées d'une couronne de comte qui était l'indice d'un sang royal.

— Arrêtez ! cria-t-il aux hommes d'armes, du ton d'un homme habitué à commander, que personne ne bouge, et, se tournant vers le comte de Châtillon :

— Messire, dit-il, la Flandre est un fief que je tiens de mon frère et roi Philippe de France. Ce Flamand est mon vassal, et sa vie n'appartient qu'à moi seul. Il me semble que vous l'oubliez bien facilement !...

— Faut-il donc qu'un vil bourgeois m'insulte impunément ? répondit Châtillon avec colère. En vérité, comte, il est incroyable que vous défendiez toujours les vilains contre les nobles ? Ce Flamand pourra-t-il se vanter d'avoir impunément outragé un chevalier français ? Et, n'a-t-il pas mérité la mort ?

— Monseigneur de Valois (1), dit Saint-Pol, que fait à Votre Altesse la vie de ce vassal entêté ?...

— Écoutez, messires, s'écria Charles de Valois d'une voix irritée, je vous défends de tenir devant moi un pareil langage. J'estime plus haut la vie d'un de mes sujets. Laissez aller ce jeune homme... A cheval, messires ! c'est perdre trop de temps !

— Allons, murmura Saint-Pol à l'oreille de son frère, ne réponds pas, prends le cheval de ton écuyer et partons. Monseigneur de Valois sera toujours un incorrigible et incrédule défenseur du menu peuple.

(1) Charles, second fils de Philippe le Hardi, était comte de Valois, d'Alençon et du Perche. Il avait reçu de son frère, Philippe le Bel, le commandement de l'armée française, et avait conquis le pays de Flandre.

Les écuyers et servants d'armes remirent alors l'épée au fourreau, et amenèrent les chevaux de leurs maîtres.

— Êtes-vous prêts, messires? demanda le comte de Valois. En ce cas, hâtons-nous, je vous en prie, sinon nous arriverons trop tard pour la chasse. E toi, vassal, marche à côté de nous, et ne t'écarte pas du chemin. A quelle distance sommes-nous encore de Wynendael ?

Le jeune homme se découvrit respectueusement, s'inclina devant son sauveur et répondit :

— Encore une petite heure de marche, monseigneur.

— Cet homme-là m'est suspect! dit Saint-Pol ; un loup se cache peut-être sous cette peau de mouton.

— C'est ce que je pense depuis longtemps, ajouta le chancelier Pierre Flotte. En vérité, il nous lance des regards de loup et dresse l'oreille, comme un lièvre, à nos moindres paroles.

— Ah! ah! je sais qui il est! s'écria Châtillon. N'avez-vous pas, messires, entendu parler d'un certain tisserand, nommé Pierre de Coninck, qui habite Bruges ?

— Vous vous trompez, seigneur comte, observa Raoul de Nesle ; j'ai eu personnellement occasion, à Bruges, de parler au célèbre tisserand, et bien qu'il dépasse en finesse et en malice l'homme à qui nous avons affaire, je dois déclarer qu'il n'a qu'un œil, tandis que notre guide en a deux à son service.

— En voilà assez sur ce sujet, messires ! dit Châtillon, et finissons cette conversation. A propos, ajouta-t-il, savez-vous ce que notre gracieux roi Philippe prétend faire de ce noble pays de Flandre ?... Sur ma parole, si notre illustre souverain tient son coffre-fort fermé, comme monseigneur de Valois garde sa bouche close, on fera maigre chère à la cour.

— Propos en l'air ! répondit Pierre Flotte ; le roi parle quand cela lui plaît. Ralentissez un peu l'allure de vos chevaux, messires, et je vous apprendrai des choses que vous ignorez.

Les chevaliers se rapprochèrent avidement les uns des autres, et laissèrent le comte de Valois prendre quelque avance. Quand il fut assez loin, pour ne pouvoir les entendre, le chancelier reprit :

— Écoutez, les coffres de notre gracieux roi Philippe le Bel, sont vides. Enguerrand de Marigny lui a fait accroire que la Flandre pouvait les remplir, et, certes, ce n'est pas là un mensonge ; car ce petit pays, où nous sommes, possède plus d'argent à lui seul que toute la France entière.

Les chevaliers sourirent et secouèrent la tête à plusieurs reprises, en signe d'assentiment.

— Écoutez encore, continua Pierre Flotte, nous avons une reine qui s'appelle Jeanne et qui déteste les Flamands. Sa haine, contre ce peuple hautain, ne saurait s'exprimer. Elle disait, il y a quelque temps — je l'ai entendu de sa propre bouche — qu'elle vou-

drait voir le dernier Flamand accroché à une potence.

— Voilà qui s'appelle s'exprimer en reine! s'écria Châtillon! Si je deviens jamais gouverneur de ce pays, ainsi que me l'a promis ma gracieuse souveraine, je vous garantis messires, que sa cassette regorgera d'argent et que je saurai bien la débarrasser de Pierre de Coninck, des métiers des guildes et de toute cette guenille de gouvernement populaire. Ah ça! mais, pourquoi donc cet audacieux manant écoute-t-il notre conversation?

Le Flamand qui leur servait de guide, s'était approché sans qu'on s'en aperçût et avait recueilli d'une oreille attentive les propos échangés entre les chevaliers. Dès qu'il s'aperçut qu'il était découvert, il s'élança à travers les arbres de la forêt: une indéfinissable expression se peignit sur ses traits; il s'arrêta à quelque distance et tirant son poignard de sa gaîne de cuir

— Messire de Châtillon, s'écria-t-il d'un ton menaçant, regardez bien cette lame afin de pouvoir la reconnaître le jour où elle vous frappera au cœur.

— N'y a-t-il donc aucun de mes hommes qui me débarrasse de ce drôle? s'écria Châtillon avec fureur.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un robuste soldat sauta à bas de son cheval, et courut, l'épée nue, sur le jeune homme. Celui-ci s'arrêta court, remit tranquillement son poignard dans son fourreau,

ferma les poings, et attendit son ennemi de pied ferme.

— Tu vas mourir, damné Flamand ! s'écria l'homme d'armes en levant son épée sur le guide.

Le jeune homme ne bougea pas, ne dit pas un mot; mais il fixa sur son adversaire ses deux grands yeux, flamboyants comme des éclairs. L'assaillant, pénétré jusqu'au fond de l'âme par la puissance de ce regard, abaissa son arme, comme si le courage lui faisait défaut.

— Tue, tue ! lui cria Châtillon.

Mais le Flamand ne jugea pas à propos d'attendre l'effet de ces paroles ; d'un bond il s'élança sur l'homme d'armes, en évitant son épée, lui étreignit les reins entre ses bras robustes, et lui frappa si violemment la tête contre un tronc d'arbre, que le malheureux s'affaissa inanimé sur le sol. Un suprême cri d'angoisse retentit dans le bois ; une dernière et sinistre convulsion parcourut les membres du soldat, et ses yeux se fermèrent pour ne plus se r'ouvrir.

Un éclat de rire triomphant s'échappa de la poitrine du Flamand ; il approcha ses lèvres de l'oreille du cadavre inanimé et dit avec une sanglante ironie :

— Va dire à ton maître que la chair de Jean Breydel n'est pas réservée aux corbeaux : la chair de l'étranger est un meilleur aliment pour eux (1) !

A ces mots, il prit sa course à travers les taillis et disparut dans les profondeurs du bois.

(1) Jean Breydel était doyen des bouchers de Bruges.

Les chevaliers avaient suivi avec anxiété cette terrible lutte ; mais elle avait été si rapide, qu'ils n'avaient pas eu le temps d'échanger une seule parole ; dès qu'ils furent revenus de leur stupéfaction, le comte de Saint-Pol s'écria :

— En vérité, seigneur comte, mon frère, je crois que ton homme d'armes a affaire à un enchanteur. Ce combat n'est pas naturel.

— Maudit pays ! répondit Châtillon avec abattement. Mon cheval se casse le cou ; mon fidèle serviteur paye de sa vie son dévouement ! C'est un jour de malheur !... Allons, mes amis, relevez le corps de votre camarade : transportez-le aussi bien que possible au plus prochain village, afin qu'on le guérisse ou qu'on l'enterre !... Je vous en prie, messires, que le comte de Valois ne sache rien de cet accident.

— Nous vous comprenons parfaitement ! répondit Pierre Flotte. Mais, messires, jouons de l'éperon et marchons en avant. Voyez, monseigneur de Valois va disparaître sous les arbres.

Tous, à ces mots, lâchèrent la bride à leurs montures, et bientôt ils eurent rejoint le comte, leur chef. Celui-ci chevauchait lentement et ne s'aperçut pas de l'approche de ses compagnons. Sa tête, couverte d'un casque argenté, était penché sur sa poitrine, son gantelet de fer et sa bride s'appuyaient sur la crinière de son cheval : de son autre main il étreignait la poignée d'une épée de combat suspendue à la selle.

Tandis qu'il était absorbé dans une profonde mé-

ditation, et que les autres chevaliers se renvoyaient l'un à l'autre d'ironiques coups d'œil sur la disposition mélancolique de leur maître, le château de Wynendael apparut tout à coup devant eux avec ses hautes tours menaçantes et ses gigantesques remparts.

— Noël ! Noël ! s'écria avec joie Raoul de Nesle; voilà enfin le terme de notre voyage ! Nous voyons Wynendael en dépit du diable et de la sorcellerie!

— Je voudrais le voir en flammes! murmura Châtillon : il m'a déjà coûté un excellent cheval et un fidèle serviteur.

En ce moment, le chevalier qui portait les fleurs de lis sur la poitrine, se retourna, et dit, la main tendue vers le château que l'on découvrait en ce moment en entier :

— Messires, ce château est la demeure de l'infortuné comte de Flandre, Guy de Dampierre; c'est un père à qui l'on a arraché son enfant, un souverain dont nous avons conquis le pays, grâce au bonheur de nos armes. Je vous en prie, messires, ne paraissez pas devant lui avec la fierté des vainqueurs, et n'accroissez pas ses douleurs par de hautains discours.

— Comte de Valois, répondit Châtillon avec une certaine amertume, croyez-vous donc que les lois de la chevalerie nous soient inconnues, et ne sais-je pas, moi qui vous parle, qu'il est du devoir d'un chevalier français de se conduire généreusement après la victoire ?

— J'apprends avec plaisir que vous le savez, reprit

le comte de Valois en appuyant sur ces mots; je vous prie donc d'agir en conséquence. L'honneur ne consiste pas en vaines paroles, messire de Châtillon! Qu'importe qu'on ait les lois de la chevalerie sur les lèvres, si elles ne sont pas écrites au fond du cœur? Celui qui n'est pas généreux à l'égard de ses inférieurs, peut ne pas l'être vis-à-vis de ses égaux.

Cette allusion à sa conduite récente, jeta Châtillon dans une extrême irritation, et il eût certainement éclaté en paroles violentes, si son frère, le comte de Saint-Pol, ne l'eût retenu en murmurant à son oreille :

— Tais-toi, mon frère, tais-toi donc!... notre chef a raison. Il ne serait pas juste d'apporter au vieux comte de Flandre un surcroît de chagrin... Son malheur est déjà assez grand!

— Quoi! ce vassal félon a osé déclarer la guerre à notre roi; il a tellement provoqué le ressentiment de notre nièce Jeanne de Navarre, qu'elle en est quasi-malade, et il faudrait encore user de ménagements à son égard!

— Messires, répéta à haute voix le comte de Valois, vous avez entendu ma prière. Je ne puis croire qu'un seul d'entre vous songe à manquer de générosité envers un hôte malheureux. En avant donc! J'entends les chiens aboyer, on nous a aperçus; car le pont-levis tombe et la herse se lève.

Le manoir de Wynendael (1), bâti par le noble

(1) Le château de Wynendael, aujourd'hui en ruines se

comte Guy de Flandre était, à cette époque, l'un des plus beaux et en même temps des plus forts châteaux de plaisance de Flandre. Du fond des larges fossés qui l'entouraient, s'élevaient d'épaisses murailles couronnées de nombreuses guérites d'observation. Entre les créneaux, on voyait apparaître les arbalétriers et scintiller la pointe de fer de leurs flèches. Au delà des remparts s'élevaient les toits de la demeure seigneuriale, surmontés de girouettes mobiles. Six tours rondes, construites aux angles des murs et au milieu du parvis, permettaient de lancer toute espèce de projectiles dans la campagne et d'interdire à l'ennemi l'approche de la forteresse. Un seul pont-levis rattachait cette éminence, fortifiée par son isolement, aux vallons environnants.

Dès que les chevaliers furent à découvert, le veilleur donna le signal, du haut de la porte, à la garde intérieure, et, bientôt, les lourdes et massives portes tournèrent en grinçant sur leurs gonds. En ce moment, le pas des chevaux retentissait sur le pont-levis, et les chevaliers français entrèrent dans le château en traversant une double rangée d'hommes d'armes flamands. Les portes se refermèrent derrière eux, la herse aux pointes de fer retomba, et le pont-levis se releva lentement

trouve auprès du village du même nom, dans le voisinage de Thourout (Flandre occidentale).

II

Les sons cent fois répétés du cor de chasse, retentissent de nouveau dans la forêt de Wynendael.

Fr. Van Duyse.

Le ciel était d'un bleu si pur que l'œil ne pouvait en sonder la profondeur. Le soleil, radieux, montait à l'horizon, et l'amoureuse tourterelle buvait, sur les fraîches et verdoyantes feuilles des arbres, la dernière goutte de rosée. Tout était rumeur dans le château de Wynendael; les aboiements des chiens s'élevaient dans les airs. Le hennissement des chevaux se mêlait au son bruyant des cors de chasse; cependant, le pont-levis n'était pas encore abaissé et les passants ne pouvaient que deviner la cause de tous ces bruits. De nombreuses sentinelles, armées de l'arbalète et du bouclier, se promenaient paisiblement sur la crête des remparts extérieurs; et l'on pouvait, à travers les créneaux, voir une foule de serviteurs courir çà et là dans toutes les directions.

Enfin, quelques hommes apparurent au-dessus de la porte principale, le pont-levis s'abaissa; en même

temps les poternes latérales s'ouvrirent, les chiens, les valets, et tout le train de chasse se précipita dans la campagne; un magnifique cortége les suivit lentement, composé des seigneurs et des nobles dames que nous allons énumérer.

En tête s'avançait, sur un destrier brun, le vénérable Guy de Dampierre (1), comte de Flandre. Sa physionomie portait l'empreinte d'une douce résignation et d'une calme tristesse; sa tête se penchait, courbée sous le poids de ses quatre-vingts ans, ses joues étaient sillonnées de rides profondes. Un justaucorps de pourpre tombait de ses épaules jusque sur la selle, et ses cheveux, d'une blancheur éclatante, étaient retenus par une coiffure de soie jaune; cette coiffure ressemblait, sur son front, à un ruban d'or, ceignant une quenouille chargée de fils d'argent. Il portait sur la poitrine, au centre d'un écusson en forme de cœur, le lion de Flandre, de sable en champ d'or.

La vieillesse de ce prince était triste, il penchait vers la tombe un front dépouillé de sa couronne, alors qu'un doux repos eût dû récompenser sa longue et laborieuse carrière. Le sort des armes avait brisé l'héritage de ses enfants, et la misère les attendait, eux qui devaient être les princes les plus

(1) Guy de Dampierre, fils du vieux Guillaume de Dampierre, fut le XXIII[e] comte de Flandre. (L'*Excellente Chronique de Flandre.*)

opulents de l'Europe. Des ennemis victorieux entouraient le malheureux souverain, et cependant, dans son cœur plus fort que tant de malheurs, le désespoir ne pouvait trouver place.

A côté de lui marchait Charles de Valois, frère du roi de France. Il discutait vivement avec le vieux Guy; mais celui-ci ne semblait pas acquiescer à ses paroles. Le glaive de combat n'était plus suspendu à la selle du prince français; un habit plus simple et plus commode, et une longue et fine épée remplaçaient ses armes pesantes de la veille.

Derrière lui s'avançait un chevalier d'une physionomie éminemment hautaine et rébarbative. Il promenait fièrement les yeux autour de lui, et quand son regard tombait, par hasard, sur un Français, ses lèvres se contractaient avec une souveraine expression de déplaisir et de haine. Il pouvait avoir environ cinquante ans, mais il semblait encore dans toute la force de l'âge, et sa large poitrine, aussi bien que sa puissante stature, le désignaient suffisamment comme le plus robuste entre les chevaliers qui l'entouraient. Le cheval qu'il montait dépassait en taille tous les autres, si bien que son front dominait tout le cortége. Un casque étincelant, surmonté de plumes bleues et jaunes, une lourde cotte de mailles et un sabre recourbé, constituaient son armure; le pourpoint qui retombait derrière lui sur le dos du cheval, portait aussi le lion de Flandre en champ d'or. Les chevaliers qui vivaient à cette époque eussent re-

connu entre mille, dans ce fier cavalier, Robert de Béthune (1), fils aîné de Guy de Dampierre.

Chargé, depuis quelques années, du gouvernement intérieur de la Flandre, il avait, dans toutes les expéditions, commandé les bandes flamandes, et s'était acquis à l'étranger une glorieuse et universelle renommée. Durant la guerre de Sicile, où il se trouvait avec ses troupes dans les rangs de l'armée française,

(1) Le premier était Robert de Nevers ou de Béthune, qui rendit de grands services à la sainte Église, et, dans une expédition en Italie, tua Mainfroi, orgueilleux ennemi de la sainte religion. (L'*Excellente Chronique.*)

On connaît le fait auquel ce passage fait allusion. Charles d'Anjou, roi de Sicile, voulant faire la guerre à l'usurpateur Mainfroi, qui détenait son royaume contre la volonté du pape, réunit une armée française, composée de près de vingt mille hommes d'élite, et en donna le commandement supérieur à Robert de Béthune, qui n'avait alors que dix-huit ans. Quelque temps après, Charles d'Anjou fit prisonnier le jeune Conradin, petit-fils de l'empereur d'Allemagne, Frédéric. Charles, voulant se défaire d'un ennemi aussi illustre, résolut de le faire condamner à mort. Un seul juge osa prononcer la sentence mortelle, et le jeune Conradin fut conduit à l'échafaud pour y être décapité. Le juge, qui avait condamné Conradin, lui lut la sentence qui le déclarait traître à la couronne et ennemi de l'Église. Il finissait la lecture et prononçait la condamnation à mort, lorsque Robert de Flandre, le propre beau-frère de Charles d'Anjou, s'élança vers le juge, et lui plongeant son épée dans la poitrine, s'écria : « Il ne t'appartient pas, misérable, de condamner à mort un si noble et si gentil seigneur! » Le juge tomba mort en présence du roi, et celui-ci n'osa venger son favori. Nombre d'autres traits de Robert de Béthune prouvent chez lui un courage héroïque, et l'on pouvait dire de lui : « Il avait le courage d'un lion dans un corps de fer. »

il avait accompli de si merveilleux faits d'armes que, dès lors, il avait acquis le surnom de Lion de Flandre. Le peuple, toujours passionné pour la force et la gloire des armes, fit, du Lion de Flandre, le héros de ses légendes et s'enorgueillit d'obéir à celui qui devait un jour porter la couronne de Flandre. Le duc Guy, à cause de son grand âge, quittait rarement le château de Wynendael et n'était d'ailleurs guère aimé des Flamands. Robert reçut alors, de la voix populaire, le titre de comte, et fut considéré et obéi dans tout le pays à l'égal et plus que le véritable seigneur et maître.

A sa droite chevauchait Guillaume, son plus jeune frère, dont les joues pâles, le visage mélancolique et la physionomie maladive contrastaient avec les traits mâles et bronzés de Robert. Son costume ne différait en rien de celui de son frère, à l'exception du sabre recourbé qu'aucun autre chevalier que Robert ne portait.

Venaient ensuite pêle-mêle de nombreux seigneurs français ou flamands. Les principaux d'entre ces derniers étaient : Gautier, sire de Maldeghem; Charles, sire de Knessalare; le sire d'Akxpoele; Jean, seigneur de Gavre; Diederik de Vos, et Gérard de Moor.

Jacques de Châtillon, Guy de Saint-Pol, Raoul de Nesles, et leurs compagnons, chevauchaient confondus au milieu des seigneurs flamands et s'entretenaient courtoisement avec eux.

Adolphe de Nieuwland, jeune chevalier d'une des plus nobles familles de l'opulente ville de Bruges, fermait la marche (1); le visage de ce jeune seigneur ne séduisait pas, au premier coup d'œil, par une beauté molle et efféminée; ce n'était pas un de ces adolescents aux joues rosées et à la bouche souriante qui pourraient facilement, et grâce au costume, déguiser leur sexe et se métamorphoser en femme. Non, la nature n'avait pas commis cette erreur à son égard. Le soleil avait légèrement hâlé ses joues et imprimé à sa physionomie un ton mâle et sévère. Sur son jeune front on apercevait déjà quelques rides, signe précoce d'une intelligence déjà mûre et sérieuse. Ses traits offraient une expression saisissante et virile, et les lignes vigoureuses qui les accentuaient donnaient à sa tête une ressemblance frappante avec un buste échappé au ciseau de quelque sculpteur grec; enfin de ses yeux, à demi cachés par ses sourcils, s'échappait un regard fixe et brûlant, annonce certaine d'une âme ardente et méditative. Bien qu'il ne cédât en rien, sous le rapport de l'illustration de la race, aux autres chevaliers, il restait volontiers en arrière et laissait prendre l'avance à ceux qui lui étaient inférieurs en rang. Plusieurs fois, on s'était écarté pour lui permettre de se rapprocher de la tête

(1) Les détails historiques et héraldiques qui se rapportent à ce jeune chevalier, m'ont été communiqués par mon savant ami, M. Octave Delapierre, de Bruges.

du cortége; mais il n'avait pas pris garde à ces marques de déférence, tant il semblait absorbé dans une profonde préoccupation.

Celui qui eût aperçu Adolphe de Nieuwland auprès de Robert de Béthune l'eût facilement pris pour son fils. Car, à part la grande différence de l'âge, les deux chevaliers se ressemblaient étonnamment : même stature, même attitude, mêmes traits du visage ; seulement les vêtements du plus jeune étaient de couleur différente, et l'écusson, brodé sur sa poitrine, portait, au lieu du lion de Flandre, trois jeunes filles à la chevelure d'or au champ de gueules. Au sommet de l'écusson on lisait cette devise : *Pulcrhum est pro patriâ mori* (1).

Élevé, depuis son enfance, dans la famille du comte Robert, Adolphe de Nieuwland était devenu son ami et son confident, et le comte le traitait comme un fils bien-aimé : de son côté, il vénérait son bienfaiteur comme son père et son suzerain, et il ui avait voué, à lui et à ses enfants, une affection sans bornes.

Non loin de lui s'avançaient les nobles dames dont les vêtements, resplendissant d'or et d'argent, éblouissaient le regard. Toutes étaient assises sur des haquenées au pied léger; une longue jupe, sorte d'amazone, tombait jusqu'à terre, et couvrait le flanc de leur monture. D'élégants corsages de drap

(1) Il est beau de mourir pour la patrie.

d'or dessinaient leurs tailles gracieuses, et de riches rubans descendaient sur leurs épaules, du haut des chaperons ornés de perles précieuses. La plupart d'entre elles portaient un oiseau de proie sur le poing.

Entre ces nobles dames, il y en avait une qui les éclipsait toutes, et par sa beauté, et par la magnificence de son costume. C'était Mathilde, la plus jeune des filles de Robert.

Elle était d'une extrême jeunesse, et ne comptait peut-être pas plus de quinze ans; mais la grâce de sa taille svelte et élancée, la gravité empreinte sur ses traits délicats, la majesté de sa tournure, imprimaient à l'ensemble de sa personne quelque chose de royal, et commandaient un irrésistible sentiment de respect à ceux qui l'approchaient. Bien que tous les chevaliers lui prodiguassent mille marques de courtoise admiration, et rivalisassent d'efforts pour lui plaire, aucun d'eux n'avait eu l'audace de laisser l'amour s'éveiller dans son cœur. Ils savaient qu'un prince seul pouvait aspirer au bonheur d'avoir Mathilde pour épouse.

Légèrement assise sur sa haquenée, la jeune fille portait le front haut. De la main gauche elle tenait les rênes avec une grâce facile : sur son poing droit était posé un autour, la tête couverte d'un capuchon rouge à clochettes d'or.

Immédiatement après les nobles châtelaines suivaient de nombreux écuyers et pages portant des vê-

tements mi-partie en soie de différentes couleurs. On reconnaissait aisément les gens du comte Guy à leur costume noir, moiré du côté droit, et jaune d'or du côté gauche. D'autres étaient vêtus de pourpre et de vert, d'autres de rouge et de bleu, suivant la couleur de leur maître.

Les chasseurs et les fauconniers fermaient la marche. En avant des premiers marchaient une cinquantaine de chiens retenus par des laisses en cuir; c'étaient des braques et des limiers des meilleures races.

Tous ces animaux, violemment excités par l'approche de la chasse, tiraient tellement les laisses qui les retenaient, que les chasseurs à bout d'efforts, devaient se rejeter en arrière pour les retenir.

Sur les bâtons des fauconniers, on voyait perchés des faucons et des oiseaux de chasse de toute sorte, laniers, autours et éperviers. Leurs têtes étaient toutes couvertes d'un chaperon rouge à clochettes, et leurs pattes enveloppées de cuir très-mince. De plus, les fauconniers transportaient de faux oiseaux de drap écarlate munis d'ailes, destinés à rappeler les faucons dont le vol s'égarait.

Dès que le cortége fut arrivé à une certaine distance du pont, dans un chemin plus large, les seigneurs se confondirent entre eux sans distinction de rang et chacun rechercha un ami, ou un compagnon, pour abréger la route par de gais ou intéressants propos; beaucoup de dames se rapprochèrent même des chevaliers

Cependant, Guy de Flandre et Charles de Valois, se trouvaient toujours à la tête de la troupe. Personne, en effet, n'eût été assez hardi pour les devancer, ni même se tenir sur le même rang. Cependant, Robert de Béthune et Guillaume, son frère, s'étaient rapprochés du comte Guy, et, de leur côté Raoul de Nesle et Jacques de Châtillon, étaient venus se ranger près de Charles de Valois, leur chef; celui-ci, jeta les yeux avec compassion sur la tête blanchie du comte de Flandre et parfois sur les traits abattus de son fils Guillaume, et dit :

— Croyez-le bien, noble comte, votre douloureuse position m'afflige sincèrement. Je ressens votre tristesse aussi vivement que si vos malheurs m'avaient frappé moi-même. Conservez, cependant, quelque espoir. A ma prière, mon royal frère consentira à pardonner et il oubliera le passé.

— Vous vous trompez monseigneur, répondit Guy avec noblesse; il est avéré pour moi que le roi de France, votre souverain, désire ardemment la ruine de la Flandre; n'est-ce pas lui qui a soulevé mes sujets contre moi? Ne m'a-t-il pas inhumainement arraché ma fille Philippine pour la jeter dans un cachot? Et comment voudriez-vous qu'il relevât l'édifice qu'il a renversé au prix de tant de sang? En vérité, monseigneur, vous vous méprenez grandement. Philippe le Bel, votre frère et roi, ne me rendra jamais le pays qu'il m'a enlevé. Votre générosité restera gravée en traits ineffaçables dans mon cœur

jusqu'à mon dernier jour; mais je suis trop vieux pour me bercer d'une trompeuse espérance; monseigneur, mon règne est fini : telle est la volonté de Dieu!

— Vous ne connaissez pas mon royal frère, répliqua le comte de Valois. En cette circonstance, il est vrai, ses actes témoignent contre lui; mais je vous jure que son cœur est aussi loyal et aussi généreux que celui du meilleur chevalier.

Robert de Béthune interrompit en ce moment monseigneur de Valois, et s'écria d'une voix impatiente :

— Que dites-vous là, monseigneur, le cœur du roi Philippe aussi généreux que celui du meilleur chevalier! Un chevalier viole-t-il donc jamais sa parole donnée et sa foi? Lorsque nous arrivâmes à Corbeil, avec notre pauvre Philippine, votre roi nous a donné l'hospitalité et nous a jetés ensuite tous en prison (1). Cette félonie est-elle le fait d'un loyal chevalier, dites?

— Voilà des paroles bien vives, messire de Béthune, répondit le comte de Valois. Je ne pense ce-

(1) C'est pourquoi le comte Guy, sur l'ordre du roi de France, et croyant plaire audit roi, envoya à Paris sa fille, Philippine, avec trente nobles dames, et Robert, son frère aîné, l'accompagna avec trente chevaliers et pages, et ledit frère Robert demeura, par aventure, hors de Paris. — Quand sa sœur Philippine, étant à Paris pour aller rendre visite au roi, arriva au palais, la reine la fit arrêter avec toutes ses dames et pages, et Philippine resta prisonnière du roi. (*L'Excellente Chronique.*)

pendant pas, même après les avoir entendues, que vous les ayez prononcées dans l'intention de m'outrager ou de me blesser.

— Oh! non, sur mon honneur, reprit Robert; votre générosité a fait de moi votre ami; mais je ne peux croire que vous disiez avec conviction que Philippe de France soit un féal chevalier?

— Écoutez, reprit le comte de Valois; je vous le répète, Philippe de France, mon frère, a l'âme la plus noble et le cœur le plus droit; mais de lâches flatteurs l'entourent et se font ses conseillers. Enguerrand de Marigny (1), ce démon incarné le pousse sans cesse au mal, et une autre personne lui conseille les fautes qu'il commet. Le respect me ferme la bouche et m'empêche de la nommer; elle seule est la cause de vos malheurs...

— Et quelle est cette personne, s'écria le comte de Châtillon avec hauteur?

— Vous demandez ce que vous savez, messire, répondit Robert de Béthune; mais faites bien attention à mes paroles, je vais vous la nommer cette femme, cette reine, c'est Jeanne de Navarre votre nièce (2) qui retient en captivité ma sœur infor-

(1) Enguerrand de Marigny, seigneur de Normandie, capitaine du Louvre et chargé de l'administration des finances sous Philippe le Bel. Il n'usa de son pouvoir que pour faire le mal, gaspilla les revenus du royaume, falsifia les monnaies et appauvrit le peuple en l'accablant d'impôts injustes et arbitraires.

(2) Jeanne, fille unique de Henri Ier, roi de Navarre, hérita

tunée. Écoutez encore, c'est Jeanne de Navarre votre nièce qui fait altérer la monnaie en France ; c'est enfin Jeanne votre nièce qui a juré la ruine de la Flandre !...

A ces mots le comte de Châtillon, pourpre de colère, lança son cheval et s'arrêtant devant Robert, il lui cria en plein visage :

— Tu as menti faussement !

En entendant cette insulte déshonorante, Robert de Béthune fit vivement reculer son cheval et tira du fourreau son sabre recourbé ; mais, au moment où il allait s'élancer sur Châtillon, il s'aperçut que son ennemi n'avait pas d'armes. Il remit son sabre dans le fourreau avec une visible colère, se rapprocha du comte et lui dit d'une voix étouffée :

— Je ne crois pas, messire, qu'il soit nécessaire que je vous jette mon gant au visage (1). Vous savez que l'outrage que vous venez de me faire est, à mes yeux, une tache qui ne se lave que dans le sang. Avant que le soleil se couche je vous demanderai compte de votre insulte !

— Soit, répondit le comte de Châtillon, je suis

du royaume de son père, et devint par là une des princesses les plus riches de l'époque. Elle épousa Philippe le Bel, et réunit ainsi deux couronnes sur sa tête.

(1) On défiait un chevalier au combat en lui jetant un gant : S'il relevait ce gant, il acceptait le combat. S'il ne le relevait pas, ce gant était attaché à la porte de sa demeure ou placé en haut d'un poteau, afin que chacun pût voir qu'il avait refusé le combat par couardise.

prêt à défendre l'honneur de ma royale nièce contre tous les chevaliers de Flandre et du monde!

Les deux adversaires n'ajoutèrent pas une parole et reprirent la place qu'ils occupaient avant le différend. Mais cette courte altercation avait été entendue par les autres chevaliers avec des sentiments divers. Plusieurs Français se sentirent vivement irrités des fières paroles du comte Robert; mais, d'après les lois de l'honneur, ils ne s'immiscèrent en rien dans la querelle : Charles de Valois secouait la tête avec impatience, et l'on pouvait lire sur son visage combien cette dispute lui déplaisait, tandis qu'au contraire un sourire de joie illuminait les traits du comte Guy.

— Mon fils Robert, dit-il à voix basse et se penchant vers le comte de Valois, est un preux chevalier. Votre roi Philippe a pu apprécier sa vaillance alors qu'il assiégeait Lille, et plus d'un noble Français est tombé sous son épée. Les Brugeois, qui l'aiment plus qu'ils ne m'aiment, l'appellent le Lion de Flandre, et c'est un titre d'honneur qu'il a bien gagné en combattant Mainfroi (1) à Bénévent...

— Je connais messire Robert depuis longtemps, répondit le comte de Valois, et chacun sait avec quelle intrépidité il arracha ce sabre de damas des mains du tyran que vous venez de nommer. Ses exploits jouissent d'un haut renom parmi les cheva-

(1) La bataille de Bénévent fut livrée le vendredi, 26 février 1266. Mainfroi y perdit la couronne et la vie.

liers de ma patrie. En France, le Lion de Flandre est réputé presque invincible, et il est digne de sa grande réputation.

A ces mots un sourire de bonheur éclaira les traits du vieux père, mais ils s'assombrirent tout à coup; sa tête se pencha, et il répondit avec un douloureux soupir :

— Monseigneur de Valois, n'est-ce pas un affreux malheur de ne pouvoir laisser d'héritage à un pareil fils? Lui qui devait apporter tant de gloire et un lustre si brillant à la maison de Flandre. — Oh ! cette pensée et la captivité de ma fille, voilà les deux spectres qui me poussent vers la tombe.

Le comte Charles ne répondit rien aux tristes doléances de Guy, et, pendant longtemps, il demeura absorbé dans une profonde méditation et laissa la bride de son cheval flotter suspendue au pommeau de la selle. Guy remarqua cette contenance et admira la générosité de cœur de monseigneur de Valois; il ne pouvait en douter, les malheurs de la maison de Flandre étaient pour le prince français une source d'amère et véritable tristesse.

Tout à coup Charles de Valois se redressa vivement, ses yeux s'illuminèrent de joie, il posa la main dans la main du comte Guy et lui dit :

— Vraiment c'est le ciel qui m'envoie cette inspiration !

Guy le regarda avec curiosité.

— Oui, reprit le comte de Valois. oui, je le veux

mon royal frère Philippe vous replaçera sur le trône de vos ancêtres !

— Et quel moyen assez puissant peut opérer un tel miracle, alors que le roi vous a fait don de mes domaines !

— Écoutez-moi, noble comte, votre fille gémit dans les cachots du Louvre ; — l'héritage de vos ancêtres est confisqué et vos enfants ne possèdent plus un seul fief. Eh bien, je sais un moyen de délivrer votre fille et de reconquérir votre comté.

— S'il en était ainsi, s'écria le comte Guy avec joie... mais non, reprit-il tristement, je ne puis vous croire, monseigneur, à moins que vous n'ayez reçu la nouvelle du trépas de votre reine, Jeanne de Navarre.

— Non, répondit le comte de Valois ! Jeanne se porte à merveille, mais le roi Philippe tient cour plénière à Compiègne et la reine Jeanne est à Paris ! Enguerrand de Marigny est avec elle. Consentez à me suivre à Compiègne ; faites-vous accompagner par les plus éminents vassaux de votre comté, et jetez-vous aux pieds de mon frère pour lui rendre hommage comme à un clément souverain.

— Et puis ? demanda Guy avec surprise.

— Il vous recevra avec miséricorde et délivrera à la fois le pays de Flandre et votre fille. Fiez-vous à mes paroles ; car mon frère est, en l'absence de la reine, le plus magnanime des princes.

— Grâces soient rendues à votre bon ange qui vous a donné cette bienheureuse inspiration, et à

vous, monseigneur de Valois, pour votre noble cœur ! s'écria Guy avec enthousiasme. O mon Dieu, si, grâces à ce moyen, je pouvais voir se sécher les larmes de ma pauvre enfant !... Mais peut-être les chaînes d'un cachot m'attendent-elles également dans cette France pleine de périls !

— Ne craignez rien, comte, ne craignez rien, répondit de Valois, je vous défendrai et vous soutiendrai contre tous : un sauf-conduit revêtu de mon sceau et garanti par mon honneur vous ramènerait à Rupelmonde si nos efforts restaient inutiles (1).

Guy laissa tomber la bride de son cheval, saisit la main du chevalier et la pressa avec une profonde reconnaissance.

— Vous êtes un noble ennemi ! dit-il d'une voix émue.

Tandis qu'ils poursuivaient leur entretien, et que le comte de Valois lui donnait quelques explications nécessaires, toute la troupe arriva dans une plaine immense à travers laquelle serpentait capricieusement le Krekelbeek, et chacun se prépara pour la chasse.

(1) Et le roi envoya son frère Charles de Valois, avec des pleins pouvoirs, pour gouverner le pays de Flandre, et étant venu à Bruges, il dit qu'il voulait faire une bonne paix entre le roi son frère et le pays de Flandre. Charles de Valois promit, sur son honneur de chevalier, au comte Guy, qu'il aurait la paix, à condition qu'il se rendrait auprès du roi avec cinquante de ses nobles : Guy promit de faire cela, et le fit en effet. (*L'Excellente chronique.*)

Les chevaliers flamands prirent leurs faucons sur le poing. Les chiens furent partagés en différents groupes et les liens des faucons détachés.

Les dames se mêlèrent alors aux chevaliers et il arriva que Charles de Valois se trouva auprès de la belle Mathilde.

— Je crois, charmante dame, lui dit-il, que le prix de la chasse ne saurait être incertain ; jamais je n'ai vu aussi bel oiseau que celui que vous portez, jamais plumage ne fut aussi égal, bec aussi robuste et serres aussi puissantes : pèse-t-il lourdement sur le poing ?

— Oh oui, très-lourdement, monseigneur, répondit Mathilde, et bien qu'il ne soit dressé qu'au bas vol il saurait aussi chasser le héron et la grue au plus haut des airs.

— Il me semble, observa le comte, que votre seigneurie lui laisse prendre trop d'embonpoint. Ne vaudrait-il pas mieux réduire un peu sa nourriture.

— Non, non, pardonnez-moi, s'écria la jeune fille avec orgueil, mais vous vous trompez, monseigneur ; mon faucon est juste à point. Ne riez pas ; quoique jeune fille, je m'entends en fauconnerie. J'ai moi-même élevé ce noble faucon, je l'ai dressé à la chasse, je l'ai veillé à la lumière pendant la nuit... Rangez-vous, monseigneur de Valois, rangez-vous, ajouta-t-elle vivement, voilà une bécasse qui vole au-dessus du ruisseau !

Pendant que le comte tournait les yeux vers le

lieu indiqué, Mathilde avait dégagé la tête de l'autour de son chaperon et le lançait dans l'air.

L'oiseau, se sentant libre, donna quatre ou cinq coups d'aile et se mit à planer gracieusement devant sa maîtresse.

— Va donc, mon oiseau chéri, va! s'écria Mathilde.

A cet ordre, l'oiseau s'éleva rapide comme une flèche ; l'œil avait peine à le suivre. Pendant un instant, il resta en haut des airs, comme immobile et bercé sur ses ailes, et chercha de son œil perçant la proie désignée. Il aperçut la bécasse qui fuyait à tire d'ailes, et alors se laissant tomber comme une pierre sur le pauvre oiseau, il l'étreignit dans ses serres aiguës.

— Vous voyez, monseigneur, s'écria joyeusement la jeune princesse, vous voyez que la main d'une femme s'entend aussi à dresser les faucons! Voyez, comme mon fidèle oiseau revient bien avec sa capture.

Elle avait à peine prononcé ces mots, que l'autour s'abattait sur sa main avec sa proie.

— Monseigneur, ne m'en veuillez pas, reprit-elle; j'ai promis ma première prise à mon frère Adolphe, que voilà près de mon père.

— Votre frère Guillaume, voulez-vous dire, madame?

—Non, notre frère Adolphe de Nieuwland. Il est si bon, si complaisant pour moi, que je l'appelle mon

frère ; il m'aide à élever mes faucons, il m'apprend des chansons et des ballades, et joue de la harpe pour moi. Nous l'aimons tous !

Pendant que Mathilde parlait ainsi, Charles de Valois attachait sur elle un regard pénétrant ; mais cet examen ne lui révéla qu'un sentiment d'amitié dans le cœur de la jeune fille.

— S'il en est ainsi, il mérite bien ce doux nom et cette charmante faveur, dit-il en souriant ; allez, mon enfant, et que je ne vous retienne pas davantage, je vous en prie.

Mathilde le salua, et, sans s'inquiéter de la présence des autres chevaliers, elle s'écria à haute voix :

— Adolphe ! messire Adolphe ! Et elle agitait la bécasse en l'air avec la joie et les transports d'un enfant.

A cet appel, le jeune homme accourut.

— Tenez, Adolphe, s'écria-t-elle, voilà la récompense du joli conte que vous m'avez appris.

Le jeune chevalier s'inclina respectueusement devant la comtesse, et reçut, avec bonheur, l'oiseau de ses mains. Les seigneurs présents le considéraient d'un œil d'envie, et plus d'un s'efforça, mais en vain, de découvrir sur sa physionomie un sentiment secret. Tout à coup ils furent arrachés à cette inquisition.

— Vite! monseigneur de Béthune, criait le grand fauconnier; vite! déchaperonnez votre faucon et lancez-le... voilà un lièvre!

Un instant après, l'oiseau planait au-dessus des nuages et fondait comme l'éclair sur le pauvre animal surpris dans sa fuite. Spectacle curieux et étrange ! A peine le faucon eut-il enfoncé ses serres dans les flancs du lièvre, en pleine course, qu'il s'y cramponna avec force et l'animal l'entraîna dans sa fuite. Mais la course ne fut pas longue; car, dès que la victime passa près d'un buisson, le faucon saisit une branche d'une de ses serres, et de l'autre retint le lièvre avec tant de vigueur, que le malheureux animal, malgré tous ses efforts, ne put faire un pas de plus. Alors, quelques chiens furent lâchés; ceux-ci s'élançèrent sur le lièvre et l'enlevèrent au faucon. Le courageux oiseau s'éleva triomphant, se mit à planer au-dessus des chiens et les àccompagna jusque auprès des valets de chasse; puis il s'élança vers le ciel et témoigna sa joie en tournoyant en haut des airs.

— Monseigneur de Béthune, s'écria le comte de Valois, à la vérité, vous avez là un noble oiseau; c'est un beau et vaillant chasseur.

— Oui, monseigneur, c'est un faucon magnifique, répondit Robert; dans un instant, je vais vous faire admirer la force de ses serres.

A ces mots, il découvrit l'oiseau qui lui servait d'appel, et dès que le faucon l'aperçut, il vint s'abattre sur le poing de son maître.

— Voyez, reprit Robert en montrant l'oiseau au comte de Valois; voyez ces belles plumes fauves,

cette poitrine d'un blanc pur et ces hautes pattes d'un beau ton bleuâtre.

— Je l'admire, messire Robert, reprit le comte; avec sa force et son courage, il ne le céderait pas à un aigle; mais il me semble apercevoir quelques gouttes de sang.

Robert examina les pattes du faucon, et s'écria vivement :

— Ici, fauconniers! L'oiseau a déchiré son armure de cuir et il est cruellement blessé. Mon Dieu! la pauvre bête aura fait un trop violent effort! Qu'on prenne bien soin de lui! Stéven, toi qui l'as élevé et dressé, guéris-le : je serais désolé qu'il mourût.

Il remit le faucon blessé à Stéven qui le prit presque les larmes aux yeux. Stéven était chargé d'élever et de dresser les faucons; ces animaux lui tenaient au cœur comme s'ils eussent été ses enfants.

Après que les principaux seigneurs eurent lancé leurs faucons, la chasse devint générale. En deux heures on prit toute espèce de gibier de haut vol, tel que canards, hérons, grues, et aussi beaucoup de basse volerie, des perdreaux, des grives et des courlis. Lorsque la chaleur du jour devint trop forte, les cors de chasse retentirent dans la plaine. Le cortége se reforma et reprit la route de Wynendael.

Chemin faisant, Charles de Valois. reprit son entretien avec le vieux Guy. Bien que le comte de

Flandre ne fût pas sans défiance, et qu'il hésitât à entreprendre le voyage de France, il se résolut néanmoins, par affection pour ses enfants, à risquer cette dangereuse expédition. Il céda enfin aux instances du prince français, et consentit, avec tous les nobles qui étaient restés attachés à son sort, d'aller se jeter aux pieds de Philippe le Bel et de chercher, par cette humble démarche, à émouvoir la compassion de son suzerain. L'absence de la reine Jeanne le berçait du doux espoir que Philippe, abandonné à lui-même, ne serait pas implacable.

Robert de Béthune et le comte de Châtillon se séparèrent des autres seigneurs ; ils évitèrent toutes les occasions qui pouvaient les rapprocher l'un de l'autre, et aucun d'eux, depuis leur querelle, ne prononça plus une seule parole. Adolphe de Nieuwland chevauchait à côté de Malthide et de son frère Guillaume. La jeune princesse paraissait très-attentive et très-occupée d'une chanson ou d'un fabliau que lui redisait Adolphe ; car, de temps en temps, les dames qui l'entouraient s'écriaient avec admiration :

— Quel beau diseur, quel savant ménestrel que ce sire de Nieuwland !

On arriva enfin à Wynendael, et le cortége rentra dans le château. Le pont ne se leva pas et la herse ne tomba point. Peu d'instants après, les seigneurs français reparurent avec leurs armes. En traversant le pont-levis, Châtillon dit à son frère :

— L'honneur de notre nièce a été attaqué ; c'é-

tait à moi de le défendre et je compte sur toi pour second.

— Contre le comte Robert? demanda Saint-Pol. Je ne sais, mais cette rencontre sera rude; l'épée du Lion de Flandre est habile, et tu le sais comme moi.

— Qu'importe? s'écria Châtillon avec fierté, un chevalier se fie à son habileté et à sa bravoure, et non à sa force corporelle.

— Je le sais, frère ; un chevalier ne doit reculer devant qui que ce soit; mais il eût mieux valu ne pas s'exposer si étourdiment. A ta place, je me serais peu soucié de ce que pouvait dire le comte; qu'importent ses paroles puisqu'il ne possède plus de fief et qu'il se trouve en notre puissance!

— Tais-toi, Saint-Pol! ce que tu dis est mal. Le courage te manquerait-il?

A ces mots ils s'enfoncèrent sous les arbres avec les autres chevaliers.

Les hommes d'armes laissèrent tomber la herse, relevèrent le pont-levis et disparurent.

III

> Je prends les dieux à témoin de mes efforts
> Pour adoucir le sort de mes enfants et le vôtre...
>
> JAN TEN BRINK. (*Médée.*)

Nous devons en ce moment, à nos lecteurs, de leur faire connaître l'intérieur du château de Wynendael. Après avoir dépassé le pont-levis, le chevalier ou le ménestrel qui était introduit, se trouvait d'abord sur une place quadrangulaire et en plein air. A sa droite, il voyait les écuries, assez vastes pour pouvoir, sans peine, contenir cent chevaux. Elles étaient tenues avec si peu de soin que des monceaux de fumier, où picoraient d'innombrables pigeons, s'étalaient devant les portes. A gauche, s'élevait le bâtiment qui servait de gîte aux hommes d'armes et aux palefreniers; plus loin, au fond de la cour, des machines de guerre et de siége (1) étaient amoncelées sous de vastes hangards. C'étaient d'énormes béliers avec leurs étançons et leurs chars de transport, des balistes desti-

(1) Les principales machines de guerre employées dans les

nées à lancer des traits dans la place assiégée, et des catapultes au moyen desquelles on pouvait jeter de grosses pierres au haut des tours et par delà les remparts ; puis encore des ponts qui s'abattaient sur les murailles, au moment de l'assaut, des chausse-trappes, des projectiles incendiaires et une foule d'autres engins de destruction.

En face du voyageur entrant, le palais du comte élevait majestueusement ses tours, au-dessus des édifices plus bas qui l'entouraient. Un escalier de pierre, au pied duquel reposaient deux lions noirs, montait au premier étage et donnait accès à une longue suite de salles carrées. Plusieurs de celles-ci contenaient un lit destiné à recevoir un hôte de passage ; d'autres étaient ornées d'armes anciennes ayant appartenu aux vieux comte de Flandre, ou de bannières et de pennons conquis par eux dans les batailles.

A droite, à l'angle de ce vaste bâtiment, se trouvait

siéges, avant l'invention de la poudre, étaient le *bélier*, la *tour*, la *baliste* et la *catapulte*. Le premier était une énorme poutre de chêne, terminée par une tête de bélier en fer. Cette poutre était suspendue en équilibre au moyen de chaînes ou de cordes ; on la tirait en arrière, puis on la laissait retomber de tout son poids sur la muraille dans laquelle ces coups multipliés finissaient par ouvrir une brèche. La tour, montée sur des roues, était munie à la partie supérieure d'un pont-levis qui s'abattait sur le rempart et donnait accès dans la ville. La baliste lançait une cinquantaine de flèches à la fois, à une distance prodigieuse. La catapulte lançait d'énormes pierres dans l'intérieur de la ville.

une salle plus petite, carrée également, mais toute différente des autres. Sur la tapisserie, qui couvrait les murailles, on voyait toute l'histoire de la sixième croisade, représentée par des personnages qui semblaient vivants. D'un côté apparaissait le comte Guy, bardé de fer de la tête aux pieds et environné de ses chevaliers, auxquels ils présentait la sainte croix. Dans le fond une troupe d'hommes d'armes se mettait en marche. L'autre côté représentait la bataille de Massoura, qui eut lieu en 1250 et où les chrétiens furent victorieux. Saint Louis, roi de France, et le comte Guy, étaient reconnaissables entre tous à leurs bannières. Le troisième côté offrait une scène affreuse. Une multitude de chevaliers chrétiens frappés de la peste, gisaient mourants sur un sol nu et aride, au milieu des restes défigurés de leurs compagnons morts et des cadavres de leurs chevaux!... De sinistres corbeaux planaient au-dessus de la malheureuse armée, et attendaient qu'un guerrier rendît le dernier soupir, pour se repaître de sa chair. Le quatrième côté présentait un spectacle plus gai. C'était le joyeux retour du comte de Flandre dans ses États. Sa première femme, Fogaest de Béthune, la tête appuyée sur son sein, versait des larmes de bonheur, tandis que ses deux fils, Robert et Baudoin, pressaient affectueusement ses mains. Ce retour était le dernier tableau.

C'était dans cette chambre, près de la cheminée de marbre dans laquelle brûlait un petit feu de bois,

que le vieux comte de Flandre s'était assis, au retour de la chasse : il reposait dans un fauteuil lourd et massif, en proie à une profonde préoccupation ; et, la tête appuyée sur sa main droite, il contemplait d'un regard vague et inattentif son fils Guillaume, assis non loin de lui et occupé à lire des prières dans un livre à fermoir d'argent. La comtesse Mathilde, fille de Robert de Béthune, jouait avec son oiseau favori à l'autre extrémité de la salle. Elle caressait l'oiseau sans prendre garde à son grand'père ni à son oncle Guillaume. Tandis que Guy, dominé par un sombre pressentiment, songeait à ses malheurs passés et que Guillaume implorait la miséricorde du ciel, l'insouciante jeune fille ne se préoccupait nullement de ce que le patrimoine de son père fût tombé aux mains des Français. Cependant, le cœur de la jeune fille, encore à demi enfant, n'était pas insensible ; mais sa tristesse, léger nuage, ne durait pas plus longtemps que l'événement qui le faisait naître. Quand on lui annonça que toutes les villes de Flandre étaient conquises par l'ennemi, elle fondit en larmes et pleura amèrement; mais, dès le soir du même jour, le faucon était choyé de nouveau, et les larmes de la jeune fille étaient séchées et oubliées.

Depuis longtemps, le vieillard considérait son fils d'un œil incertain et attendri, lorsque tout à coup il abaissa la main qui soutenait sa tête, et lui dit :

— Guillaume, mon fils, que demandes-tu donc à Dieu avec tant de ferveur ?

— Je prie pour ma pauvre sœur Philippine, répondit le jeune homme. Dieu sait, ô mon père, si la reine Jeanne ne l'a pas déjà précipitée dans la tombe... mais, s'il en est ainsi, mes prières sont pour son âme !

A ces mots, il baissa profondément la tête, comme s'il voulait cacher deux larmes qui s'échappaient de ses yeux.

Le pauvre père poussa un long soupir ; il sentait dans son cœur la même triste prédiction que son fils ; car Jeanne de Navarre était une méchante et cruelle femme ; mais il ne laissa rien voir de sa douleur et il reprit :

— Il n'est pas raisonnable, Guillaume, de s'attrister par des prévisions sinistres. L'espoir est donné pour consolation à l'homme sur la terre ; et pourquoi n'espérerais-tu pas? C'est bien à toi de ne pas être insensible au triste sort de ta sœur ; mais, au nom de Dieu, fais des efforts pour chasser loin de toi le morne désespoir qui t'accable ?

— Vous voulez que je ne pleure plus, mon père? Puis-je donc sourire alors que notre pauvre Philippine gémit au fond d'un cachot ? Non, je ne le puis. Ses larmes coulent en silence sur le sol glacé de sa prison ; elle raconte au ciel ses douleurs ; elle vous appelle, mon père ; elle nous appelle tous à son aide, — et qui lui répond ? Les lugubres échos souterrains

du Louvre ! Ne la voyez-vous pas, pâle comme la mort, frêle et étiolée comme une fleur mourante... Ne la voyez-vous pas tendre ses bras vers Dieu? Ne l'entendez-vous pas s'écrier : mon père ! mes frères ! délivrez-moi ! je meurs sous le poids des chaînes... Voilà ce que je vois, ce que j'entends au fond de mon cœur... ce qui retentit dans mon âme... et je cesserais de pleurer !...

Mathilde, qui avait à demi entendu cette réponse, désolée, posa précipitamment son faucon sur le dossier d'un siége et tomba, en fondant en larmes, aux pieds de son grand'père ; elle appuya le front sur les genoux de Guy et s'écria en sanglotant :

— Ma chère tante, est-elle donc morte? O mon Dieu, quel chagrin ! Est-elle bien morte? Ne la reverrai-je plus jamais?

Le comte la releva tendrement et lui dit avec bonté :

— Calme-toi, ma chère fille ; ne pleure pas ; Philippine n'est pas morte.

— Pas morte? demanda la jeune fille étonnée ; pourquoi donc monseigneur Guillaume parle-t-il de mort ?

— Tu ne l'as pas compris, répondit le comte ; rien n'est changé dans la situation de Philippine.

Mathilde, tout en séchant ses larmes, jeta un regard de reproche sur Guillaume, et dit en sanglotant encore :

Vous m'attristez toujours sans raison, monsei-

gneur ! On serait tenté de croire que vous avez oublié toute parole de consolation ; car vos discours sont toujours si désolants qu'ils me font frémir : jusqu'à mon faucon qui a peur de votre voix, tant elle est creuse et lamentable ! Cela n'est pas bien à vous, monseigneur, d'augmenter ainsi notre tristesse.

Guillaume regarda la jeune fille avec un regard qui semblait implorer son pardon ; et dès que Mathilde eut vu ce regard mélancolique et désolé, elle courut à lui et saisit tendrement une de ses mains dans les siennes.

— Oh ! pardonnez-moi, cher Guillaume ! dit-elle ; je vous aime de tout mon cœur, mais aussi vous ne devriez pas m'attrister toujours par ce vilain mot de mort que vous faites sans cesse retentir à mon oreille. Pardonnez-moi, je vous en prie !

Avant que Guillaume eût eu le temps de répondre, elle était retournée au bout de la chambre et avait repris son amusement, bien qu'elle ne cessât pas encore de pleurer.

— Mon fils, dit Guy, ne te laisse pas émouvoir par les paroles de Mathilde. Tu sais combien elle est franche et expansive.

— Je lui pardonne de tout mon cœur, mon père. Le chagrin qu'elle vient de témoigner, à propos de la mort présumée de Philippine, a été pour moi une consolation.

A ces mots, Guillaume rouvrit son livre et lut à haute voix cette fois :

« Jésus-Christ, notre sauveur, ayez pitié de ma sœur. Au nom de votre douloureuse passion, délivrez-la, Seigneur! »

En entendant le nom du Seigneur, le vieux Guy se découvrit, joignit les mains, et prit part à la prière de Guillaume, et Mathilde s'agenouilla dans un coin de la salle, devant un grand crucifix.

Guillaume poursuivit :

« Sainte Marie, mère de Dieu, je vous en prie, écoutez-moi... Sainte Vierge, consolez-la dans sa sombre prison !

» O Jésus, doux Jésus, vous qui êtes plein de miséricorde, ayez pitié de ma pauvre sœur!... »

Guy attendit la fin de la prière, et s'adressant à son fils, sans faire aucune attention à Mathilde :

— Ne te semble-t-il pas, lui dit-il à haute voix, que nous devions une grande reconnaissance à monseigneur de Valois?

— Monseigneur de Valois est le plus digne chevalier que je connaisse, répondit le jeune homme. Il s'est toujours montré noble et humain envers vous, il a respecté vos cheveux blancs, mon père, et ses paroles ont été des paroles de consolation. Nos malheurs, la captivité de ma sœur seraient finis depuis longtemps si, de les terminer, eût été en sa puissance. Que Dieu lui accorde le salut éternel en récompense des nobles sentiments de son cœur!

— Oui, que Dieu le prenne en miséricorde à sa dernière heure! répliqua le comte Guy; car, lui,

notre ennemi, lui, prince du sang royal de France, lui, frère du roi, notre oppresseur, a été assez généreux pour affronter, à cause de nous, la colère et la haine de Jeanne de Navarre ?

— Mais mon père, reprit Guillaume, que peut faire Charles de Valois pour nous et pour ma sœur?

— Écoute, cher fils; ce matin, pendant la chasse, il m'a indiqué un moyen de nous réconcilier, Dieu aidant, avec le roi Philippe de France.

Le jeune homme battit des mains avec un joyeux transport, et s'écria :

— Oh ! mon Dieu ! son bon ange a parlé par sa bouche : et que vous faut-il faire pour cela, mon père ?

— Aller avec mes nobles trouver le roi à Compiègne, et faire une soumission.

— Et la reine Jeanne ?

— L'implacable Jeanne de Navarre est à Paris avec Enguerrand de Marigny. Jamais il n'y eut de moment plus propice.

— Fasse le Seigneur que votre espoir ne soit pas déçu, mon père ! Et quand voulez-vous entreprendre ce périlleux voyage ?

— Monseigneur de Valois, suivi de ses chevaliers, viendra nous prendre après-demain à Wynendael. C'est lui-même qui nous servira de guide. J'ai fait mander auprès de moi les nobles qui me sont restés fidèles, et quand ils seront réunis, je leur donnerai connaissance de mon projet. Mais, à propos, où est

donc Robert? Pourquoi reste-t-il si longtemps hors du château?

— Avez-vous donc oublié la querelle de ce matin, mon père? sans doute, à l'heure qu'il est, il punit le sire de Châtillon du sanglant outrage qu'il a reçu de lui.

— Ah! cette querelle! répondit le vieux comte, je l'avais oubliée. Plaise au ciel qu'elle se termine bien. Messire de Châtillon est un ennemi à ménager; il est puissant à la cour de Philippe le Bel.

A cette époque, un chevalier n'avait rien de plus précieux que son honneur et sa bonne renommée. L'ombre d'un outrage suffisait pour lui faire risquer sa vie, et, de là, de fréquents duels dont on ne se préoccupait guère.

Guy se leva et dit :

— On vient de baisser le pont-levis. Nos amis sont sans doute arrivés ; donne-moi ton bras, mon fils, et rendons-nous dans la grande salle.

A ces mots, ils sortirent et laissèrent Mathilde seule.

Bientôt après, les sires de Maldeghem, de Rhoode, de Courtrai, d'Audenaerde, de Heyle, de Nevele, de Roubaix, Gauthier de Lovendeghem avec ses deux frères, et bien d'autres encore, vinrent au nombre de cinquante-deux (1), se ranger dans la salle d'hon-

(1) L'*Excellente Chronique* donne l'énumération complète des noms de ces chevaliers qui accompagnèrent Guy à Compiègne.

neur autour du vieux comte. Quelques-uns d'entre eux logeaient momentanément au château, les seigneuries des autres étaient voisines de Wynendael.

Tous attendaient avec curiosité la nouvelle ou l'ordre que le comte allait leur donner, et se tenaient debout et la tête découverte, avec respect, devant leur suzerain déchu.

Quelques instants de silence suivirent. Enfin Guy de Dampierre leur adressa la parole en ces termes :

— Messires, vous savez que ma fidélité envers mon suzerain, le roi Philippe, est la véritable cause de mes malheurs. Quand il me chargea de demander aux communes les comptes de leur administration, je résolus, en vassal soumis, de satisfaire à sa demande. Mais Bruges refusa de m'obéir, et mes sujets se révoltèrent contre moi. Quand j'allai en France avec ma fille pour rendre hommage au roi, celui-ci nous fit tous prisonniers, et ma fille gémit encore, à l'heure qu'il est, dans les cachots du Louvre! Vous savez tout cela, messires, car vous étiez les féaux compagnons de votre prince. J'ai voulu, comme ma dignité l'exigeait, faire prévaloir mon droit par la force des armes, mais la fortune s'est déclarée contre nous : le parjure Édouard d'Angleterre a rompu l'alliance qu'il avait contractée avec moi, et nous abandonna à l'heure du péril. Aujourd'hui mon pays est conquis ; je suis devenu le dernier d'entre vous, et mes cheveux blancs ne peuvent plus ceindre la couronne comtale. Vous obéissez à un autre suzerain !

— Pas encore ! s'écria Gauthier de Lovendeghem, pas encore ! s'il en était ainsi, je briserais mon épée pour toujours. Mon seul seigneur et maître est le noble Guy de Dampierre !

— Messire de Lovendeghem, votre loyal et affectueux dévouement me touche au fond de l'âme ; mais reprenez votre sang-froid et écoutez-moi jusqu'au bout : monseigneur de Valois a conquis la Flandre à main armée, et l'a reçue en fief de son royal frère Philippe. C'est à sa générosité que je dois de me trouver encore au milieu de vous, à Wynendael ; c'est lui-même qui m'a appelé de Rupelmonde dans cette résidence. Bien plus, il a résolu de relever la maison de Flandre de son abaissement et de replacer sur mon front la couronne de comte. C'est de ce sujet que je dois vous entretenir ; car je vous viens demander pour cela aide et assistance.

A ces mots, l'étonnement des seigneurs, qui écoutaient Guy avec la plus vive attention, parvint à son comble. Il leur semblait incroyable que Charles de Valois voulût restituer le pays qu'il avait conquis. Ils se regardaient entre eux et ils regardaient le comte avec stupéfaction. Guy reprit après une courte pause :

— Messires, votre affection pour moi m'est connue, c'est pourquoi je m'adresse à vous avec le plein espoir que vous consentirez à la dernière prière que je vous adresserai. Après-demain, je pars pour la France : je vais me jeter aux pieds du roi ; mon désir est d'y être accompagné par vous.

Les seigneurs répondirent, l'un après l'autre, qu'ils étaient tous prêts à partir, à accompagner le comte partout où il lui plairait de les conduire, et à lui prêter aide en toute circonstance. Un seul garda le silence ; c'était un vieux chevalier qui s'appelait Didier Devos.

— Messire Didier, demanda le comte, ne serez-vous pas des nôtres?

— Loin de moi cette pensée ! s'écria Didier ; Devos vous accompagnera, fût-ce au fond de l'enfer. Mais je vous le dis aussi, noble comte, pardonnez-moi ma hardiesse, je vous dis qu'il n'est pas besoin d'être un vieux renard pour apercevoir le piége. Une fois déjà vous avez été retenu prisonnier, et vous voulez reprendre le même chemin. Ah ! monseigneur, Dieu fasse que le succès couronne l'entreprise ! mais, en tout cas, je vous assure que Philippe le Bel ne prendra pas le renard.

— Vous jugez et parlez légèrement, messire, reprit Guy ; Charles de Valois nous donne un sauf-conduit signé de sa main, et promet, sur son honneur, de nous ramener en Flandre sains et saufs.

Les seigneurs, qui connaissaient la loyauté du comte de Valois, regardèrent sa promesse comme une garantie suffisante et continuèrent de s'entretenir avec Guy. Sur ces entrefaites, Didier Devos se glissa hors de la salle, et alla se promener tout songeur dans la cour.

Peu de temps après, le pont-levis s'abaissa et Ro-

bert de Béthune franchit l'entrée du château. Quand il fut descendu de cheval, Didier s'approcha de lui et dit.

— Il est inutile, monseigneur, de demander des nouvelles de votre ennemi : l'épée du Lion de Flandre n'a jamais failli. Messire de Châtillon est certainement en route pour l'autre monde ?

— Non, par Dieu ! répondit Robert; il habite encore celui-ci; mais mon épée s'est si rudement abattue sur son casque, qu'il ne soufflera pas mot d'ici à trois jours; cependant il n'est pas mort, grâces à dieu ! mais un autre malheur me ramène. Adolphe de Nieuwland, qui me servait de second, s'est battu contre Saint-Pol, et il venait de le blesser à la tête, quand sa cuirasse s'est ouverte, et l'épée de Saint-Pol l'a grièvement blessé. Courez au-devant de lui, messire Devos, mes gens le rapportent au château.

— Mais, monseigneur, demanda Didier, que pensez-vous de ce voyage en France ? N'est-ce pas une démarche imprudente ?

— Quelle démarche ? quel voyage ?

— Quoi ! vous ne savez rien ?

— Eh non, vraiment, parlez donc !

— Eh bien ! après-demain, nous partons pour la France avec monseigneur le comte.

— Qu'est-ce que cela, et que voulez-vous dire, Didier ? Vous plaisantez, j'imagine, et je n'en ai nulle envie, je vous jure ? Comment, nous partons pour la France ?

— Oui, oui, monseigneur; nous allons nous prosterner aux pieds du roi Philippe, implorer notre pardon. Je n'ai pas encore vu de chat se fourrer de lui-même la tête dans le sac, mais je le verrai d'ici à peu, à moins que je n'aie perdu mon bon sens.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites, Didier?

— Parfaitement sûr, monseigneur; rendez-vous à la salle d'honneur, vous y trouverez tous nos seigneurs avec monseigneur le comte, votre père. Ah! Ah! Après-demain, nous partons pour la prison. Croyez-moi, comte Robert, et faites une croix sur la porte de Wynendael.

A cette réponse, et en apprenant cette nouvelle à laquelle il ne pouvait croire, Robert put à peine comprimer sa colère.

— Didier, mon ami, s'écria-t-il, je vous en prie, faites transporter Adolphe chez moi; déposez-le sur un lit; veillez-le jusqu'à mon retour, et que l'on appelle maître Rogaert afin qu'il panse la blessure.

En achevant ces mots, il gagna, d'un pas précipité, la salle où les seigneurs étaient réunis avec le comte. Il se fraya vivement un chemin au milieu d'eux, et arriva jusqu'à son père.

Rien n'égala la surprise des chevaliers quand ils aperçurent Robert, encore revêtu de son armure de combat et tout couvert de fer et rouge d'émotion.

— Oh! monseigneur et père, dit-il, que viens-je

d'apprendre? Quoi! vous allez vous livrer vous-même aux mains de vos ennemis et offrir votre vieillesse à leurs outrages? Vous ne songez donc pas que la cruelle Jeanne est au Louvre et veille à la porte de la prison de ma sœur.

— On vous a dit vrai, mon fils, répondit Guy avec majesté; je vais en France et vous venez avec moi; telle est la volonté de votre père.

— Eh bien, soit! répondit Robert, j'irai en France, je suis prêt à vous suivre. Mais cette soumission, cette ignominieuse soumission?

— Cette soumission, je la ferai et vous avec moi, répondit d'une voix ferme le vieux comte.

— Moi? s'écria Robert avec un accent indigné; moi, m'humilier ainsi, moi, Robert de Béthune, me jeter aux pieds de notre ennemi? Quoi! le Lion de Flandre courberait la tête devant un faux monarque, devant un parjure?

Le comte garda le silence pendant quelques instants. Quand il crut que Robert était un peu calmé, il reprit:

— Et, cependant, tu le feras, Robert!

— Jamais! s'écria celui-ci; jamais pareil opprobre ne souillera mes armes. Me prosterner devant un monarque étranger! moi? Jamais! Ne connaissez-vous donc pas votre fils, mon père?

— Robert, répliqua Guy avec sang-froid, la volonté de ton père est une loi que tu ne peux enfreindre... Je le veux!

— Non! s'écria derechef Robert; le Lion de Flandre mord mais ne flatte pas. Dieu seul et vous, mon père, avez vu ma tête se courber. Jamais, non jamais je ne la courberai devant aucun autre homme au monde !

— Mais, Robert, reprit vivement le vieux comte, songe à ton père, à ta sœur, à ta patrie, et tu ne refuseras plus le seul moyen qui puisse nous sauver tous!

Robert, le cœur gonflé de douleur et de colère, froissait convulsivement la garde de son épée

— Que me demandez-vous, ô monseigneur et mon père? Vous voulez donc que le roi de France, du haut de sa grandeur, jette sur moi un regard de dédain? Ah! cette pensée seule me ferait mourir de honte! Non, non, jamais! Ni vos ordres, ni vos prières ne m'y forceront! Je ne partirai point!

Des larmes coulèrent à ces mots sur les joues amaigries du vieux comte. Une expression étrange se peignit sur sa physionomie, et les spectateurs de cette scène doutèrent un instant du sentiment qui animait son cœur. Était-ce joie ou tristesse? Cependant le sourire empreint sur son visage semblait annoncer le bonheur.

Robert était debout, immobile, touché en voyant couler les larmes de son père : il ressentait au fond de l'âme toutes les souffrances du martyre, toutes les peines de l'enfer; mais son exaltation grandit encore à cetacle.

— Maudissez-moi, reniez-moi, ô mon prince et mon père, s'écria-t-il enfin hors de lui; mais je vous le jure, jamais je ne courberai le front, jamais je ne ramperai devant un étranger... jamais je n'obéirai à l'ordre qui vient de sortir de votre bouche !

A peine eut-il achevé ce serment, que Robert de Béthune s'effraya de ses propres paroles. Il pâlit et se prit à trembler de tous ses membres; ses doigts se crispèrent convulsivement dans la paume de ses mains, et l'on entendit grincer les écailles de fer de ses gantelets. Il sentit son courage défaillir et attendit avec une mortelle angoisse un mot de son père, il craignait de voir tomber sur lui la malédiction paternelle.

Tandis que les chevaliers en proie à la plus grande stupéfaction, fixaient leurs regards inquiets sur le comte, celui-ci, par un mouvement spontané, jetant ses bras affaiblis au cou de Robert, s'écria en versant des larmes de joie et d'amour :

— O mon noble fils! mon sang... le sang des comtes de Flandre coule bien dans tes veines!... Ta désobéissance fait mon orgueil. Maintenant je puis mourir! Embrasse-moi encore, Robert, mon fils bien-aimé! Ah ! la joie que j'éprouve est une joie céleste.

Une vive émotion s'empara du cœur de tous ceux qui assistaient à cette scène touchante. Ils contemplaient, dans un religieux silence, le père et le fils confondus dans une même étreinte. Le vieux comte laissa enfin son fils se dégager de ses bras, et, se tournant

vers ses vassaux, il leur dit d'une voix exaltée :

— Voyez, messires ! voilà comme les comtes de Flandre revivent dans leur race ; je reconnais ma jeunesse, — voilà comme ont toujours été les Dampierre. Jugez par ce que vous venez de voir et d'entendre si Robert n'est pas digne de la couronne de comte ! O ma Flandre bien-aimée, sois fière de tes enfants ! Oui, Robert, oui tu as raison. Il ne faut pas qu'un comte de Flandre courbe la tête devant l'étranger. Mais je suis vieux, je suis le père de Philippine captive, je suis ton père, mon vaillant fils ; moi seul ploierai le genou devant l'orgueilleux Philippe ; — ainsi l'ordonne Dieu ! Je me soumets à sa volonté sainte. Tu m'accompagneras, mais ne courbe pas le front, reste debout, mon fils, afin que le comte qui viendra après moi soit franc de tout blâme et de toute humiliation.

Il fut ensuite question des préparatifs du voyage, et l'on discuta mainte question politique, Robert de Béthune, redevenu calme et de sang-froid, quitta la salle et se rendit dans la pièce où se trouvait Mathilde. Il prit sa fille par la main et la conduisit à une fauteuil : puis il attira un autre siége et s'assit à côté d'elle.

— Ma chère Mathilde, dit-il, tu aimes ton père, n'est-ce pas ?

— Oh ! vous le savez bien ! s'écria la jeune fille en caressant de sa douce main les joues rudes et hâlées du chevalier.

— Eh bien ! reprit Robert, si un homme, pour me défendre, avait risqué sa vie, ne l'aimerais-tu pas aussi ?

— Dites-moi quel est ce chevalier, mon père, et je l'aimerai et je lui vouerai une reconnaissance éternelle.

— Eh bien ! ma fille, un chevalier a pris la défense de ton père contre un ennemi, et a été grièvement, sinon mortellement blessé.

— O mon Dieu ! s'écria Mathilde, je prierai pour lui pendant quinze jours... je prierai pour lui jusqu'à ce qu'il soit guéri.

— C'est bien, et prie aussi pour moi, chère enfant ; mais j'ai autre chose encore à te demander.

— Parlez, mon père : je suis votre humble et obéissante servante.

— Comprends-moi bien, Mathilde. Je vais en voyage pour quelque jours ; ton grand'père et tous les nobles seigneurs que tu connais partent aussi. Qui désaltérera le pauvre blessé quand il aura soif ?

— Qui ? moi, mon père : je ne le quitterai pas d'un instant jusqu'à votre retour. J'emporterai mon faucon dans sa chambre et ne cesserai de lui tenir compagnie. Ne craignez pas que je l'abandonne aux soins des domestiques : je porterai de ma propre main la coupe à ses lèvres. Oh ! je serai bien heureuse s'il guérit !

— Merci, mon enfant, je reconnais ton excellent cœur ; mais il faut encore que tu promettes de ne pas

faire de bruit dans la chambre pendant les premiers jours et de n'y laisser pénétrer personne, pas même les domestiques.

— Oh! non, ne craignez rien, mon père. Je parlerai bien bas à mon faucon, si bas que le chevalier souffrant ne m'entendra pas.

Robert prit Mathilde par la main et l'entraîna hors de la chambre.

Adolphe de Nieuwland avait été transporté et déposé sur un lit, dans une des pièces de l'appartement de Robert. Les deux chirurgiens, qui avaient pansé sa blessure, se tenaient, avec Didier Devos, au chevet de son lit. Il ne donnait aucun signe de vie : son visage était d'une pâleur mortelle et ses yeux fermés.

— Eh bien ! maître Rogaert, demanda Robert à l'un des chirurgiens, que pensez-vous de notre malheureux ami ?

— Rien de bon, répondit le chirurgien, rien de bon, monseigneur. Je ne puis dire encore si nous pouvons espérer. Et, cependant, quelque chose me dit qu'il n'en mourra point.

— La blessure n'est donc pas mortelle ?

— Il faut s'entendre, monseigneur ; elle est mortelle et n'est pas mortelle : la nature est le meilleur des médecins ; elle opère parfois ce que ne peuvent faire ni herbes, ni pierres précieuses (1). J'ai placé

(1) On faisait grand usage en médecine, jadis, des pierres précieuses ; on leur attribuait une vertu surnaturelle. La

sur sa poitrine une épine de la vraie couronne de Notre-Seigneur, — cette sainte relique nous viendra en aide.

Pendant cet entretien, Mathilde s'était peu à peu approchée du malade. Et la jeune fille curieuse s'efforçait d'apercevoir la figure du chevalier malade.

Tout à coup elle reconnut Adolphe de Nieuwland. A cette vue, elle se rejeta violemment en arrière, et poussant un cri terrible, elle fondit en larmes et se mit à sangloter tout haut.

— Que signifie cela, Mathilde? lui dit vivement Robert. Silence! mon enfant; ne sais-tu pas qu'il faut être calme et garder le silence auprès du lit d'un malade?

— Calme! dit la jeune fille en sanglotant, calme, quand messire Adolphe va mourir? Lui, l'ami, le joyeux ami de mon enfance! Qui donc sera désormais le ménestrel de Wynendael? Qui m'aidera à élever mes faucons? Qui sera mon frère?

Tout égarée, elle courut au lit, considéra en pleurant le chevalier inanimé, et s'écria d'une voix brisée :

— Adolphe! messire Adolphe! mon bon frère!

Et, comme le chevalier ne lui répondit pas, elle porta les deux mains à son visage et s'affaissa en gémissant sur un siége.

pierre trouvée dans le nid de l'aigle, était considérée entre autres comme un remède souverain pour tous les maux.

Robert, voyant que sa fille ne cessait de pleurer, et craignant que sa présence ne fût plus nuisible qu'utile, lui prit la main :

— Viens, mon enfant, dit-il, quitte cette chambre. Nous reviendrons quand ta douleur sera un peu calmée.

Mais Mathilde refusa de sortir et répondit :

— Oh ! non, mon père ; laissez-moi près de lui. Je ne pleurerai plus. Permettez-moi de le soigner. Je réciterai à son chevet les ferventes prières que lui-même m'a apprises.

A ces mots, elle prit un coussin, le plaça sur le parquet, au chevet du lit du blessé, et se mit à prier à voix basse, tandis que des sanglots étouffés s'échappaient encore de son sein et que des larmes inondaient ses paupières.

Robert de Béthune passa la nuit auprès d'Adolphe, espérant à chaque instant qu'il recouvrerait la connaissance et la parole ; mais cet espoir ne se réalisa pas. La respiration du blessé était pénible et lente ; il demeurait constamment immobile. Maître Rogaert commença à craindre sérieusement pour sa vie en voyant une fièvre légère se déclarer et enflammer les joues du malade.

Les seigneurs qui ne logeaient pas à Wynendael quittèrent le château : en féaux chevaliers, ils se réjouissaient de pouvoir servir encore leur ancien maître et lui donner une dernière preuve de dévouement. Ceux qui restèrent au château se retirèrent dans

leurs appartements. Deux heures après on n'entendait plus dans Wynendael que le cri des sentinelles, l'aboiement des chiens, et la plainte lugubre des oiseaux de nuit voltigeant autour des créneaux.

VI

On dit souvent que le serpent se cache sous les fleurs et surprend ainsi ceux qui viennent les cueillir; je connais une chose plus traîtresse, serpent et fleurs à la fois, et si vous me demandez ce que c'est, je vous dirai en toute franchise que cette chose, c'est la femme!...

(*Vieille chanson.*)

Le voyage que le comte Guy allait entreprendre, d'après le conseil de monseigneur de Valois, était plein de péril, pour lui-même et pour le pays de Flandre : son succès était incertain, la France avait trop d'intérêt à garder en sa possession, aussi longtemps que possible, les opulentes provinces flamandes.

Philippe le Bel et sa femme Jeanne de Navarre, avaient attiré presque tout l'argent du royaume dans leurs coffres, et, cependant, les sommes énormes qui leur avaient été accordées par le peuple n'avaient pu suffire à leurs prodigalités sans frein, et

Philippe, à bout de ressources, ne trouvait plus d'autre moyen, pour remplir son trésor épuisé, que de falsifier les monnaies du royaume. Il fit peser de lourdes charges sur les trois États, et ces impôts ne contentèrent pas encore les avides ministres, Enguerrand de Marigny, surtout, les poussait sans relâche à établir des tailles et des gabelles (1), malgré les violents murmures du peuple et les signes précurseurs d'une révolution. On ne s'explique pas comment Philippe le Bel, qui expulsa si souvent les juifs de France, pour leur vendre à beaux deniers le droit d'y rentrer, n'a jamais eu, malgré ses expédients, des finances un peu prospères.

L'altération des monnaies fut une mesure déplorable; les négociants, plutôt que d'échanger leurs marchandises contre cet argent falsifié, désertèrent la France : le peuple s'appauvrit, les impôts ne furent plus payés, et le roi se trouva dans la situation la plus critique. La Flandre, au contraire, florissait grâce à l'industrie et à l'activité de ses habitants. Toutes les nations du monde connu la considéraient alors comme leur seconde patrie et faisaient de notre sol natal l'entrepôt général de leurs richesses. Dans la seule ville de Bruges les affaires d'argent et de marchandises étaient plus nombreuses et plus importantes que dans la France

(1) On sait que les *tailles* pesaient uniquement sur le menu peuple. La *gabelle* était l'impôt sur le sel.

entière, et cette ville était véritablement une mine d'or, Philippe le savait bien. Aussi, depuis quelques années, avait-il mis tout en œuvre pour réduire le pays de Flandre sous sa domination. En premier lieu, il avait exigé du comte Guy des soumissions intolérables dans le but de le forcer à lui désobéir; puis il avait retenu captive sa fille Philippine, enfin il s'était emparé de la Flandre et l'avait conquise par la force des armes.

Le vieux comte avait réfléchi à tout le danger qu'il courait, et ne se dissimulait pas les suites probables de son voyage; mais la douleur, qu'il ressentait de la captivité de sa fille cadette, lui faisait tout oublier et accepter tous les moyens qu'il croyait capables d'amener sa délivrance. Le sauf-conduit que lui avait donné Charles de Valois le rassurait aussi dans une certaine proportion.

Il se mit donc en route avec ses fils, Robert et Guillaume, et cinquante chevaliers flamands. Charles de Valois l'accompagnait avec un grand nombre de chevaliers français.

Au bout de quelques semaines le comte arriva à Compiègne avec sa suite et fut, grâce à monseigneur de Valois, magnifiquement logé, en attendant qu'un ordre royal le mandât à la cour. Monseigneur de Valois agit si bien auprès du roi, son frère, que celui-ci consentit à des mesures de clémence, et, bientôt, le comte Guy reçut l'ordre de se présenter à la cour, mais seul et sans suite.

Le vieux comte, rempli d'espoir, se rendit avec confiance à cette royale entrevue.

Il fut introduit dans une salle vaste et splendide. Au fond s'élevait le trône qu'entouraient, en tombant jusqu'à terre, des draperies de velours bleu semé de fleurs de lis d'or, un tapis, tissu de fils d'or et d'argent, s'étendait devant les marches de ce siége magnifique. Au moment où le comte entra, Philippe se promenait, ayant à son côté son fils Louis, qui fut depuis surnommé le *Hutin* (1). Ils étaient suivis de nombreux seigneurs, et, parmi ces derniers, un plus favorisé s'entretenait familièrement avec le roi. C'était messire de Nogaret, le même qui, sur l'ordre de Philippe, avait osé arrêter et maltraiter le pape Boniface (2).

Dès que Guy fut annoncé, le roi se rapprocha du trône, mais il n'y monta pas. Son fils Louis resta à ses côtés; les courtisans se partagèrent sur deux rangs. Le vieux comte de Flandre s'avança à pas lents et ploya un genou devant le roi.

— Vassal ! dit celui-ci, demeure dans cette humble attitude qui te convient, après tout le chagrin que tu nous a causés. Tu as bien mérité la mort, et ce

(1) Surnom qui équivaut au mot *mutin*. Louis, d'après l'histoire, fut un prince généreux et bon, qui se montra digne de l'amour de ses sujets.

(2) On sait que Sciarra Colonne, qui se trouvait à Anagni avec messire de Nogaret, frappa le pape au visage de son gantelet.

serait justice de te la faire subir; cependant, dans notre royale clémence, nous consentons à t'entendre. Lève-toi et parle!

Le vieux comte se releva et répondit :

— Monseigneur et maître, confiant dans votre justice, je suis venu de bien loin me jeter aux pieds de Votre Majesté, afin qu'elle me traite selon son bon plaisir.

— Cette soumission est bien tardive, reprit le roi. Tu t'es ligué contre moi avec Édouard d'Angleterre, mon ennemi; tu t'es, comme un vassal félon, révolté contre ton suzerain, et tu as osé lui déclarer la guerre : en punition de ta conduite traîtresse et désobéissante, ton pays a été conquis et soumis.

— O mon prince! dit Guy, laissez-moi trouver grâce devant vous. Que Votre Majesté songe à la peine et à la douleur qu'a ressenties un père que l'on privait de son enfant. Ne vous ai-je pas adressé les plaintes d'un cœur brisé? Ne vous ai-je pas supplié de me rendre ma pauvre fille? O mon roi, si l'on vous enlevait ce fils, ce prince Louis, mon futur souverain, qui se tient si fièrement à côté de vous; si on vous l'enlevait, dis-je, pour le charger de fers sur une terre étrangère, la douleur ne briserait-elle pas l'âme de Votre Majesté? Et que ne ferait-elle pas pour venger et délivrer ce noble fils issu de votre sang? Oh! oui, votre cœur paternel me comprend : je trouverai grâce devant vous.

Philippe le Bel jeta, en ce moment, un tendre re-

gard sur son fils ; un instant il s'attendrit en songeant aux immenses malheurs de Guy, et se sentit saisi au cœur d'une secrète compassion pour l'infortuné comte.

— Sire, s'écria le jeune Louis avec émotion, prenez-le en pitié pour l'amour de moi. Ayez pitié de lui et de sa fille, je vous en supplie !

Mais le roi se remit promptement et sa physionomie reprit une expression sévère :

— Ne te laisse pas séduire ainsi par la parole d'un vassal insoumis, mon fils, dit-il. Cependant je ne veux pas être implacable : je pardonnerai; mais s'il a été poussé à la rébellion par l'amour paternel et non par un coupable orgueil.

— Sire, reprit Guy, Votre Majesté sait que j'ai mis en œuvre tous les moyens possibles pour obtenir qu'on me rendît ma fille. Aucune de mes tentatives n'a réussi ; mes prières, mes supplications ont été repoussées, et tout, jusqu'à l'intervention du pape, est demeuré sans résultat. Sire, soyez juste, que pouvais-je donc faire encore ? Hélas ! je l'avoue. Pardonnez-moi, j'ai cru... J'ai eu recours aux armes ! Sire, ce que je voulais, c'était ma fille ! délivrer ma fille était ma pensée, mon espoir ! Mon Dieu, je me suis trompé, les armes m'ont trahi, la fortune de Votre Majesté l'a emporté ! Et maintenant...

— Mais que pouvons-nous faire pour vous aujourd'hui ? interrompit le roi. Vous avez donné à nos vassaux un pernicieux exemple : et la grâce que nous

vous accorderions, les pousserait tous à la révolte! Peut-être vous-même vous joindriez-vous de nouveau à nos ennemis!

— O mon prince! répondit Guy, que Votre Majesté consente à me rendre ma fille, et je vous jure qu'une inviolable fidélité m'attachera désormais à votre couronne.

— Et la Flandre payera-t-elle la somme que nous réclamons? Nous fournirez-vous l'argent nécessaire pour couvrir les dépenses que nous a imposées votre rébellion?

— Sire, la grâce que peut m'accorder Votre Majesté, ne sera jamais à trop haut prix pour moi. J'accomplirai respectueusement vos ordres... Mais mon enfant, sire! Je vous en supplie, rendez-moi mon enfant!

— Votre enfant? répéta Philippe le Bel avec hésitation. En ce moment il songea que Jeanne de Navarre consentirait difficilement à rendre la liberté à la fille du comte de Flandre. Il s'arrêta subitement sur la pente de la clémence, et le souvenir de l'altière reine imposa silence au mouvement généreux de son cœur; et alors, ne voulant pas s'engager plus avant par une promesse formelle vis-à-vis de Guy, il reprit:

— Les bonnes paroles de notre bien-aimé frère ont eu un grand poids auprès de nous. Ayez espoir contre votre malheureux sort. Vous avez été coupable, vous en êtes sévèrement puni! Je m'efforcerai d'adoucir l'expiation de votre faute. Cependant je ne

veux pas encore vous recevoir en grâce aujourd'hui : cette grave affaire réclame de nous un sérieux examen. Nous désirons aussi que votre soumission ait lieu avec solennité et en présence de tous les seigneurs nos vassaux, afin qu'elle leur soit un exemple et une leçon. Allez, comte Guy : laissez-nous réfléchir à ce que nous pourrons faire pour un sujet infidèle et repentant.

Sur cet ordre, le comte de Flandre sortit de la salle, et il n'avait pas encore quitté le palais, que déjà le bruit se répandait que le roi lui avait rendu sa fille et ses honneurs Parmi les seigneurs français, beaucoup se réjouissaient de ce bonheur arrivé au vieux comte. Mais quelques-uns, qui avaient fondé sur la conquête de la Flandre des projets ambitieux, ressentaient un secret dépit. Cependant, comme la volonté du roi était sacrée, ils n'en laissaient rien voir.

La joie et la confiance rentrèrent dans l'âme des seigneurs flamands ; ils commencèrent à se bercer d'une douce espérance et crurent dès lors à la délivrance de leur patrie. Il leur sembla que rien ne pouvait retarder l'heureuse issue de leur démarche, puisque, indépendamment du gracieux accueil qu'il avait fait au comte, le roi avait donné à monseigneur de Valois l'assurance qu'il traiterait le comte Guy avec douceur et magnanimité.

A vous, qui avez eu à lutter contre les rigueurs du sort et qui, dans cette lutte, avez souffert et pleuré, vous savez combien la joie s'empare facilement d'un

cœur longtemps éprouvé ! Combien on oublie vite ses peines pour embrasser un bonheur incertain, comme si le calice de l'adversité était déjà vide, tandis que le plus amer, la lie, reste encore au fond ! On voit un sourire sur toutes les lèvres, on serre la main de tous ceux qui semblent se réjouir de notre bonheur. Mais ne vous appuyez pas sur la roue de la trompeuse fortune ; ne vous fiez pas à la physionomie de ceux qui étaient vos ennemis, dans les jours de votre adversité. L'envie et la trahison se cachent sous ces visages à double face, comme le serpent sous les fleurs et le scorpion sous le fruit doré de l'ananas. En vain cherche-t-on, sur l'herbe, la trace de la vipère : on ressent sa morsure et l'on ne sait pas comment elle est venue jusqu'à nous. De même, les jaloux et les envieux ourdissent leurs travaux dans l'ombre ; car ils connaissent leur propre perversité et rougissent de leurs mauvaises actions. Leurs traits nous frappent au cœur, et nous les croyons nos amis, parce que nous ne pouvons lire dans leur regard trompeur, l'horrible noirceur de leur âme ; ils s'enveloppent de mystère et de duplicité comme d'un impénétrable voile ; l'insecte venimeux se montre parfois au grand jour, mais eux, jamais !

Le comte Guy prenait déjà les dispositions nécessaires pour exécuter les ordres du roi et faire, dès son retour en Flandre, oublier par une longue paix les malheurs de la guerre. Robert de Béthune, lui-même, ne doutait plus de la grâce promise ; car de-

puis l'audience que son père avait eue avec le roi, tous les seigneurs français redoublaient d'affabilité et d'égards envers les Flamands. Ceux-ci croyaient y voir une preuve des bonnes dispositions du roi : ils savaient que les projets et les pensées du prince se réfléchissent sur la physionomie mobile des courtisans.

Le comte de Châtillon, lui-même, avait plusieurs fois rendu visite au comte Guy et lui avait offert ses félicitations ; mais il gardait au fond du cœur une haine implacable, et il la dissimulait sous un sourire. Jeanne de Navarre, sa nièce, lui avait promis le pays de Flandre en fief : ses ambitieuses intrigues avaient toujours eu pour but la possession de ce riche comté, et cette réconciliation faisait évanouir comme un songe cette riche perspective.

Il n'est pas de passion qui dispose davantage l'homme au mal que l'ambition. Elle brise impitoyablement tout ce qui entrave sa marche, et ne se retourne pas pour voir les crimes déjà commis, parce que son œil est obstinément fixé sur le but qu'elle poursuit. Le comte de Châtillon, esclave de cette passion fatale, résolut de mettre à exécution un dessein perfide que lui avait inspiré l'égoïsme seul, et que sa conscience perverse se plut à parer du nom sacré de devoir.

Le jour même où il était arrivé de Flandre à la cour, avec les autres seigneurs, il appela l'un de ses plus fidèles serviteurs, lui donna son meilleur cheval et

l'envoya en toute hâte à Paris. Il avait mission d'instruire de tout ce qui se passait la reine et Enguerrand de Marigny, et de les appeler à Compiègne.

Son perfide projet réussit complétement. Le récit du messager fit entrer Jeanne de Navarre dans une violente colère. Recevoir les Flamands à merci ! Elle qui leur avait voué une impitoyable haine, laisser ainsi échapper sa proie : et Enguerrand de Marigny qui avait gaspillé par avance l'argent que devait produire la Flandre, cela ne pouvait être, et la reine et son ministre avaient un trop grand intérêt à conserver la conquête de ce pays pour souffrir qu'on lui rendît la liberté. Dès qu'ils eurent reçu l'importante nouvelle, ils partirent en toute hâte pour Compiègne, et apparurent tout à coup dans la chambre du roi.

— Sire, s'écria Jeanne, ne suis-je donc plus rien pour vous, que vous fassiez ainsi grâce à mes ennemis sans ma permission? Et quel aveuglement, est le vôtre, de vouloir nourrir et choyer pour votre perdition ces vipères flamandes ?

— Madame, répondit le roi avec calme, à votre tour, vous devriez montrer plus de prudence et ne pas outrager ensemble votre époux et votre roi. S'il me convient de faire grâce au vieux comte de Flandre, ma volonté royale s'accomplira.

—Non, s'écria Jeanne pourpre de colère, non, elle ne s'accomplira pas ! Je ne le veux pas, moi, entendez-vous bien, sire? je ne le veux pas ! Comment ! ces

révoltés, qui ont fait tomber la tête de mes oncles (1), resteraient impunis! Ils se vanteraient audacieusement d'avoir outragé la reine de Navarre dans son propre sang!

— La colère est une mauvaise conseillère, madame! répondit le roi. Fermez l'oreille à sa voix, ou plutôt, réfléchissez avec calme et dites-moi s'il ne serait pas équitable de rendre une fille à la tendresse de son père.

Le courroux de Jeanne s'accrut encore à ces mots:

— Rendre Philippine à son père! s'écria-t-elle. Mais, sire, y pensez-vous vous-même? Oui, rendez-lui la liberté, et vous verrez la princesse de Flandre épouser le fils du roi d'Angleterre, et l'espoir de cette alliance sera à jamais perdu pour votre fils à vous. Non, non, cela ne sera jamais, — je vous le jure. Et d'ailleurs, Philippine est ma prisonnière, à moi. Toute votre puissance ne réussira pas à l'arracher de mes mains!

— Madame, s'écria Philippe, ce langage altier sort des bornes: et même, de votre bouche, je ne le supporterai pas, songez-y. Je puis vous faire durement expier votre faute. Ma volonté est la volonté de votre souverain!

(1)... Et aussi à cause de la reine, qui avait les Flamands en grande haine, parce que ses oncles avaient été faits prisonniers en Flandre... et que Philippe d'Alsace avait fait décapiter dans le pays de Flandre, deux de ses oncles bâtards. (L'*Excellente Chronique*.)

— Et cette volonté est de rendre le pays de Flandre à cet arrogant comte Guy? Vous voulez le remettre en état de vous déclarer derechef la guerre. Allez, si vous la commettiez, cette imprudence vous vaudrait un amer repentir. Quant à moi, puisqu'ici je suis comptée pour si peu que l'on ne me consulte pas dans une affaire qui m'intéresse si vivement! je vous annonce que je pars pour mon royaume de Navarre où Philippine me suivra (1).

Cette menace fit une grande impression sur l'âme du roi. La Navarre était la meilleure partie de son royaume, et comme Jeanne l'avait déjà maintes fois menacé de son départ, il craignit qu'elle ne mît enfin sa menace à exécution. Après un instant de réflexion, il reprit :

— Vous vous offensez sans raison, madame. Qui vous fait croire que je veuille abandonner le pays de Flandre ? En vérité, je n'ai rien décidé à cet égard.

— Votre langage trahit votre pensée, répondit Jeanne ; quoi qu'il en soit, je vous le répète, si vous avez assez peu de déférence pour moi que vous dédaigniez mes conseils ; je partirai. — Non, je ne veux pas être témoin des suites de votre imprévoyance.

(1) La France et la Navarre formaient encore alors deux royaumes indépendants. Le roi de France n'avait aucun droit sur la Navarre, et n'avait pas à se mêler de son gouvernement. Les revenus de ce pays appartenaient à Jeanne, qui, comme reine de Navarre, ne dépendait nullement de son époux.

La guerre contre la Flandre a épuisé les coffres de l'État, et maintenant que vous avez le moyen de les remplir, vous vous imaginez de faire grâce à ces séditieux! Jamais nos finances n'ont été en plus mauvais état; messire de Marigny est à même de vous le démontrer.

A ces mots, Enguerand de Marigny s'approcha du roi:

— Sire, dit-il, il est impossible de suffire plus longtemps à la solde des hommes d'armes. Le peuple refuse de payer les impôts. Le prévôt des marchands de Paris a rejeté le subside, et bientôt je ne pourrai plus pourvoir aux dépenses de la maison du roi. La Flandre, je le répète, après madame la reine, sire, la Flandre seule peut nous venir en aide. Les gens que j'y ai envoyés, habiles à faire rentrer l'argent, nous sauveront de cette situation critique. Songez-y, sire! mais l'abandon de ce pays sera l'avant-coureur des plus grands désastres.

— Tous les subsides tirés du tiers-état sont-ils donc dépensés? demanda Philippe avec découragement.

— Sire, répondit Enguerrand, j'ai restitué à Étienne Barbette les sommes que les fermiers des impôts de Paris avaient prêtées à Votre Majesté. Il ne reste rien, ou du moins très-peu de chose, dans le trésor.

Jeanne remarqua avec joie la pénible impression que cette nouvelle faisait sur l'esprit du roi; elle crut le moment favorable pour obtenir la condamnation

de Guy ; et, se rapprochant de son époux, elle dit d'une voix insinuante :

— Vous voyez bien, sire, que mon conseil n'est pas si mauvais et qu'il est au contraire tout à votre avantage. Comment pensez-vous favoriser des rebelles au détriment de votre royaume de France ? Ne vous ont-ils pas outragé aussi bien que moi ? N'ont-ils pas prêté aide et secours à nos ennemis communs ? N'ont-ils pas méprisé nos ordres ? Puisque l'argent qu'ils possèdent les rend si hautains et si présomptueux, rien de plus facile que de le leur ôter, sire ; faites-le hardiment, et ils baiseront encore votre royale main pour vous remercier de ce que vous daignez leur laisser la vie. N'ont-ils pas tous mérité la mort ?

— Messire de Marigny, demanda le roi, ne connaissez-vous aucun moyen de pourvoir, pendant quelque temps encore, aux dépenses du royaume ? L'argent de Flandre ne peut nous arriver de sitôt, et vos remontrances me jettent dans un véritable désespoir.

— Je n'en connais aucun, sire ! Nous avons épuisé toutes nos ressources !

— Écoutez, dit Jeanne en interrompant le sire de Marigny : si vous voulez agir envers Guy selon mon désir, je frapperai mon royaume de Navarre d'un impôt extraordinaire et, d'ici à longtemps, nous n'aurons plus à nous occuper de ces tristes embarras.

Soit faiblesse de caractère, soit besoin impérieux

d'argent, le roi acquiesça au désir de Jeanne, et le comte de Flandre fut abandonné. La perfide reine résolut de laisser le comte de Flandre faire acte de soumission, et de l'empêcher ensuite de retourner dans son pays.

V

> Je tombe, dit-il, victime de ma loyauté : malheureux ! j'ai osé me fier à la parole d'un détestable tyran...
>
> H. H. Klyn.

La reine Jeanne de Navarre était arrivée à Compiègne à une heure avancée de la soirée. Pendant que, grâce à la ruse et à la menace, elle arrachait à l'esprit inconstant du roi la condamnation des Flamands, le comte Guy se trouvait au milieu de ses nobles vassaux, dans une salle de sa demeure. Maintes fois le vin fut versé à la ronde dans les coupes d'argent, tandis que les convives se communiquaient les uns aux autres de douces espérances et de consolantes perspectives.

Déjà ce paisible entretien avait changé plusieurs fois de sujet, lorsque Didier Devos, qui, en qualité d'ami intime de Robert, était logé chez le comte, en-

tra dans la salle et vint se joindre à ses compagnons.

Il s'arrêta debout, muet, et considéra tour à tour le vieux comte et ses deux fils. L'expression de sa physionomie, d'ordinaire gaie et cordiale, avait disparu pour faire place à une profonde douleur et à une sincère compassion. A son aspect, les chevaliers se turent, effrayés, et ils se dirent qu'une mauvaise nouvelle devait être la cause de l'altération de ses traits.

Robert de Béthune rompit le premier le silence en s'écriant :

— Avez-vous perdu votre langue, Didier? Parlez vite, et, si vos paroles doivent nous attrister, laissez de côté vos plaisanteries habituelles, je vous en prie.

— Ce n'est ici ni le lieu ni l'instant de plaisanter, monseigneur, répondit Didier, mais je ne sais comment vous annoncer la nouvelle que j'apporte ; je souffre d'être ici un messager de malheur.

La crainte se peignit, à ces mots, sur toutes les physionomies ; les regards se fixèrent sur Didier avec une curiosité pleine d'angoisse. Celui-ci prit une coupe, la remplit de vin, et, après l'avoir vidée, il dit :

— Cela me donnera le courage nécessaire. Écoutez donc, monseigneur, et pardonnez à votre fidèle serviteur Devos, si Dieu l'a condamné à vous apporter de semblables nouvelles. Vous aviez cru, n'est-ce pas, que Philippe le Bel vous recevrait à merci, et vous aviez raison de l'espérer, car Philippe de France est un généreux prince. Avant-hier encore, il s'estimait

heureux de pouvoir vous montrer la magnanimité de son cœur, mais avant-hier, il n'était pas, comme aujourd'hui, possédé par de mauvais esprits.

— Que signifie cela ? s'écrièrent les chevaliers avec stupéfaction ; quoi ! le roi serait vraiment...

— Messire Didier, dit Robert gravement, laissez de côté ces détours indignes de nous, et allez droit au but ; vous avez autre chose à nous dire. Mais il paraît que ce secret a peine à s'échapper de vos lèvres.

— Vous l'avez dit, monseigneur, répondit Didier. Puis, faisant sur lui-même un violent effort, il ajouta : Jeanne de Navarre et Enguerrand de Marigny sont à Compiègne !

Ces noms terribles produisirent un effet sur les assistants. Ils restèrent silencieux, et comme frappés de la foudre, et courbèrent la tête sans proférer un mot. Enfin le jeune Guillaume leva les bras au ciel et s'écria avec désespoir :

— O mon Dieu ! ma pauvre sœur mon père ! nous sommes perdus !

— Voilà, dit Didier avec un soupir, voilà les vrais démons qui possèdent le roi. Vous voyez, illustre comte, que votre serviteur Didier était bien inspiré quand il vous signalait ce piége à Wynendael.

— Qui vous a dit que la reine de Navarre fût à Compiègne ? demanda le comte, comme s'il doutait encore du fait.

— Mes propres yeux, monseigneur, répondit

Didier. Dans la crainte de surprise et de trahison, — car je ne me fiais pas à leurs paroles équivoques, — j'ai sans cesse veillé, épié, écouté !... J'ai vu Jeanne de Navarre, — j'ai entendu sa voix. J'engage mon honneur comme garantie de la véracité de mes paroles.

— Ecoutez, messires, dit Gauthier de Lovendeghem, ne nous abusons pas. Jeanne de Navarre est réellement, auprès du roi, puisque notre loyal compagnon l'affirme sur son honneur. L'impitoyable reine, n'en doutons pas, va mettre tout en œuvre pour faire échouer notre démarche et anéantir notre espoir de salut ; et Dieu sait que les moyens ne lui manqueront pas. Un seul parti nous reste à prendre pour échapper à ce piége infâme ; c'est de fuir à l'instant même. Dans un instant peut-être, on viendra nous arrêter, et il sera trop tard.

Le vieux comte, triste et morne, se livrait au désespoir en présence d'une aussi périlleuse situation ; il se trouvait au cœur même du domaine royal, et il lui semblait impossible de s'enfuir pour regagner la Flandre. Robert de Béthune exhalait sa colère en paroles entrecoupées et en maudissant intérieurement le voyage qui l'avait jeté, ainsi désarmé, entre les mains de ses ennemis.

Pendant que, plongés dans un morne silence, tous contemplaient le comte profondément abattu, un page de la cour ouvrit la porte de la salle et annonça :

— Messire de Nogaret, envoyé du roi !

Un mouvement soudain attesta suffisamment l'inquiétude qui s'empara des Flamands à cette annonce. Messire de Nogaret passait pour l'exécuteur ordinaire des ordres secrets du roi, et ils s'imaginèrent qu'accompagné de gardes, il venait les faire prisonniers. Robert de Béthume tira son épée du fourreau et la posa devant lui sur la table. Les autres seigneurs portèrent également la main à leurs armes, et tous les regards se fixèrent avidement sur la porte.

Ils étaient dans cette attitude quand messire de Nogaret entra. Il s'inclina courtoisement en passant devant le chevaliers, et, se tournant vers Guy, il dit:

— Comte de Flandre ! mon gracieux roi et maître désire que demain, à onze heures du matin, vous vous rendiez devant lui, accompagné de vos vassaux, et que là vous lui demandiez publiquement pardon de votre faute. L'arrivée de l'illustre reine de Navarre a hâté cet ordre. Elle a même sollicité votre grâce du prince son époux, et je suis chargé de sa part de vous dire combien votre soumission lui sera agréable ! A demain donc, messires. Pardonnez-moi de vous quitter sitôt. Sa Majesté m'attend. — Que le Seigneur vous ait en sa sainte garde !

A ces mots, l'envoyé royal sortit de la salle.

— Le ciel soit loué, messires, dit Guy : le roi de France se montre clément ; vous pouvez vous retirer consolés et rassurés. Allez, vous avez entendu

le désir du roi ; veuillez vous préparer à y satisfaire d'une manière convenable.

La joie reparut sur les visages des chevaliers ; ils s'entretinrent pendant quelque temps encore des appréhensions de Didier et de l'heureuse issue qui leur était promise ; la dernière coupe fut vidée en l'honneur du comte Guy, et ils se retirèrent ; mais au moment où ils allaient se séparer, Didier saisit la main de Robert et lui dit à voix basse :

— Adieu, mon maître et mon ami ! adieu ! car d'ici à longtemps peut-être, ma main ne pourra plus presser la vôtre. Comptez toujours sur votre serviteur Didier ; son bras et son cœur seront toujours à votre service, en quelque lieu et dans quelque prison que vous puissiez vous trouver.

Robert vit briller une larme sous la paupière de Didier, et comprit par là combien son fidèle ami lui était sincèrement attaché.

— Je te comprends, Didier, murmura-t-il à son oreille. Ce que tu redoutes, je le prévois aussi ; mais il est impossible d'y échapper. Adieu donc jusqu'à de meilleurs jours !

— Messires, s'écria Didier en se dirigeant vers la porte, si vous avez quelque nouvelle à faire savoir à vos parents en Flandre, hâtez-vous de me le dire : je serai votre messager !

— Que dites-vous ? s'écria Gauthier de Lovendeghem. Ne venez-vous pas avec nous à la cour, Didier ?

— Oui, j'y serai avec vous et tout près de vous ; mais ni vous ni les Français ne me reconnaîtrez. Je l'ai dit : le roi Philippe ne prendra pas le renard. Dieu vous protége, messires !

Déjà il avait franchi la porte, lorsqu'il adressa ce dernier salut à ses amis.

Le comte se retira avec son page, et les autres chevaliers quittèrent aussi la salle pour aller se livrer au repos.

A l'heure fixée, on put voir dans une vaste salle du palais de Compiègne, les chevaliers flamands réunis autour de leur vieux comte. Ils avaient dû déposer leurs armes en entrant. Une expression de plaisir s'épanouissait sur leur physionomie, comme s'ils se fussent réjouis d'avance de la grâce qui leur était promise. Le visage de Robert de Béthune portait cependant une expression différente de tous les autres. Il était facile d'y lire un amer dépit et une colère concentrée. Les regards hautains des seigneurs français pesaient sur le cœur de l'intrépide Flamand, et, n'eût été son amour pour son père, il eût déjà cherché querelle à plus d'un. La contrainte que la nécessité lui imposait torturait son âme, et, à mainte reprise, un œil attentif eût pu voir ses poings se crisper convulsivement.

Charles de Valois s'entretenait affectueusement avec le vieux comte, en attendant le moment où, d'après l'ordre du roi son frère, il aurait à le con-

duire au pied du trône. On remarquait aussi dans la salle quelques abbés et prélats. Avec eux s'y trouvaient encore bons maints bourgeois de Compiègne, auxquels on avait permis à dessein d'assister à cette solennelle entrevue.

Tandis que les conversations s'échangeaient de toutes parts, un vieillard, en costume de pèlerin, entra dans la salle. Il courbait humblement sa tête couverte d'un large chapeau, et l'on pouvait à peine apercevoir ses traits. Une robe brune garnie de coquilles dissimulait les formes de son corps, et un long bâton, auquel était suspendue une gourde, soutenait ses membres roidis par la fatigue. Dès que les prélats l'aperçurent, ils allèrent à lui et l'accablèrent de questions de toute espèce. L'un voulait savoir quelle était la situation des chrétiens de Syrie, l'autre comment allait la guerre d'Italie, un troisième demandait si le pèlerin n'avait point rapporté quelques précieuses reliques. Le pèlerin répondait à toutes ces questions en homme qui avait quitté depuis peu les pays dont on lui parlait, et racontait tant de choses merveilleuses, que les assistants l'écoutaient avec autant de respect que de curiosité. Bien que sa parole fût, en général, grave et édifiante, il lui échappait parfois des remarques si plaisantes, que les prélats eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de sourire. Bientôt plus de cinquante personnes furent rassemblées autour de lui, et quelques-unes portèrent si loin l'admiration et le respect envers ce saint homme,

qu'elles touchèrent dévotement de leurs mains sa robe de pèlerin.

Cependant cet étonnant pèlerin était un simple voyageur : il avait visité, dans sa jeunesse, les pays qu'il semblait si bien connaître, et il n'avait pas gardé de souvenirs très-précis de ce qu'il y avait vu; seulement, quand la mémoire lui faisait défaut, l'imagination lui venait en aide; alors il racontait des choses surnaturelles et se riait, à part lui, de la crédulité de ceux qui ajoutaient foi à ses récits. En un mot, nos lecteurs l'ont déjà reconnu ; c'était Didier Devos. Personne ne possédait autant que lui l'art de se métamorphoser et de prendre toutes les figures. Il savait se vieillir ou se rajeunir à son gré, au moyen d'eaux et de couleurs, et cela avec tant d'art que ses amis eux-mêmes ne pouvaient le reconnaître. Comme il n'ajoutait pas la moindre confiance à la parole des princes français, et qu'ainsi qu'il l'avait dit au comte de Flandre, il ne voulait pas que le renard fût pris, il avait pris ce déguisement pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis.

Bientôt après le roi et la reine entrèrent dans la salle, accompagnés d'un nombreux cortége de chevaliers et de dames, et prirent place sur le trône. La plupart des seigneurs français se rangèrent sur deux lignes le long de la muraille ; les autres demeurèrent dans le voisinage des bourgeois. Deux hérauts d'armes, portant les bannières de France et de Navarre se placèrent aux deux côtés du trône.

Sur un signe du roi, Charles de Valois s'avança avec le comte Guy et les nobles flamands. Ceux-ci ployèrent le genou sur des coussins de velours devant le trône et restèrent muets dans cette humble attitude. A la droite du comte se trouvait son fils Guillaume, et, à sa gauche, au lieu de Robert de Béthune, un noble seigneur du nom de Gauthier de Maldeghem. Robert était resté au milieu des chevaliers français, et il ne fut pas d'abord aperçu par le roi.

Les vêtements de la reine Jeanne resplendissaient d'or et de pierreries, et la couronne royale qui ceignait son front étincelait de mille diamants. Altière et arrogante, la perfide femme jetait de dédaigneux regards sur les Flamands agenouillés devant elle, et souriait avec une infernale expression de haine, en laissant avec intention le vieux comte si longtemps dans l'attente. Enfin elle murmura quelques mots à l'oreille du roi, et celui-ci, s'adressant à haute voix à Guy de Dampierre :

— Vassal félon et traître, dans notre royale bienveillance, nous avons jugé convenable de faire faire une enquête sur votre crime, afin de voir s'il nous était possible de vous recevoir à merci ; tel était notre désir royal, mais nous avons reconnu que l'amour paternel n'avait servi que de manteau à votre rébellion, et qu'un coupable orgueil vous avait seul poussé à la désobéissance envers votre suzerain.

Pendant que le roi prononçait ces paroles, la stu-

péfaction et l'effroi s'emparaient du cœur des chevaliers ; ils reconnaissaient en ce moment le piége que leur avait signalé Didier Devos. Cependant, comme le comte Guy ne faisait pas un mouvement, eux aussi restèrent agenouillés. Le roi poursuivit :

— Un vassal qui s'insurge contre son suzerain et son roi, encourt, vous le savez, la perte de son fief, et celui qui fait alliance avec les ennemis de la France engage sa vie. Guy de Dampierre, ici présent, vous avez résisté aux ordres de votre roi, et, de concert avec Édouard d'Angleterre, notre ennemi, vous avez pris et porté les armes contre nous (1). C'est pourquoi, comme vassal félon, vous avez mérité la mort ; toutefois, nous voulons bien surseoir à l'exécution de cette sentence. Mais, en attendant notre décision, vous et les nobles qui ont pris part à votre révolte, vous serez retenus captifs dans notre royaume.

Charles de Valois, qui avait entendu cette allocution avec une douleur profonde, s'avança au pied du trône et dit :

— Mon seigneur et roi, vous savez avec quelle fidélité je vous ai servi ; je l'ai fait avec le zèle et le dévouement du plus humble de vos sujets. Jamais personne n'a pu dire que j'aie souillé mes armes par une apparence de lâcheté ou de félonie. Eh bien,

(1) Le comte de Guy avait déjà fait, en 1295, avec le roi d'Angleterre, une alliance où fut stipulé, entre autres conditions, un mariage du prince de Galles avec la fille du comte de Flandre. (*Annales de Bruges.*)

sire, cet honneur que j'ai gardé pur et intact de toute souillure, va donc être flétri ! et cela, aux yeux de la France et de l'Europe, et cette tache, cet affront, ce serait par vous qu'ils m'arriveraient, par vous, mon roi, par vous, mon frère ! Vous feriez de moi un traître, et le front de votre frère se baisserait sous le nom insultant de chevalier félon ! Oh ! sire, cela ne peut pas être ! songez que j'ai donné un sauf-conduit à Guy, comte de Flandre, et que vous faites de moi un parjure.

En prononçant ces paroles, Charles de Valois s'était peu à peu laissé emporter par la colère. Son regard avait une telle puissance, que Philippe fut sur le point de révoquer sa sentence. Lui-même, il estimait l'honneur le bien le plus précieux d'un chevalier, et il sentait au fond du cœur tout ce que sa conduite avait de contraire à ce sentiment. Cependant les Flamands s'étaient relevés et attendaient avec anxiété le résultat de l'intervention du comte de Valois. Les autres spectateurs ne témoignaient leur émotion par aucun mouvement, et leurs regards se portaient alternativement sur le roi, son frère, Jeanne de Navarre et les seigneurs flamands.

La reine Jeanne prit à l'instant la parole, et, dans la crainte que sa proie ne lui échappât, elle s'écria avec une passion jalouse :

— Monseigneur de Valois, à vous moins qu'à tout autre il n'est permis de défendre les ennemis de la France. Vous vous rendez coupable de félonie, et ce

n'est pas la première fois que vous vous élevez contre la volonté du roi !

— Madame, répondit Charles avec amertume, c'est à vous qu'il ne sied pas d'accuser de félonie le frère de votre époux. Sera-ce donc à cause de vous que Charles de Valois aura trompé un vassal malheureux? Non, par le ciel, cela ne sera pas! J'en appelle à vous, Philippe, mon souverain et mon frère, souffrirez-vous que le sang de saint Louis soit outragé dans ma personne? réserviez-vous cette récompense à mes loyaux services ?

On put alors remarquer que le roi parlait avec chaleur à Jeanne et semblait insister auprès d'elle pour adoucir la sévère sentence, mais elle, implacable dans sa haine contre les Flamands, rejeta avec hauteur la prière du roi, et rougit tellement, en entendant les paroles de Charles de Valois, que son visage parut tout en feu. Ses yeux lançaient des éclairs et tout à coup elle cria d'une voix forte :

— Holà, gardes. Que la volonté du roi s'accomplisse ! assurez-vous de ces vassaux félons !

A cet appel, des gardes pénétrèrent en grand nombre dans la salle par toutes les portes. Les chevaliers flamands se laissèrent arrêter sans résistance; ils savaient que la violence ne pouvait les sauver, puisqu'ils étaient désarmés et entourés d'une foule d'ennemis.

Un des soldats s'approcha du vieux comte Guy, et lui mettant la main sur l'épaule :

— Monseigneur, dit-il, je vous arrête au nom du roi, mon maître.

Le comte de Flandre le regarda tristement, et, se tournant vers Robert, il dit en soupirant :

— O mon malheureux fils !

Robert de Béthune, debout, immobile, promenait un regard calme sur les chevaliers français qui le contemplaient d'un air interrogateur. Comme si une invisible main l'eût touché d'une baguette magique, un frisson convulsif parcourait tout son corps ; ses muscles se tendirent tout à coup, et ses yeux semblèrent lancer des flammes. Il bondit soudain comme un lion, et sa voix tonnante fit trembler la salle entière.

— Malheureux que je suis ! s'écria-t-il, j'ai vu la main d'un goujat s'abattre sur l'épaule de mon père ; par le ciel ! elle y restera, ou je veux mourir.

Il s'élança et arracha violemment une hache des mains d'un soldat. Un cri d'effroi échappa aux chevaliers présents qui, tous, tirèrent leurs épées ; car ils croyaient que la vie des princes français était en péril. Mais cette crainte disparut au même instant : le coup de Robert était donné. Il avait fait comme il avait dit. Le bras de celui qui avait touché son père gisait sur le sol, et le sang coulait à flots d'une horrible blessure.

Les gardes du corps s'élancèrent alors en foule vers Robert ; mais lui, exaspéré par une rage aveugle, faisait tournoyer rapidement sa hache au-dessus de

sa tête, et nul soldat n'osa s'aventurer à sa portée, et peut-être serait-il arrivé de nouveaux malheurs si le vieux comte, inquiet pour la vie de son fils, ne lui eût crié d'une voix suppliante :

— Robert,... mon fils ! rendez votre épée,... c'est moi, ton père, qui t'en prie ; c'est moi qui te l'ordonne.

En prononçant ces mots d'une voix émouvante, le vieux comte jeta les bras au cou de Robert et appuya son front sur le sein de son fils, qui sentît les larmes paternelles tomber sur sa main. Il comprit alors toute l'étendue de son imprudence. Il s'arracha des bras de son père, lança sa hache contre la muraille, et s'écria :

— Allons, misérables mercenaires, approchez-vous du Lion de Flandre ! Ne craignez rien, il se livre !

Les gardes se jetèrent en grand nombre sur lui et s'en emparèrent. Pendant qu'on l'emmenait avec son père hors de la salle, il cria à Charles de Valois :

— Votre écusson n'est pas souillé, monseigneur de Valois. Vous étiez et vous êtes encore le plus noble et le plus loyal chevalier de France, — votre foi reste inviolée ! Voilà ce que vous dit en s'en allant le Lion de Flandre, pour que chacun l'entende !

Les chevaliers français avaient remis l'épée au fourreau, dès qu'ils s'étaient aperçus que la vie des princes n'était pas menacée. Ils n'avaient pas à se

mêler de l'arrestation des Flamands ; c'était là une besogne indigne de leur noble sang.

Après cette scène et le départ de Robert, il y eut un moment de confusion dans la salle, mais ce moment fut court, et le silence se rétablit bientôt. Pendant ce temps, le cœur du roi et celui de la reine étaient en proie à des sentiments bien différents. Philippe le Bel était triste et déplorait la sentence qu'il avait prononcée ; Jeanne, au contraire, triomphait de ce que Robert eût fait résistance et qu'il eût osé, en présence du roi, blesser grièvement un de ses serviteurs : c'était là un acte qui devenait un puissant auxiliaire à ses projets de vengeance.

Le roi ne pouvait dissimuler son trouble et sa tristesse, et, malgré sa hautaine épouse, il se hâta de descendre du trône et de quitter la salle. Il se leva et dit :

— Messires, nous déplorons l'acte de violence qui s'est produit dans cette entrevue, et nous eussions préféré vous donner en cette occasion des preuves de notre clémence ; mais, à notre grand chagrin, cela nous a été impossible dans l'intérêt même de notre couronne. Notre royale volonté est que vous veilliez à ce que le repos de notre palais ne soit pas troublé davantage.

La reine se leva à son tour et allait rejoindre son époux, lorsqu'un nouvel incident vint les arrêter à leur grand déplaisir.

Depuis qu'il avait cessé de parler, Charles de Va-

lois était resté debout au fond de la salle, plongé dans une profonde préoccupation. Le respect et l'affection qu'il avait voués à son frère luttaient dans son cœur contre la colère que lui inspirait la trahison qui venait de s'accomplir. Mais cette colère fit explosion tout à coup : il rougit et pâlit tour à tour, et, s'élançant vers la reine, transporté d'une sorte de fureur.

— Madame ! s'écria-t-il, vous ne me déshonorerez pas impunément ! Écoutez tous, messires, car je parle devant Dieu, notre juge à tous ! C'est à vous que je m'adresse, Jeanne de Navarre, à vous qui avez épuisé les ressources du pays par vos prodigalités; — oui, c'est vous qui déshonorez le règne de mon noble frère, — c'est vous qui êtes l'opprobre et la honte de la France ! Vous avez fait le malheur des sujets du roi par la falsification des monnaies et par d'ignobles concessions. Sachez-le donc bien, madame, ici, devant Dieu, devant le roi, devant tous ces chevaliers qui m'entendent et m'approuvent, je vous déclare une reine sans foi et sans honneur, et je renonce à toute marque de respect envers vous (1).

(1)...La reine était fâchée que les prisonniers eussent été conduits hors de Paris; car elle eût préféré que le roi eût fait pendre à Paris le comte Guy et tous ceux qui étaient venus avec lui. Charles de Valois, voyant le comte Guy et les siens jetés en prison, s'en plaignit et se repentit de les avoir amenés à Paris... Et comme il ne put réussir à les faire retourner dans leur pays, il en fut très-marri; il quitta la ville de Paris et la France pour aller habiter en Italie, où il se mit au service du pape Boniface. (*L'Excellente Chronique.*)

Et, à ce dernier mot, il tira son épée, la brisa en deux morceaux sur son genou et en lança les débris sur le parquet avec tant de violence, qu'ils rejaillirent jusque sur les marches du trône.

La fureur, le dépit et la colère de Jeanne ne connurent plus de bornes en entendant ces paroles; le sang lui monta au visage, ses traits se bouleversèrent et perdirent toute expression humaine tant ils se défigurèrent par une affreuse contraction : elle resta clouée à sa place, on eût dit qu'une apoplexie venait de la frapper.

— Saisissez-le! saisissez-le! s'écria-t-elle.

Les gardes qui se trouvaient dans la salle voulurent exécuter cet ordre et déjà leur chef s'approchait du comte de Valois; mais le roi, qui portait à son frère la plus vive affection, défendit qu'on le touchât.

— Quiconque touche monseigneur de Valois, mourra aujourd'hui même! s'écria-t-il.

A cette menace, les gardes restèrent immobile et le comte de Valois sortit librement de la salle, malgré les imprécations de la reine irritée.

Ainsi se termina cette scène violente. Guy fut retenu captif à Compiègne; on emmena Robert à Bourges, dans le Berry, et son frère Guillaume à Rouen, en Normandie. Chacun des autres seigneurs flamands fut emprisonné dans une ville différente, de telle sorte que tous, captifs et isolés les uns des autres, ne pouvaient s'offrir aucune consolation.

Didier Devos fut le seul qui revint en Flandre,

personne ne l'avait reconnu sous son déguisement de pèlerin.

Charles de Valois ne voulut pas rester en France, il partit sur-le-champ pour l'Italie, et ne revint en France qu'après la mort de son frère, lorsque Louis le Hutin fut monté sur le trône. Il accusa alors Enguerrand de Marigny de nombreux crimes contre l'État et le fit pendre à Montfaucon. Mais la vérité est qu'il faut plutôt attribuer la mort du ministre, à l'arrestation de Guy de Dampierre, qu'à ses propres méfaits et que Charles de Valois le fit pendre en expiation de cette insigne trahison.

VI

Pauvre rose ! à peine épanouie depuis ce matin te voilà arrachée de ta tige et foulée aux pieds! A peine née, déjà souffrante; à peine éclose, déjà flétrie! Pauvre rose aux fraîches couleurs, qui t'a donc si cruellement meurtrie?

F. DE VISSER.

A cette époque, il y avait en Flandre deux partis qui luttaient entre eux et n'épargnaient rien pour se détruire l'un l'autre. La plupart des nobles et des officiers publics s'étaient déclarés, en toute circonstance, pour la France et avaient dû à cette circon-

stance, le nom de *léliards* (1), comme gens inféodés aux fleurs de lis de l'écusson de France. On comprendra facilement, par ce qui va suivre, pourquoi ils favorisaient les conquérants du pays.

Depuis quelques années, les tournois dispendieux, les guerres intestines et les croisades lointaines avaient appauvri la plupart des nobles. Contraints, par les énormes dépenses, de vendre à leurs vassaux, moyennant de fortes sommes, leurs droits sur les villes et leurs seigneuries, ils leur reconnurent un grand nombre de libertés et de priviléges. Les villes s'appauvrirent momentanément ; mais, bientôt, les franchises qu'elles avaient achetées portèrent les plus beaux fruits. Le bas peuple, qui jadis appartenait corps et biens à la noblesse, comprit, dès lors, que la sueur ne coulait plus de son front au profit de maîtres injustes : il se choisit des bourgmestres et des conseillers, et forma un gouvernement, dont les suzerains du pays n'avaient plus à s'occuper le moins du monde. Les corps de métiers travaillèrent en commun au bien-être général et mirent à leur tête des doyens chargés de l'administration de leurs intérêts.

Attirés par une cordiale hospitalité, les étrangers

(1) Les seigneurs du parti de la France et leurs adhérents avaient reçu le nom de *leliaerts*, du mot flamand *lelie* (lis). D'autre part, le peuple et la bourgeoisie, qui constituaient le parti national, se désignaient eux-mêmes par le nom de *klauwaerts*, du mot flamand *klauwen*, griffes, allusion aux griffes menaçantes du lion des armes de Flandre.

affluèrent de tous les pays vers la Flandre, et le commerce en reçut une impulsion et une activité impossibles sous le régime purement féodal. L'industrie devint florissante, le peuple s'enrichit, et, fier de sa dignité si longtemps méconnue, il se souleva plus d'une fois à main armée contre ses anciens maîtres. Les nobles, voyant par là leurs droits et leur fortune presque anéantis, s'efforcèrent, par la ruse et la violence, d'abaisser la puissance grandissante des communes. Mais, à l'époque dont nous parlons, ils n'y avaient pas encore réussi, car les richesses immenses des villes permettaient à ces derniers, en cas de danger, de mettre sur pied une armée qui leur permettait de défendre et de conserver intactes les libertés dont elles étaient en possession. En France, les choses ne s étaient pas passées ainsi. Philippe le Bel, poussé par le besoin d'argent, avait bien convoqué une réunion générale du tiers état ou des gens des bonnes villes; mais cela n'avait donné au peuple qu'une influence temporaire, influence qui n'avait pas tardé à disparaître au profit des nobles, qui ne pouvaient plus élever la voix, en Flandre, et qui ne possédaient plus que le droit de propriété commun à tous les flamands. Les nobles regrettaient vivement leur puissance perdue: l'unique moyen de recouvrer cette puissance, c'était d'amener la décadence des communes alors si florissantes, et, comme la liberté n'avait pas encore lui en France et que la domination des seigneurs féodaux y était encore exclusive et in-

contestée, ils espérèrent que Philippe changerait l'état des choses dans leur pays et qu'il les rétablirait dans leurs anciens droits et priviléges. De là vint qu'ils favorisèrent les entreprises de la France, contre la Flandre, et c'est alors qu'ils reçurent la qualification déshonorante de *léliards*. Ces derniers se trouvaient très-nombreux à Bruges, la ville, avec Venise, la plus commerçante et la plus riche de cette époque; les bourgmestres et les membres de l'administration de la commune eux-mêmes, nommés sous l'influence de la France, étaient tous des *léliards* (1).

Ils apprirent donc avec joie l'arrestation du comte et des nobles qui lui étaient demeurés fidèles, puisque la Flandre devenait la conquête et en quelque sorte le domaine de Philippe le Bel, celui-ci pouvait, par sa seule volonté. anéantir les lois et priviléges établis.

Le peuple, au contraire, reçut avec la plus grande consternation la nouvelle des violences commises à Compiègne; l'affection qu'il avait toujours portée à ses comtes se trouva encore ravivée par la compassion, et elle éclata en murmures contre la violation de la foi jurée. Mais les troupes françaises, qui occupaient le pays et la désunion qui régnait parmi les bourgeois des bonnes villes, découragèrent les *klauwaerts* irrités, et Philippe le Bel resta, du moins en apparence, paisible possesseur du patrimoine de Guy de Dampierre.

(1) Voyez la note page 99.

Revenons maintenant au château de Wynendael, où nous avons laissé la princesse Mathilde et le jeune Adolphe de Nieuwland blessé.

Dès que la triste nouvelle parvint en Flandre, Marie, sa sœur, se rendit avec une suite nombreuse à Wynendael et fit transporter son frère dans la maison paternelle, à Bruges. La jeune Mathilde, si cruellement séparée de toute sa famille, suivit cette nouvelle amie et quitta le château dont une garnison française avait déjà pris possession.

La demeure patrimoniale de la famille de Nieuwland était située dans la rue d'Espagne, à Bruges. Deux tours rondes, surmontées de leurs girouettes, flanquaient la façade, dépassaient le toit et dominaient tous les édifices environnants : deux pilastres en pierre de taille, et d'architecture grecque, soutenaient la voûte de la porte couronnée par l'écusson de Nieuwland avec cette devise au-dessus du cimier : *Pulchrum est pro patriâ mori.* De chaque côté de l'écu se tenait un ange tenant une palme en main.

Dans une chambre assez retirée, pour que les bruits incessants de la rue n'y parvinssent pas, Adolphe reposait sur un lit splendide. Sa pâleur était extrême, et les souffrances que lui avait causé sa blessure l'avaient tellement amaigri qu'il était à peine reconnaissable. Au chevet de son lit une petite cruche et une coupe en argent étaient posées sur une table. On voyait, suspendue à la muraille, la cui-

rasse dont l'épée de messire de Saint-Pol avait trouvé le défaut et sous laquelle Adolphe avait reçu sa blessure, et, à côté de la cuirasse, il y avait une harpe aux cordes détendues. Un morne silence régnait autour du blessé. Les fenêtres, à demi-closes, ne laissaient pénétrer dans la chambre qu'un jour douteux, où l'on entendait pour tout bruit, la respiration pénible du blessé et le froissement d'une robe de soie.

Mathilde était assise dans un coin de la chambre, silencieuse et les yeux baissés. Le faucon favori, perché sur le dossier de son siége, ne semblait pas indifférent à la douleur de sa maîtresse, sa tête était ployée sous ses plumes et il ne faisait pas le moindre mouvement.

La jeune fille jadis si légère et si joyeuse, et que le chagrin ne semblait devoir jamais atteindre, était aujourd'hui bien changée. La captivité de tous ceux qui lui étaient chers avait vivement frappé son jeune cœur et tout, désormais, apparaissait sombre et triste à ses yeux. Le ciel n'avait plus d'azur, les bois plus de feuillage, les champs plus de verdure ; les rêves doux et brillants avaient fui !... Aujourd'hui, la tristesse et le désespoir trouvaient seuls le chemin de son âme et rien ne pouvait la consoler, ni écarter de son esprit la cruelle pensée de la captivité de son père.

Après être demeurée assise pendant quelque temps, elle se leva lentement et prit son faucon sur le poing. Toujours pleurant, elle contempla l'oiseau et se mit à

lui parler à voix très-basse et en essuyant de temps en temps une larme qui venait mouiller ses joues pâlies.

— O mon fidèle oiseau, lui disait-elle, avec une naïveté enfantine, je t'en prie ne sois pas triste ainsi : mon père ne nous a pas quittés pour toujours, j'ai adressé pour lui de ferventes prières à monseigneur saint Michel. Dieu est juste, vois-tu ! Dieu permettra qu'il échappe à la colère de la cruelle reine de Navarre ; nous le reverrons bientôt, ne te désole donc pas comme cela, mon faucon bien-aimé !

En parlant ainsi, la jeune fille versait des larmes abondantes. Bien que ses paroles fussent pleines de confiance et d'espoir, mais cet espoir n'était pas dans son cœur. Elle reprit cependant :

— Mon pauvre oiseau, tu n'iras plus chasser désormais dans les vallons qui avoisinent notre beau Wynendael. Wynendael n'est plus à nous, il appartient maintenant aux Français. Les méchants Français ont jeté en prison mon malheureux père et l'ont chargé de lourdes chaînes. En ce moment il gémit au fond d'un sombre cachot et Dieu seul sait si la reine Jeanne ne le fera pas mourir ! O mon oiseau chéri, nous aussi alors nous mourrons de douleur. Cette pensée, cette horrible pensée m'ôte à elle seule toute ma force. Repose-toi là, car ma main tremblante ne sait plus te porter...

L'enfant, au désespoir, s'affaissa épuisée dans son fauteuil ; sa pâleur, toutefois, n'augmenta pas, car depuis longtemps les roses de ses joues s'étaient tota-

lement flétries et ses larmes continuelles avaient rougi ses paupières. Le charme séduisant de ses traits avait disparu, et ses yeux avaient perdu leur feu et leur vivacité.

Elle resta longtemps abîmée dans sa douleur et son esprit se livrait tour à tour à toutes les pensées qui pouvaient encore l'accroître. Son imagination désolée évoquait sans cesse, sous ses yeux, les scènes les plus lugubres : elle voyait son père enchaîné au fond d'un humide cachot, elle entendait le bruit de ses fers, et les échos de ce sinistre séjour qui répétaient les lamentions du prisonnier. Le poison, la mort lui apparaissaient sans cesse et la jetaient dans d'incessantes tortures; elle pleurait, elle priait, et son âme triste, était triste jusqu'à la mort.

Un soupir étouffé se fit entendre dans la direction du lit.

Mathilde se hâta d'essuyer ses larmes et courut, avec une inquiète sollicitude, auprès du malade. Après avoir rempli la coupe d'argent d'une boisson salutaire, elle passa la main droite sous la tête d'Adolphe, la souleva légèrement et porta la coupe à ses lèvres.

Les yeux du chevalier s'ouvrirent tout grands et s'attachèrent sur la jeune fille avec une expression étrange. Une vive reconnaissance brillait dans son regard fiévreux, et un sourire indéfinissable se dessina sur son pâle visage.

Depuis qu'il avait reçu sa blessure, le chevalier

n'avait pas encore articulé un seul mot distinctement; il semblait même qu'il n'entendît pas les paroles qui lui étaient adressées. Seulement, à quelques indices presque imperceptibles, on pouvait croire qu'il entendait Mathilde, lorsque celle-ci lui disait d'une voix douce et mélancolique :

— Guérissez-vous, monseigneur Adolphe, mon frère bien-aimé, guérissez-vous bien vite ; je prierai bien pour vous ; car votre mort me rendrait, en ce monde, bien plus malheureuse encore que je ne suis !

Quand elle disait cela, et bien d'autres choses encore, sans arrière-pensée, au chevet du malade, Adolphe l'avait toujours entendue et comprise, bien qu'il n'eût ni la force ni le pouvoir de parler.

Pendant la nuit précédente, une visible amélioration s'était produite dans l'état du blessé. La nature, après une longue lutte, l'emportait sur la maladie ; un sommeil réparateur lui avait rendu quelque force et le sentiment de l'existence, et déjà un soupir s'échappait librement de son sein.

Aussitôt que Mathilde eût écarté la coupe de ses lèvres, elle fut vivement surprise en l'entendant dire d'une voix faible mais bien distincte :

— O noble jeune fille ! ô mon ange gardien ! Je remercie Dieu des consolations qu'il m'a envoyées par vous. Suis-je donc digne de votre sollicitude généreuse. Mathilde, comment ai-je mérité que votre auguste main soutienne si affectueusement ma tête?

Ah! soyez bénie pour les soins que vous prodiguez au pauvre chevalier...

La jeune fille le contemplait d'un œil radieux et, remarquant combien il revenait à la vie, elle leva avec joie les mains au ciel en témoignant son bonheur par des cris d'allégresse.

Ah! vous guérissez, messire Adolphe! s'écria-t-elle, mon Dieu, que je suis heureuse! je ne pleurerai plus maintenant; j'aurai du moins un frère qui me consolera!

Et, comme si elle se fut rappelé en cet instant une chose oubliée, elle se tut tout à coup, sa physionomie devint grave et elle se jeta à genoux aux pieds du crucifix placé au chevet du lit. Elle joignit les mains et adressa une fervente prière au Seigneur qui avait permis que son ami, son frère Adolphe guérît.

En se relevant elle considéra de nouveau le chevalier et lui dit d'une voix joyeuse :

— Restez tranquille, messire, ne bougez pas; car maître Rogaert l'a défendu.

— Que n'avez-vous pas fait pour moi, noble fille de mon souverain? dit Adolphe; ah! si vous saviez comme vos prières ont longtemps charmé mon oreille! comme votre voix consolante retentissait doucement dans mon cœur! Il me semblait qu'un ange de Dieu descendait vers moi et éloignait la mort de ma couche... Oui, un ange qui soutenait ma tête, qui appaisait ma soif ardente et m'assurait sans cesse que je ne mourrais pas. Oh! que Dieu exauce ma prière,

noble et bien aimée Mathilde, qu'il me rende la santé, afin que je puisse verser mon sang pour vous!

— Messire de Nieuwland, répondit la jeune fille, vous avez risqué votre vie pour mon père ; vous l'aimez comme je l'aime... Ne dois-je donc pas être pour vous une sœur et vous soigner comme un frère ? L'ange que vous avez vu, est monseigneur saint Michel que j'ai supplié de vous venir en aide, laissez-moi sortir, je m'en vais bien vite chercher votre sœur Marie, pour lui faire partager ma joie, je veux qu'elle voie combien votre état est amélioré !

Elle quitta le chevalier et rentra dans la chambre quelques instants après, accompagnée de Marie. Le bonheur qu'elle ressentait se reflétait sur ses traits et se trahissait dans toute sa personne. Ses mouvements étaient plus vifs et plus rapides, ses larmes ne coulaient plus et elle se remit à parler joyeusement à son oiseau bien-aimé. Dès l'entrée de Marie dans la chambre, la jeune comtesse avait repris son faucon sur le poing et s'était approchée avec lui du lit d'Adolphe.

— Mon frère chéri, est-il vrai! s'écria Marie, en déposant un baiser sur la joue pâle du malade ; les rêves sinistres vont donc me quitter enfin ! Je ne craindrai plus auprès de ton lit de douleur! Je ne pleurerai plus de te voir mourir! Maintenant toute ma tristesse s'en va ; tu respires avec peine !... As-tu soif, mon bon frère ?

— Mais, ma bonne Marie, répondit Adolphe ; je

n'ai jamais souffert de la soif durant mes jours de souffrance ; la généreuse Mathilde a veillé sur moi avec tant de sollicitude ! Aussi, dès que je pourrai aller à Sainte-Croix (1), mes prières appelleront sur elle la bénédiction du ciel, afin que Dieu écarte toujours le malheur de ses pas.

Tandis qu'il parlait ainsi, Mathilde racontait à son faucon l'heureuse amélioration de l'état de son ami, et l'oiseau, en voyant sa maîtresse si joyeuse, battait des ailes comme pour se préparer à la chasse.

— Vois-tu, mon oiseau chéri, lui disait la jeune fille en tournant sa tête vers Adolphe, vois-tu, messire de Nieuwland, que nous avons vu souffrir si longtemps, est miraculeusement guéri ; nous ne serons plus contraints de garder le silence ; maintenant nous pourrons causer ensemble, et nous ne serons plus tristes comme auparavant. Il n'y a plus rien à craindre et peut-être nos autres sujets de tristesse disparaîtront-ils aussi ; car, vois-tu bien, Dieu est bon et compatissant. Oui, mon beau faucon, ainsi finira un jour la dure captivité de...

Mathilde sentit qu'elle allait dire une chose que le chevalier ne devait pas savoir. Avec quelque précipitation qu'elle eût brisé sa phrase, le mot *captivité* avait frappé l'oreille d'Adolphe. Les larmes qu'il avait remarquées en s'éveillant, sur les joues de la

(1) Village voisin de Bruges, où se trouvait jadis une chapelle célèbre de la Sainte-Croix.

jeune fille, contribuèrent à lui donner un triste pressentiment.

— Que dites-vous, Mathilde? s'écria-t-il. La captivité de qui? Vous pleurez! Ciel! qu'est-il donc arrivé?

Mathilde n'osa pas répondre; mais Marie, qui avait plus de prudence, approcha ses lèvres de l'oreille de son frère, et murmura à voix basse:

— La captivité de Philippine, sa tante. Ne lui en parle plus, cela la fait toujours pleurer. Maintenant que tu vas mieux, je te raconterai bien des choses, si maître Rogaert le permet, et des choses bien graves; mais la jeune comtesse n'en doit rien savoir; et puis je te le répète, j'attends maître Rogaert. Reste donc bien tranquille, mon bon frère, et attends-moi; je vais emmener Mathilde dans une autre chambre.

Le chevalier posa sa tête sur l'oreiller et feignit de reposer. Marie se retourna vers Mathilde et dit:

— Comtesse, veuillez m'accompagner, je vous prie; messire Adolphe a besoin de reposer; sa reconnaissance envers vous le fait un peu trop parler.

La jeune fille suivit docilement son amie.

Quelque temps après, maître Rogaert parut sur le seuil de la porte et fut conduit, par Marie, auprès de son frère.

— Et bien, messire Adolphe, s'écria-t-il en lui prenant la main, cela va bien, à ce que je vois. Mettons de côté toute crainte; désormais nous sommes hors de danger. Il n'est plus nécessaire que je panse

votre blessure. Buvez beaucoup de cette eau et tenez-vous aussi immobile que vous le pourrez. En moins d'un mois nous irons faire ensemble une promenade hors de la ville. Je l'espère du moins, car des accidents imprévus pourraient seuls retarder votre guérison. Toutefois, comme votre âme n'est point aussi malade que votre corps, je permets à mademoiselle Marie de vous faire connaître les tristes événements qui se sont accomplis depuis votre blessure, à condition, toutefois, messire, que vous ne vous tourmenterez pas trop et que vous garderez votre calme.

Marie avait déjà approché deux siéges et elle s'assit avec maître Rogaert au chevet du blessé. Le chevalier les regardait avec la plus vive curiosité, et on pouvait lire sur son visage qu'il s'affligeait d'avance de ce qu'il allait apprendre.

— Laisse-moi parler jusqu'au bout, dit Marie, ne m'interromps pas et sois courageux, mon frère... Dans la soirée du jour qui te fut si fatal, monseigneur le comte Guy réunit ses fidèles vassaux et leur déclara qu'il voulait entreprendre le voyage de France pour aller se jeter aux pieds de Philippe le Bel. Il en fut ainsi résolu, et il partit avec cinquante nobles seigneurs pour Compiègne; mais, lorsqu'ils arrivèrent dans cette ville, ils furent faits prisonniers et aujourd'hui notre pays est sous la domination française: Raoul de Nesle gouverne la Flandre... (1)

(1) Raoul de Nesle, nommé gouverneur du pays de Flandre,

L'émotion, que ressentit messire Adolphe en entendant ce récit sommaire, ne fut pas aussi vive qu'on eût pu s'y attendre. Il ne répondit pas et parut tomber dans une profonde réflexion.

— O mon Dieu ! s'écria-t-il tout à coup, quelles félicités réservez-vous donc là-haut à Guy de Dampierre, pour que vous lui fassiez subir tant d'humiliations en ce monde ? Mais dis-moi, Marie, le Lion de Flandre est-il aussi captif?

— Oui, mon frère, monseigneur Robert de Béthune est prisonnier à Bourges et monseigneur Guillaume à Rouen. De tous les seigneurs qui se trouvaient réunis autour du comte, un seul s'est échappé, à ce qu'il paraît ; c'est Didier Devos.

— Je comprends maintenant les paroles brisées et les larmes de l'infortunée Mathilde. Sans père, sans famille, la fille des comtes de Flandre est réduite à demander asile à des étrangers !

En parlant ainsi, ses yeux étincelaient, ses traits prenaient une expression d'enthousiasme, et il poursuivit :

— L'adorable fille de mon prince et de mon souverain a veillé sur moi comme un ange gardien ! et, maintenant, elle est seule et abandonnée !... exposée à la persécution ; pauvre Mathilde ! Oh ! mais je me souviendrai des bienfaits du Lion de Flandre ; je

après sa confiscation, traita les Flamands avec bonté, et se fit aimer d'eux.

veillerai sur elle comme sur un dépôt sacré. Quelle belle et grande mission vous me donnez à remplir! Combien je tiens à la vie, maintenant que je puis la vouer tout entière à la reconnaissance?

Mais, après un instant de réflexion, sa physionomie s'assombrit tout à coup; il fixa sur le chirurgien un regard suppliant, et lui dit:

— O mon Dieu, comme ma blessure me pèse maintenant, et que ce lit est douloureux! Mon digne ami, maître Rogaert, guérissez-moi bien vite, pour l'amour de Dieu, afin que je fasse à mon tour quelque chose pour celle qui m'est venue si affectueusement en aide pendant ma maladie. N'épargnez pas l'argent; recourez aux herbes les plus précieuses, aux plus nobles pierreries, pour me faire vite quitter ce lit; car, dès ce moment, il n'y a plus de repos pour moi!

— Messire de Nieuwland, répondit messire Rogaert, il n'est pas possible de hâter la guérison de votre blessure; il faut toujours du temps à la nature pour réunir les parties violemment séparées. La patience et le repos vous seront plus utiles que les herbes et les pierreries. Mais, écoutez-moi à présent; il faut que vous connaissiez exactement l'état où est réduit votre pays. Les Français l'occupent tout entier, ils en sont les maîtres, et plus leur domination durera, plus ils deviendront audacieux. Jusqu'ici nous sommes parvenus à leur cacher le séjour de la comtesse Mathilde dans cette demeure; mais il est à craindre qu'il ne

soit découvert un jour ; et il y a lieu de croire que, dans ce cas, la pauvre jeune fille serait livrée à Jeanne de Navarre...

— Jamais tant que je vivrai ! s'écria Adolphe en se redressant sur son lit; mais vous avez raison, maître Rogaert, il faut éviter ce malheur, et que faire pour cela? O mon Dieu ! Et me sentir ici, retenu dans une misérable impuissance, au moment où elle a besoin de moi...

— Je connais une retraite, reprit Rogaert, où Mathilde serait en sûreté.

— Et quelle est cette retraite?

— Ne croyez-vous pas, messire Adolphe, qu'elle se trouverait à l'abri de tout danger dans le pays de Juliers (1), chez son cousin Guillaume ?

Le chevalier s'effraya visiblement à cette question. Laisserait-il partir Mathilde pour un pays étranger ? Permettrait-il à un autre le soin de prendre sa défense? Il ne pouvait s'y résoudre, puisqu'il s'était déjà imposé la mission de rendre Mathilde à son père et de la préserver de toute insulte.

Il réfléchit longtemps, s'efforçant de résoudre cette difficulté, et, lorsqu'il crut l'avoir trouvé, une expression de joie illumina son visage et il répondit en souriant :

(1) Le pays de Juliers comprenait les villes de Juliers, de Duren et d'Aix-la-Chapelle. Guillaume, neveu de Robert de Béthune, était archidiacre de Liége et prévôt d'Aix-la-Chapelle, où il avait sa résidence.

— Vraiment, maître Rogaert, ce séjour serait parfaitement sûr ; mais, d'après votre dire à vous-même, les bandes françaises sont répandues dans toute la Flandre, et il me semble très-périlleux, pour une femme, d'entreprendre un voyage dans de telles circonstances. Une escorte ne pourrait l'accompagner, car elle augmenterait le danger. Et puis, laisserais-je donc la comtesse Mathilde partir seule avec une faible escorte? Non, non, je dois veiller sur elle comme sur mon propre salut; songez-y bien, Robert de Béthune, mon maître, me redemandera un jour compte de sa fille.

— D'accord, messire Adolphe, mais n'exposez-vous pas davantage la comtesse en la retenant dans le pays de Flandre. Ici, qui la protégera? Ce n'est pas vous, vous ne le pouvez pas. Les nobles de la ville ne le feront pas davantage : ils sont trop soumis aux volontés de la France ; et que deviendrait donc la pauvre jeune fille si elle était découverte par les Français?

— Eh bien! moi je lui ai trouvé un protecteur, répondit Adolphe. Que l'on envoie, à l'instant, chercher le doyen des tisserands. Maître Rogaert, ajouta-t-il, je placerai notre jeune comtesse sous la protection de la commune. Croyez-vous que ce soit une bonne inspiration, dites-moi ?

— Je le crois, reprit maître Rogaert ; oui, c'est là une excellente idée! Mais vous ne réussirez pas, car le peuple est trop irrité contre tout ce qui porte un

nom noble. Et, en vérité, messire Adolphe, je suis obligé d'en convenir, ils n'ont pas tout à fait tort; vous savez que la plupart des nobles se liguent avec nos ennemis et veulent anéantir les droits de la commune.

— Cela ne changera rien à mon projet, soyez-en certain, maître Rogaert. La ville de Bruges doit de nombreux priviléges à l'entremise de mon père, et le doyen des tisserands, non plus que ses collègues, ne l'ont oublié. D'ailleurs, si mes efforts ne réussissaient pas, nous chercherions un autre moyen de faire transporter la comtesse dans le pays de Juliers.

Ils s'entretenaient sur ce sujet depuis une demi-heure environ, lorsque maître de Coninck, doyen des tisserands, entra dans l'appartement. Il portait une sorte de tunique de laine brune qui tombait jusqu'à ses pieds ; ce vêtement, sans ornement ni broderies, différait singulièrement du riche et élégant costume des nobles. Il était évident, à tous les yeux, que le doyen des tisserands avait banni de sa mise toute recherche, afin de mettre en relief, par là, l'humilité de sa condition et opposer ainsi orgueil contre orgueil, puisque cette simple tunique de laine couvrait l'homme le plus puissant de toute la Flandre. Un chaperon plat couvrait sa tête, et ses longs cheveux s'en échappaient et couvraient ses oreilles. Une ceinture rassemblait autour de ses reins les larges plis de sa tunique, et la garde, en forme de croix, d'un poignard brillait d'un éclat sombre à son côté. Ainsi que nous

l'avons dit dans le premier chapitre de ce roman, le sire de Coninck avait perdu un œil, et cette perte rendait sa physionomie peu agréable au premier abord. Sa pâleur extrême, ses joues osseuses, les rides qui creusaient son front, donnaient à son visage une expression austère et méditative. D'ordinaire on ne remarquait rien en lui qui pût le distinguer des autres hommes ; mais, dès qu'une pensée l'inquiétait, dès qu'un projet ou même une chose futile l'intéressait plus particulièrement, son regard s'animait et prenait une vivacité inaccoutumée : des éclairs d'intelligente et virile énergie jaillissaient de son œil unique, et toute sa personne apparaissait fière et imposante. A son entrée, il promena sur les personnes qui se trouvaient dans la chambre un regard défiant comme celui d'un renard, et examina plus particulièrement maître Rogaert, chez lequel il remarqua plus de finesse que chez les autres.

— Maître de Coninck, dit Adolphe, en s'adressant à lui, veuillez vous approcher ; j'ai à vous demander un service que, j'espère vous ne me refuserez point, si l'espoir que je mets en vous est fondé ! Mais, avant tout, il faut que vous me promettiez de ne révéler à personne le secret que je vais vous confier.

— L'équité et les bienfaits du sire de Nieuwland ne sont point encore oubliés parmi les tisserands, répondit de Coninck ; aussi je jure à votre seigneurie qu'elle peut compter sur moi, comme sur un serviteur

reconnaissant. Cependant, messire, si ce que vous désirez était contraire aux droits du peuple et de la commune, je vous prierais de garder votre secret et de ne me rien demander.

— Et depuis quand, maître, s'écria Adolphe, depuis quand les sires de Nieuwland ont-ils porté préjudice à vos droits et franchises? Ce langage m'offense!

— Pardonnez-moi, messire, si mes paroles vous ont blessé, répondit le doyen ; mais il est si difficile de discerner les bons des mauvais, que c'est à juste titre qu'on se défie de tous. Permettez-moi, dis-je, de vous poser une seule question, votre réponse dissipera tous mes doutes : messire de Nieuwland, êtes-vous *léliard?*

— *Léliard!* s'écria Adolphe avec indignation ; *léliard!* Je ne le suis pas, maître de Coninck ; dans ma poitrine bat un cœur qui n'a aucune sympathie pour l'étranger. et la prière que je voulais vous adresser lui est précisément hostile.

— Alors parlez donc franchement, messire ; je suis tout prêt à vous servir.

— Vous savez que le comte Guy est captif avec tous ses vassaux ; mais ce que vous ignorez, c'est qu'il est resté en Flandre une personne illustre, privée aujourd'hui de tous secours et de tout appui et qui, par ses infortunes, aussi bien que par son rang, a droit au dévouement et à la compassion des Flamands.

— Vous voulez parler de la comtesse Mathilde, la fille de monseigneur de Béthune, dit de Coninck en l'interrompant.

— Comment le savez-vous? demanda Adolphe stupéfait.

— J'en sais davantage encore, messire. Vous n'avez pu introduire la princesse Mathilde dans votre demeure si secrètement que de Coninck ne l'ait appris, et elle ne l'aurait pas quittée sans que j'en eusse connaissance.

Adolphe fit un mouvement.

— Soyez sans inquiétude, reprit maître de Coninck; je puis garantir à votre seigneurie que peu de personnes, à Bruges, partagent ce secret avec moi.

— Vous êtes un homme extraordinaire, maître; votre générosité m'assure qu'en cas de nécessité vous protégeriez la fille du Lion de Flandre contre les violences de l'étranger.

De Coninck était issu des rangs du peuple ; mais c'était une de ces âmes privilégiées, que Dieu envoie au monde avec la mission de dominer leurs contemporains. Dès que les années eurent mûri son intelligence et ses puissantes facultés, il secoua le servile assoupissement où s'endormaient ses frères. Il leur fit comprendre la puissance des conjurations et se souleva avec eux contre les oppresseurs de son pays. Ceux-ci voulurent s'opposer, par la violence, au réveil de leurs anciens esclaves, mais ils n'y réussirent pas. De Coninck, par son éloquence, avait si bien agrandi

leurs cœurs, que tout joug leur était devenu insupportable. Si la force des armes les accablait par surprise, tous courbaient le front avec obéissance, et de Coninck, qui joignait la ruse à l'audace, dissimulait pendant quelque temps comme s'il eût perdu à la fois la parole et l'intelligence. Seulement le renard ne sommeillait pas longtemps, et, quand il avait retrempé secrètement le courage de ses frères, tous s'insurgeaient de nouveau, et à la même heure, contre leurs tyrans, et chaque fois la commune brisait ses fers. Toutes les combinaisons diplomatiques des nobles s'envolaient en fumée devant l'habile et pénétrant génie de de Coninck. Par lui, ils se virent enlever, sans pouvoir s'y opposer, tous les droits qu'ils s'arrogeaient sur le peuple. L'historien pourra dire, à juste titre, que de Coninck fut un des hommes qui contribuèrent le plus puissamment à changer les rapports politiques de la noblesse avec les communes ; aussi l'unique rêve du célèbre tribun, était-il d'émanciper et de grandir les Flamands, si longtemps courbés sous le joug féodal.

Lorsque Adolphe de Nieuwland lui confia la jeune Mathilde et la mit sous sa protection, un sourire de satisfaction éclaira sa physionomie. C'était là, à ses yeux, un triomphe pour le peuple, dont il était le représentant, et il comprit à l'instant même de quel secours la présence de l'illustre fille de Guy de Dampierre, pouvait être à la grande œuvre de la délivrance

— Messire de Nieuwland, répondit-il, votre proposition m'honore, et soyez-en sûr, rien ne sera épargné de ce qui peut assurer la sécurité de la noble princesse.

Et, dans le but d'obtenir davantage encore pour la commune, il ajouta avec intention :

— Il est possible néanmoins qu'on l'enlève d'ici, avant que je puisse venir à son secours.

En entendant cette remarque du doyen, Adolphe crut comprendre qu'il n'était pas disposé à se dévouer franchement à la cause de la comtesse et il répliqua :

— Si vous ne pouvez nous prêter un secours effectif, maître, je vous prie de me conseiller le meilleur parti à prendre pour la sûreté de la fille de notre suzerain.

— Le métier de tisserand est assez fort pour garder de tout mal la noble demoiselle, répondit finement de Coninck ; et je puis vous assurer qu'elle pourrait habiter Bruges avec autant de sécurité que l'Allemagne, s'il m'était permis d'être son conseiller.

— Mais qui vous en empêche ? demanda Adolphe.

— Oh ! messire, il n'est pas permis à un humble vassal de donner des ordres à sa suzeraine ; et, cependant, si la princesse Mathilde consentait à se conduire selon mon désir, je répondrais de son salut.

— Je ne comprends pas bien votre dessein, maître. Que demanderiez-vous donc à la jeune comtesse ? Vous ne voulez pas la conduire dans une autre retraite, n'est-ce pas ?

— Non pas, mais je voudrais qu'elle ne se montrât pas dans la rue sans que j'en fusse prévenu, et aussi qu'elle ne refusât pas de sortir si je le jugeais nécessaire. D'ailleurs, messire, vous resterez libre de m'ôter le pouvoir que je réclame, dès le moment où vous douteriez de la loyauté de mes sentiments.

De Coninck passait, en Flandre, pour un homme des plus sages et des plus habiles; Adolphe pensa donc que sa demande était dictée par la prudence, et acquiesça à cette demande, sous la condition expresse que le doyen répondrait personnellement de la jeune fille. De Coninck, alors, ayant déclaré qu'il n'avait jamais vu la princesse Mathilde, celle-ci fut introduite dans l'appartement par Maria.

A sa vue de Coninck s'inclina profondément; la jeune fille, un peu interdite, considérait avec surprise cet homme qui lui était inconnu ! Au moment même où le doyen se prosternait ainsi devant la comtesse, un grand bruit se fit entendre soudain dans le vestibule ; on eût dit deux personnes qui se querellaient.

— Attendez donc! criait l'une d'elles, attendez que j'aille demander si vous pouvez entrer!

— Comment? s'écriait l'autre voix avec plus de force, tu veux laisser les bouchers à la porte quand les tisserands sont entrés? Fais-moi place bien vite ou tu t'en repentiras!

La porte s'ouvrit et un jeune homme aux formes atlhétiques et d'une physionomie ouverte et agréable entra dans la chambre. Il était vêtu d'un pourpoint

semblable à celui de de Coninck, mais orné avec plus de goût, et un long poignard était suspendu à sa ceinture. En entrant dans la salle il rejeta ses cheveux blonds sur ses épaules et s'arrêta tout confus sur le seuil de la porte. Il avait cru trouver le doyen des tisserands avec quelques compagnons, et, en apercevant cette charmante jeune fille et de Coninck incliné devant elle, il ne sut plus que penser. Toutefois, ni cette indécision ni les regards interrogateurs de maître Rogaert ne le déconcertèrent. Il se découvrit la tête, salua rapidement les personnes présentes et alla droit à de Coninck auquel il frappa familièrement sur l'épaule.

— Enfin, maître Pierre, dit-il, je vous trouve, il y a bientôt deux heures que je vous cherche. J'ai parcouru toute la ville sans pouvoir vous rencontrer... Vous ne savez pas ce qui se passe, ni la nouvelle que j'apporte?

— Qu'est-ce donc, maître Breydel? demanda de Coninck avec impatience.

— Ne me regardez pas si fixement de votre œil gris, doyen des tisserands, s'écria Breydel, dans lequel nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu une ancienne connaissance; vous savez bien que je n'ai pas peur de votre regard de chat... mais peu importe cela! Venons au fait. Eh bien, le roi Philippe et la damnée Jeanne de Navarre arrivent demain à Bruges... et ces beaux sires de magistrats ont demandé cent tisserands, quarante bouchers et je ne

sais combien d'autres gens encore pour construire des arcs de triomphe, des chars et des estrades !

— Quand cela serait, que trouvez-vous la d'assez surprenant pour vous faire courir à perdre haleine ?

— Comment ! vous demandez ce que cela signifie? doyen ; mais cela veut dire qu'il n'y a pas un seul boucher qui veuille mettre la main à l'œuvre, et que plus de trois cents tisserands vous attendent devant le *Pand* pour savoir ce qu'ils ont à faire (1). Quant à moi, les moindres années passeront avant que je fasse un pas pour ces étrangers. Les *goedendags* (2) sont préparés, les couteaux aiguisés et le reste à l'avenant. Vous savez, doyen des tisserands, ce que cela veut dire dans mon métier !

Les personnes présentes écoutaient avec curiosité

(1) Chaque corps de métier avait son hôtel, où avaient lieu les réunions du corps, et où l'on conservait les étendards, etc. Cet édifice se nommait *Pand*.

(2) Les Flamands avaient une arme formidable dont ils savaient se servir avec la plus grande dextérité. C'était une longue pique terminée par une pointe de fer. Ils l'avaient ironiquement baptisée du nom *de goedendag* (bonjour), comme pour dire qu'elle leur servait à saluer l'ennemi. Guillaume Guiart définit cette arme en ces termes :

A grans batons pesanz ferrez,
A un lonc fer agu devant,
Vont (les Flamands) ceux de France recevant.
Tiex bastons qu'ils portent en guerre
Ont nom *goedendac* en la terre,
Goedendac, c'est *bonjour* à dire,
Qui en français le veut descrire.
Cil bastons sont lonc et traitiz,
Pour férir à deux mains faitiz.

la parole hardie et franche du doyen des bouchers. Sa voix était d'un timbre agréable et doux, sans avoir d'accent efféminé. De Coninck jugea à part lui que le dessein de Breydel n'avait aucune chance de réussite, et il répliqua :

— Maître Jean, je sors avec vous, et nous aviserons ensemble aux mesures à prendre; mais rendez, d'abord, hommage à cette noble dame ; c'est la fille de Robert de Béthune.

Breydel, saisi d'étonnement, ploya le genoux devant Mathilde, leva les yeux sur elle et s'écria :

— Illustre comtesse, pardonnez-moi les paroles étourdies que je viens de prononcer devant vous, sans savoir que je fusse en votre présence. Que la noble fille du Lion de Flandre, notre suzerain, daigne les oublier et ne garde pas rancune à un vassal dévoué!

— Relevez-vous, maître, répondit Mathilde d'une voix affectueuse, vos paroles ne m'ont nullement blessée. C'est l'amour de la patrie et la haine de nos ennemis qui vous les ont inspirées. Je n'ai garde de vous les reprocher et je vous remercie, au contraire, de votre franc et loyal dévouement.

— Noble comtesse, reprit gaiement Breydel en se levant, vous ne pouvez comprendre la haine que je porte aux *snakkers* (1) et aux *léliards*. S'il m'était

(1) Quand les Brugeois allaient payer les impôts, ils étaient reçus avec brusquerie par les agents français. Ils donnaient à ceux-ci le nom de *snakkers* (bourrus). Le pont dans le

permis de tirer vengeance du mal fait à la maison de Flandre, oh! si cela m'était permis! Mais le doyen des tisserands retient toujours mon bras; peut-être a-t-il raison, et ce qui est différé n'est pas perdu; cependant la douceur est une vertu difficile à pratiquer. Et tenez, noble demoiselle! demain cette fausse et perverse reine de Navarre entre dans Bruges, eh bien! fasse Dieu que le cours de mes idées change, car sans cela elle ne reverra jamais son pays!

— Maître, dit Mathilde, voulez-vous me faire une promesse?

— Moi, vous faire une promesse, madame? Moi!... Ah! mais avec quelle bienveillance vous parlez à votre indigne serviteur. Parlez, noble comtesse, et toute parole de votre bouche sera pour moi un ordre sacré!

— Eh bien, je désire que demain vous ne troubliez pas la tranquillité de la ville pendant le séjour qu'y feront vos nouveaux princes.

— J'y consens, répondit Breydel avec tristesse, bien que j'eusse préféré vous entendre réclamer l'aide de mon bras et de mon couteau. Mais ce qui ne se fait pas aujourd'hui, peut se faire un autre jour.

Il ploya de nouveau le genou devant Mathilde et reprit :

— Je vous en prie, je vous en supplie, noble fille

voisinage duquel se trouvait la demeure du collecteur des impôts, a gardé jusqu'aujourd'hui le nom de *Snaggaerts-brugge* (pont des bourrus).

du Lion de Flandre, n'oubliez pas votre dévoué serviteur Breydel, si vous avez jamais besoin d'hommes courageux et fidèles. Le métier des bouchers tiendra à votre disposition ses *goedendags* et ses couteaux bien affilés.

La jeune fille s'effraya quelque peu de cette offre, présage d'une effusion de sang, mais les traits de celui qui la faisait éveillaient en elle, et malgré elle, une vive sympathie.

— Maître, répondit-elle, je ferai connaître votre généreux dévouement à mon seigneur et père, lorsque Dieu me l'aura rendu : je ne puis, moi, que vous en exprimer toute ma reconnaissance.

A ces mots, le doyen des bouchers se leva et se retira, en prenant de Coninck par le bras. Ils avaient quitté depuis longtemps la chambre et l'hôtel de Nieuwland, que les autres personnes s'entretenaient encore de cette visite inattendue.

Quand les deux doyens se trouvèrent dans la rue, de Coninck s'arrêta et dit :

— Maître Jean, vous savez que le Lion de Flandre a toujours été l'ami du peuple, c'est pourquoi il est de notre devoir de veiller sur sa fille comme sur un dépôt sacré.

— Taisez-vous, répondit Breydel, qu'un étranger s'avise de la regarder de travers, et il fera connaissance avec mon poignard. Mais, dites-moi, maître Pierre, que pensez-vous de mon projet ? N'êtes-vous pas d'avis de fermer les portes et d'empêcher la reine

Jeanne de pénétrer dans notre ville ? Tous les bouchers sont prêts : les *goedendags* sont derrière les portes et, au premier signal, les *léliards* sont à bas...

— Gardez-vous bien de toute violence, répondit de Coninck. C'est la coutume, en tout pays, de recevoir avec pompe le suzerain : cela ne peut donc déshonorer la commune de Bruges. Mieux vaut réserver ses forces pour des occasions plus importantes. Maître Jean, notre pays est couvert de soldats étrangers, et peut-être aurions-nous le dessous dans la lutte.

— Mais il y a déjà trop longtemps que cela dure, maître, et j'aimerais mieux trancher le nœud avec un bon couteau que de travailler si longtemps à le dénouer. Vous me comprenez, n'est-ce pas?

— Sans doute, mais c'est une mauvaise idée, Breydel ; la prudence est le meilleur des couteaux ; il tranche lentement, mais ne s'ébrèche ni ne se brise. Fermer les portes demain ! A quoi bon, nous n'y gagnerons rien. Écoutez et souvenez-vous de mes paroles : laissez tranquillement s'éloigner l'orage, laissez une partie des troupes étrangères rentrer en France ; cédez un peu aux Français et aux *léliards*, afin qu'ils se relâchent de leur vigilance...

— Non, dit Breydel, en interrompant son compagnon, non, c'est impossible, il faut que cela finisse, et finissons promptement. Voyez dans les campagnes, ils pillent les laboureurs ; regardez dans les villes, ils nous malmènent comme si nous étions leurs serfs.

— Tant mieux, maître Jean, tant mieux ! laissez-les faire !

— Tant mieux ! Que voulez-vous dire ? Voyons, maître, auriez-vous mis votre pourpoint à l'envers, et emploieriez-vous à nous trahir votre esprit fin comme celui du renard ? Je ne sais, mais il me semble que vous commencez à sentir fameusement le lis !

— Non, non, ami Jean, mais songez donc que plus les esprits s'aigrissent plus la délivrance est proche. Car si nos ennemis, plus prudents, gouvernaient le pays avec une apparence de justice, le peuple s'endormirait sous le joug, et l'édifice de notre liberté s'écroulerait pour jamais. Sachez, maître doyen, que la tyrannie du souverain couve, comme une mère, la liberté du peuple. Ah !... s'ils avaient touché aux priviléges de notre ville, je serais le premier à vous conseiller la résistance, et encore ce serait sans recourir à la force ouverte, et l'on peut employer des armes dont les coups sont plus sûrs.

— Je vous comprends, maître, dit Breydel. Vous avez toujours raison, tout comme si vos paroles étaient couchées sur parchemin. Comme ils me pèsent pourtant terriblement sur les épaules, ces hautains étrangers ! Mieux valent encore les Sarrazins ! Mais, comme vous le dites très-bien, plus une grenouille se gonfle, plus vite elle crève ! Je le reconnais malgré moi, et la raison est encore du côté des tisserands.

— Oui, oui, maître Breydel, la raison est notre lot,

nais l'intrépidité et l'héroïsme sont du côté des bouchers. Sachons unir ces deux vertus, la prudence et le courage, les Français n'auront pas le temps de nous river les fers aux pieds.

Un radieux sourire attesta la joie que causait cet éloge au doyen des bouchers.

— Cela est vrai, répondit-il, il y a de braves compagnons dans ma corporation, maître Pierre... Ces damnés d'étrangers en sauront quelque chose quand la pomme encore verte sera mûre. Mais, à propos, avez-vous réfléchi à la présence de notre jeune comtesse, comment la cacherons-nous à la reine?

— Je la lui montrerai en plein soleil!

— En plein soleil! vous laisserez voir la comtesse Mathilde à Jeanne de Navarre? Vous perdez le jugement, si je crois; et vous avez la tête fêlée!

— Ma tête est saine et entière, maître Breydel, répondit de Coninck. Demain, lors de l'entrée du souverain étranger, tous les tisserands seront sous les armes, et vous aurez soin d'amener aussi vos bouchers. Que pourront alors faire les Français : je vous le demande? Et je vous réponds : rien. Rien, vous le savez aussi bien que moi. Eh bien : je mets au premier rang, devant nous, bien en évidence, la comtesse Mathilde, afin que Jeanne de Navarre la remarque et la reconnaisse au besoin. Je saurai alors ce que pensera la reine en la voyant, et ce que nous avons à craindre pour Mathilde.

— Bravo! maître Pierre! bravo. Voilà qui est

parler. En vérité, le bon Dieu a mis trop d'esprit dans votre tête ; oui, pardieu, il y en a trop pour une seule, quant à moi, je veillerai sur la fille du Lion de Flandre, et nous verrons si un étranger la regarde de trop près; les poings m'en démangent rien qu'en y songeant. Mais, aujourd'hui, il me faut aller acheter du bétail à Sissèle : à vous donc la garde de notre jeune comtesse.

— Soyez calme, ami Jean, et ne vous échauffez pas trop le sang... Nous voici rendus au *Pand* des tisserands.

Comme l'avait dit Breydel, des groupes nombreux de tisserands, stationnaient devant la porte de l'édifice. Tous portaient des pourpoints et des bonnets de même forme que leur doyen. Çà et là on remarquait un jeune compagnon à longs cheveux, dont les vêtements étaient un peu plus ornés, mais la différence n'était pas grande et le luxe était proscrit dans la corporation.

Jean Breydel échangea encore quelques mots à voix basse avec de Coninck, lui serra la main et le quitta l'air joyeux et satisfait.

A l'approche de leur doyen, les tisserands ouvrirent leurs rangs et se découvrirent respectueusement. Tous suivirent leur chef, et entrèrent dans le *Pand*.

VII

Oui, tout était souriant et joyeux sur son passage; à chaque pas elle marchait sur des fleurs : elle lisait de belles devises sur les arcs de triomphe; elle voyait les chevaliers s'incliner devant elle, — et cependant la colère étincelait dans ses yeux, car à toute cette pompe, où rien ne semblait manquer, il manquait une chose, — la voix du peuple.

J. A. BREDERFORT.

Les *lèliards* avaient fait des efforts inouïs pour orner et embellir la ville: ils comptaient par là plaire à leur nouveau souverain et gagner ses bonnes grâces. Tous les compagnons des métiers avaient été employés à l'érection d'arcs de triomphe. L'argent n'avait pas été épargné : les étoffes les plus riches décoraient les façades des maisons : de jeunes arbres avaient été coupés dans la campagne et transportés dans la ville, pour transformer les rues en verdoyantes allées. — Le lendemain, à dix heures, tout était prêt.

Au centre du grand marché, le métier des charpentiers avait élevé un magnifique trône recouvert de velours bleu. A côté de ce trône se trouvaient des siéges et des coussins brodés d'or, et, aux angles, deux statues, la Paix et la Force, dont les mains

unies devaient tenir une couronne de lauriers au-dessus de la tête de Philippe le Bel et de Jeanne de Navarre. De splendides tentures entouraient le trône et de riches tapis recouvraient jusqu'à une certaine distance le pavé de la place.

A l'entrée de la rue des Pierres, quatre piédestaux étaient peints en marbre blanc, et sur chacun se tenait un sonneur de trompette costumé en renommée, avec de longues ailes, et vêtu de pourpre.

A côté de la grande boucherie, à l'entrée de la rue des Femmes, on admirait un magnifique arc de triomphe soutenu par des piliers gothiques. Tout au sommet, à la clef de la voûte, était suspendu l'écu de France, qui se détachait sur un fond de pourpre; plus bas, adossés contre les deux piliers, des écussons aux armes de Flandre et de Bruges; dans tous les cartouches on avait peint des emblèmes destinés à flatter le souverain étranger. Ici c'était le noir Lion de Flandre rampant devant une fleur de lis, là les fleurs de lis remplaçaient les étoiles du ciel : partout enfin les peintures et les emblèmes étaient inspirés par les plus basses flatteries.

Si Jean Breydel n'en eût pas été empêché par le doyen des tisserands, ces emblèmes humiliants, n'eussent pas longtemps irrité le sentiment populaire ; mais il dévorait son ressentiment et contemplait tout avec une sombre résignation. De Coninck lui avait fait comprendre, à grand'peine, que le moment n'était pas encore venu.

Le rue de Cathelyne était garnie, dans toute sa longueur, de toile d'une blancheur de neige et de guirlandes de verdure. Les maisons des *lèliards* portaient des chronogrammes adulateurs, sur des supports de forme quadrangulaire ; des parfums de toutes espèces brûlaient dans des vases richement ciselés, et des jeunes filles jonchaient de fleurs des champs le pavé des rues. La porte Cathelyne, par laquelle les princes devaient faire leur entrée, était ornée à l'extérieur de précieuses tentures de couleur écarlate. Des tableaux emblématiques faisaient l'éloge des dominateurs étrangers et insultaient au lion, ce glorieux symbole de nos ancêtres. Huit anges, portant des trompettes, étaient cachés en secret sur le rempart qui touche à la porte afin de saluer le roi d'une fanfare de bienvenue et d'annoncer son arrivée.

Les corps de métiers, armés de leurs *goedendags*, étaient groupés en rangs épais le long des maisons du grand marché. De Coninck, à la tête des tisserands, avait appuyé son aile droite contre le marché aux Bœufs; Breydel, avec la corporation des bouchers, se trouvaient à côté de la rue des Pierres ; les autres métiers moins nombreux occupaient l'autre côté de la place. Quand aux *léliards* et aux nobles les plus distingués de la ville, ils s'étaient réunis au pied du beffroi sur une magnifique estrade.

A onze heures, les anges donnèrent du haut des remparts le signal de l'arrivée des princes, et le cor-

tége royal fit enfin son entrée dans la ville par la porte Cathelyne.

En avant, chevauchaient quatre hérauts d'armes montés sur de beaux coursiers blancs ; à leurs longues trompettes était attachée la bannière du roi Philippe le Bel (1), bannière semée de fleurs de lis en champ d'azur. Ils sonnaient une marche guerrière dont les doux et harmonieux accords enchantaient l'oreille, dit une chronique du temps.

Derrière ces hérauts d'armes, à une distance de vingt pas environ, s'avançait le roi Philippe, monté sur un magnifique coursier. Parmi tous les chevaliers qui l'accompagnaient, il n'en était aucun dont les traits égalassent les siens en beauté. Des cheveux noirs et soyeux tombaient en boucles abondantes et capricieuses sur ses épaules. Son teint, légèrement bruni, donnait à l'ensemble de sa physionomie une expression mâle et énergique ; un sourire plein de douceur éclairait son visage ; tout son extérieur respirait la noblesse, et sa haute stature, ses membres bien proportionnés, sa tournure noble et majestueuse faisaient du monarque français le chevalier le plus accompli de son temps. Aussi était-il connu dans l'Europe entière sous le nom de Philippe le Bel. Ses vêtements

(1) Le comte Guy et les siens étant ainsi retenus en captivité, le roi Philippe occupa la Flandre et en prit possession au profit des siens, et il visita le pays de Flandre en personne, accompagné de la reine, à savoir Gand, Bruges et Ypres. (L'*Excellente Chronique*.)

brodés d'or et d'argent, n'étaient pas surchargés d'ornements, et il était facile de voir que le goût le plus délicat et non une aveugle vanité l'avait guidé dans leur choix. Un casque argenté brillait sur son front et le long panache, qui le surmontait, retombait en ondoyant jusque sur le dos de son cheval.

La hautaine Jeanne de Navarre, sa femme, marchait à ses côtés, assise sur une haquenée à la robe brune; elle était toute couverte d'or et de pierreries. Sa longue robe de drap d'or, retenue à la taille par une ceinture d'argent, descendait jusqu'à terre, et l'éclat de mille ornements en rehaussait l'éclat. Des perles, des nœuds, des broderies où entraient les matières les plus précieuses, faisaient resplendir son costume et le harnachement de sa haquenée. La princesse était orgueilleuse et vaine; on pouvait lire sur son visage la joie insolente dont cette entrée triomphale gonflait son cœur. Elle promenait, avec une fière arrogance, ses regards hautains sur le peuple ébloui qui avait envahi les fenêtres, les pompes et jusqu'aux toits pour mieux voir le splendide cortége.

De l'autre côté du roi, s'avançait Louis le Hutin, son fils. Le jeune prince avait gardé sa modestie au milieu des grandeurs, et son charmant caractère n'en avait pas été altéré : sa physionomie accusait une bienveillante pitié pour ses nouveaux sujets, dont le regard trouvait sans cesse sur ses traits un sourire

plein d'affabilité et de bonté. Il avait les bonnes qualités et les vertus de son père, sans avoir rien pris de l'odieux orgueil de sa mère.

Immédiatement après le roi, s'avançaient des écuyers, des pages et de nobles dames; puis tout un cortége de chevaliers vêtus avec magnificence. Parmi eux se trouvaient les sires Enguerrand de Marigny, de Châtillon, de Saint-Pol, de Nesle, de Nogaret, et nombre d'autres. L'étendard royal, et de nombreux gonfanons, flottaient gracieusement au-dessus du noble et chevaleresque cortége.

Venait ensuite une troupe de gardes du corps, tous à cheval, et au nombre de trois cents au moins. Ils étaient couverts de fer de la tête aux pieds; de longues lances dépassaient leurs têtes d'une vingtaine de pieds : tous portaient des casques, des cuirasses, des cottes de mailles, des rondelles, des cuissarts et des gantelets de fer. Leurs robustes chevaux étaient caparaçonnés de même.

La foule, qui débordait de toutes parts, contemplait le cortége avec un respectueux silence; et pas une acclamation ne s'élevait des groupes, pas un cri de joie ne se faisait entendre. Jeanne de Navarre se sentit vivement blessée par ce glacial accueil; son dépit s'accrut encore en remarquant que bien des regards s'arrêtaient fixés sur elle, et qu'un grand nombre de spectateurs laissaient lire, dans un sourire de dédain, la haine qu'elle leur inspirait.

Dès que le cortége déboucha sur le marché, les deux renommées, placées sur les piédestaux, portèrent leurs trompettes à la bouche et firent retentir sur la place la fanfare de bienvenue. A ce signal, les magistrats et quelques autres *léliards* se levèrent en poussant le cri : France ! France ! Vive le roi ! Vive la reine !

Un son de colère gronda dans le cœur de la hautaine Jeanne. Le peuple et les corps de métiers demeuraient froids, immobiles et muets, et nul ne donnait le moindre signe de respect ou de joie (1) ; et la reine dévorait son dépit tout en laissant apercevoir le profond mécontentement qu'elle ressentait intérieurement.

A côté, et à quelque distance du trône se trouvait un groupe de nobles dames montées sur les plus belles haquenées qui se pussent voir. Pour faire à la reine Jeanne une plus solennelle réception, elles s'étaient revêtues de vêtements si riches et de bijoux si étincelants que l'œil ébloui n'en pouvait supporter la vue.

Mathilde, la jeune et belle fille du Lion de Flandre, se trouvait au premier rang et tomba la première sous les yeux de la reine. Elle était magnifiquement vêtue. Une haute coiffure en soie jaune, terminée en pointe et garnie d'une profusion de rubans

(1) Philippe, lors de son entrée à Bruges, s'étonna de ce que les habitants ne l'eussent pas reçu avec de suffisantes marques de satisfaction. (*Annales de Bruges.*)

de velours rouge, se balançait avec grâce sur sa tête; la toile la plus blanche et la plus fine qu'eût jamais tissé un métier flamand, encadrait ses joues charmantes, tombait de la coiffure et descendait au sommet du chaperon fixé à un bouton d'or; un long voile, d'une admirable transparence et brodé de milliers de points d'or et d'argent, flottait au gré du vent et suivait les libres mouvements de la jeune comtesse. Son surtout en drap d'or s'ouvrait sur la poitrine et laissait voir un corsage de velours bleu garni de lacets d'argent, et une ample jupe de satin vert aux plis soyeux couvrait les flancs de sa haquenée et touchait fréquemment la terre. Les couleurs variées de ce riche vêtement chatoyaient admirablement au soleil et confondaient leurs différentes nuances au moindre mouvement de la jeune fille. Tantôt il brillait aux yeux de tout l'éclat de l'or le plus pur, tantôt il prenait de sombres nuances vertes, tantôt il semblait refléter l'azur du ciel. Sur la poitrine de la comtesse une plaque d'or battu et étincelant joignait les deux extrémités d'un splendide collier de perles, et sur cette plaque le noir lion de Flandre était artistement gravé dans le jais. Une ceinture, également rehaussée d'or et terminée par des franges où la soie se mariait à l'argent, enfermait sa jeune taille et s'attachait par un fermoir garni de deux rubis.

Les harnais de la haquenée étaient de même garnis de plaques d'or et d'argent et de panaches ondoyants.

Les dames qui l'accompagnaient déployaient un luxe de toilettes presque aussi riches et presque aussi précieuses que celle de la jeune comtesse.

La reine de Navarre, qui s'avançait à pas lents à la tête du cortége, arrêta les yeux, avec une curiosité mêlée d'étonnement et d'envie, sur ce groupe de femmes si richement parées. Quand elle fut arrivée à une certaine distance, les nobles dames s'avancèrent majestueusement vers elle, et souhaitèrent avec respect la bienvenue aux nouveaux suzerains. Mathilde seule garda le silence et demeura à quelque distance, fixant sur Jeanne un regard plein de hardiesse et de fierté : il lui était impossible de rendre hommage à cette reine, cause de tant de douleurs, et sa figure portait visiblement l'empreinte du déplaisir qu'elle éprouvait. Jeanne ne s'y trompa pas; elle arrêta son regard hautain sur Mathilde, et prétendit, par ce seul regard, lui faire baisser les yeux; mais elle fut trompée dans son attente; la jeune fille soutint fièrement le regard de la reine irritée. Déjà mécontente du luxe déployé par les dames flamandes, Jeanne alors ne put se contenir davantage; elle fit faire brusquement volte-face à son cheval, et, s'adressant aux seigneurs qui se trouvaient près d'elle et leur montrant, en détournant la tête, toutes les dames réunies :

— En vérité, messires, s'écria-t-elle, je croyais être seule reine en France; mais il me semble que les Flamands qui remplissent nos prisons sont tous

princes; car je vois leurs femmes parées comme des reines et des princesses (1) !

Elle avait prononcé ces paroles d'une voix si haute et si claire que tous les chevaliers qui l'entouraient, et même quelques bourgeois, les avaient entendues. Puis elle demanda, avec un dépit mal dissimulé, au chevalier qui la suivait :

— Messire de Châtillon, quelle est donc cette orgueilleuse jeune fille que voilà devant moi ? Elle porte le lion de Flandre sur la poitrine : que signifie cela ?

Le comte se rapprocha de la reine et répondit :

— C'est la fille de monseigneur Robert de Béthune : elle se nomme Mathilde.

En prononçant ces mots, il plaça le doigt sur ses lèvres comme pour conseiller à la reine la dissimulation et le silence. La reine le comprit et le lui prouva par un sourire, sourire plein d'une cruelle perfidie et d'un ardent désir de vengeance.

L'observateur qui, en ce moment, eût porté son attention sur le doyen des tisserands eût pu remarquer combien son œil unique était fixement attaché

(1) La reine fut grandement dépitée de voir les femmes de Gand, de Bruges et d'Ypres, qui, en l'honneur de la reine, avaient mis leurs plus beaux vêtements, et étaient parées avec une grande richesse. La reine dit alors : « Je croyais être la seule reine en France, mais il paraît que tous les Flamands qui sont dans les prisons de France sont des princes; car ces femmes sont toutes vêtues comme des reines et des princesses.» (L'*Excellente Chronique*.)

sur Jeanne; pas un pli n'avait paru ou disparu sur le front de la souveraine que de Coninck ne l'eût saisi et gravé dans sa mémoire. Il avait lu sur ses traits altérés, sa colère, ses désirs et ses projets, et déjà il savait que messire de Châtillon serait l'exécuteur de ses volontés; dès cet instant, aussi, il songeait aux moyens qui pourraient déjouer sa ruse ou sa violence.

Quelques instants après cette petite scène à laquelle le roi était resté complétement étranger, les princes descendirent de cheval et montèrent sur le trône élevé pour eux au milieu de la place. Les écuyers, les pages et les dames d'honneur se disposèrent en deux rangs sur les marches; mais les chevaliers restèrent à cheval autour de l'estrade royale. Lorsque chacun eut pris la place qui lui était destinée, les magistrats s'avancèrent avec les jeunes filles chargées de représenter la ville de Bruges, et présentèrent aux princes français les clefs des portes de la cité, posées sur un riche coussin de velours. Au même instant les renommées sonnèrent derechef de la trompette, et les *lèliards* crièrent une seconde fois :

— Vive le roi! Vive la reine!

Un morne silence régnait parmi la foule : on eût dit que les bourgeois de la bonne ville de Bruges, obéissant à un mot d'ordre, voulaient ainsi témoigner leur indifférence ou leur mécontentement. Ils atteignirent pleinement leur but; car, dès lors,

Jeanne, blessée au vif par ce muet outrage, songeait au meilleur moyen de punir et d'humilier ces sujets insolents.

Le roi Philippe le Bel, doué d'un caractère plus affable, accueillit les magistrats avec la plus grande bienveillance, et promit de prendre le plus grand souci du bien-être de la Flandre. Cette promesse n'était point une feinte de la part de Philippe, et peut-être eût-il réussi à faire le bonheur de ses sujets, aussi bien en France qu'en Flandre, s'il eût été abandonné à lui-même; mais, pendant tout son règne, il fut la proie de deux influences déplorables qui paralysèrent et réduisirent à néant ses bonnes intentions. La première et la pire fut la domination de Jeanne dont il ne put jamais se délivrer. Lorsque Philippe le Bel avait formé un généreux projet ou pris une bonne résolution, la reine, comme un mauvais esprit, venait les renverser et le forçait à approuver ses pernicieux desseins. La seconde cause de ses fautes fut la prodigalité qui le fit recourir à tous les moyens, justes ou injustes, pour remplacer, par de nouvelles ressources, un argent follement dépensé. Au moment dont nous parlons, il formait réellement les vœux les plus sincères pour la prospérité du pays de Flandre ; mais à quoi devaient servir ces vœux, puisque Jeanne de Navarre en avait déjà décidé autrement ?

Après la remise des clefs, les princes écoutèrent pendant quelque temps les harangues des magis-

trats, puis ils descendirent de l'estrade, et remontèrent à cheval. Le cortége reprit alors sa marche et s'avança lentement, à travers les diverses rues de la ville, vers le château des princes (1) où les attendait un splendide festin et auquel prirent part les principaux seigneurs et *léliards*. En même temps les gens des métiers regagnèrent leur demeure, et la solennité fut terminée.

A une heure avancée de la soirée, et longtemps après le départ des convives, la reine Jeanne s'était retirée dans la chambre où elle devait passer la nuit ; elle s'y trouvait seule avec sa dame d'atours. Déjà elle avait ôté en grande partie son pesant costume de cérémonie et achevait d'ôter ses bijoux. L'agitation fébrile de ses mains et l'expression de dépit empreinte sur ses traits, attestaient la plus vive impatience. Elle parlait avec aigreur, et tout ce que faisait la dame d'atours lui attirait une réprimande ou un reproche : colliers, bracelets, boucles d'oreilles étaient jetés çà et là sur le parquet comme des objets sans valeur, et de temps en temps, des phrases menaçantes s'échappaient de la bouche de la princesse.

Après s'être revêtue d'une robe de chambre en soie blanche, Jeanne se mit à parcourir la chambre

(1) On trouve une vue de cet édifice dans la *Flandria illustrata* de Sandarus. L'endroit où il se trouvait est aujourd'hui couvert en partie par d'autres bâtiments.

en tout sens, sans montrer la moindre envie de prendre du repos. Elle promenait autour d'elle, un regard plein de flammes. La dame d'atours, qui ne comprenait rien à ses gestes et à ses allures étranges et qui voyait la nuit s'avancer, s'approcha d'elle et lui dit avec une respectueuse déférence :

— Votre Majesté compte-t-elle veiller encore longtemps et dois-je me procurer un autre chandelier mieux garni que celui-ci ?

— Non, répondit la reine brusquement, il y a assez de lumière. Finissez vos sottes questions et laissez-moi seule... Allez dans l'antichambre attendre mon oncle, le comte de Châtillon !... Vous l'introduirez dès qu'il sera arrivé. — Allez !...

Aussitôt que la dame d'atours eut quitté l'appartement, Jeanne s'assit près de la table et laissa tomber sa tête entre ses deux mains. Elle resta dans cette position pendant quelques minutes, réfléchissant à l'outrage qu'elle avait reçu. Elle se releva tout à coup, se remit à parcourir la chambre à grands pas en faisant des gestes violents et murmurant d'une voix étouffée :

— Quoi ! un si petit peuple m'insulterait impunément, moi, la reine de France ! Une jeune fille orgueilleuse me ferait baisser les yeux ! Non, non, elle payera cher l'affront qu'elle a osé me faire !...

Une larme de rage coula sur sa joue brûlante : Soudain elle releva la tête et se prit à rire comme

si un mauvais esprit eût parlé à son oreille, et ce rire avait quelque chose d'infernal.

— Misérables Flamands! s'écria-t-elle, vous ne connaissez pas encore Jeanne de Navarre. Vous ne savez pas à quels excès terribles peut se porter sa vengeance!...

Elle ouvrit une fenêtre, et, la main étendue sur la ville d'où ne s'élevait aucun bruit :

— Dormez cette nuit en paix, continua-t-elle; reposez sans crainte, dans votre audacieuse arrogance, demain le jour éclairera vos supplices. Ah! que de larmes je vous ferai verser! Quelles amères expiations ma main vous prépare! C'est alors que vous me connaîtrez... Vous ramperez à mes pieds, la prière à la bouche, et je n'écouterai pas vos supplications. Je foulerai aux pieds vos fronts orgueilleux. Pleurs, lamentations, tout sera inutile; et pour vous Jeanne de Navarre sera inexorable!...

En ce moment, elle entendit au dehors les pas de la dame d'atours qui revenait. Jeanne, referma la fenêtre, et, refoulant son émotion, courut à un miroir pour réparer le désordre de sa toilette, elle donna à son visage une expression plus calme, et toute trace d'émotion disparut de ses traits. La reine de Navarre était passée maîtresse dans l'art de feindre, ce vice capital des femmes.

Bientôt le comte de Châtillon entra dans l'appartement et ploya le genou devant elle.

— Messire, dit-elle, en lui faisant signe de se rele-

ver, il me semble que vous avez peu souci de me plaire. Ne vous ai-je pas invité à venir à dix heures?

— Il est vrai, madame ; mais le roi, mon maître, m'a bien contre mon gré retenu près de lui. Croyez, je vous en prie, mon auguste nièce, croyez que j'étais sur des charbons ardents en me sentant retenu loin de vous, et empêché de me rendre à votre royal désir

— Votre affection dévouée m'est connue, messire; aussi mes reproches n'ont-ils rien de sérieux, et la preuve, c'est que j'ai résolu de récompenser aujourd'hui même vos bons et loyaux services.

— Gracieuse reine, répondit le comte, vous servir est la seule faveur que j'ambitionne. Que d'autres recherchent les richesses, les emplois, les honneurs! Moi, je ne demande à Votre Majesté que le bonheur de votre seule présence...

La reine sourit à ces mots, mais elle jeta un regard dédaigneux sur le vil courtisan, dont elle connaissait les vrais sentiments. Elle reprit d'un ton expressif :

— Et si je vous priais d'accepter un fief? Le pays de Flandre.

Châtillon, qui n'avait pas compté, pour le moment, sur un si magnifique cadeau, regretta vivement les paroles qui venaient de lui échapper ; toutefois, il se remit promptement et répondit :

— S'il plaisait à Votre Majesté de m'honorer d'une

telle marque de confiance, je n'oserais résister à sa royale volonté. J'accepterais cette faveur avec soumission et reconnaissance, et je baiserais vos mains magnanimes avec une respectueuse affection.

— Écoutez, messire de Châtillon, s'écria la reine avec impatience, je n'ai nulle envie de mettre votre galanterie à l'épreuve ; laissez donc de côté vos phrases affectées, et parlez sans détour ; aussi bien n'avez-vous rien à me dire que je ne sache mieux que vous, voyons. Que vous semble de notre royale entrée dans la bonne ville de Bruges ? Peuple et bourgeois n'ont-ils pas fait à la reine de Navarre une splendide réception ?

— A votre tour, auguste reine, quittez, je vous en supplie, cette ironie amère. L'outrage que vous avez reçu a blessé profondément mon cœur. Un peuple pervers et méprisable vous a bravée en face, et votre dignité de souveraine a été méconnue ; mais, pourquoi vous en attrister ?

— M'en attrister, m'en plaindre !... s'écria Jeanne. Messire de Châtillon, reprit-elle après un moment de silence, connaissez-vous votre nièce ? Connaissez-vous la jalouse ambition de la reine de Navarre ?

— Sans doute, madame, c'est la plus noble et la plus digne...

— Savez-vous aussi, messire, qu'une petite vengeance ne suffit pas à ma haine ? et qu'il me faut la punition éclatante, implacable, de ceux qui m'ont insultée ? Je suis reine et femme, messire comte,

et c'est assez vous dire la conduite que vous aurez à suivre, si je fais de vous le gouverneur de la Flandre.

— Et, dans ce cas, madame, soyez assurée que vous serez pleinement vengée. Peut-être même irai-je au delà de vos vœux ; car je n'aurai pas seulement à venger votre injure, mais aussi les outrages faits chaque jour à la couronne de France par ce peuple têtu et rebelle.

— Pas de colère, messire de Châtillon, reprit Jeanne en souriant, ne serrez pas tout d'un coup le nœud de la chaîne ; mais ôtez-leur le courage et la force par de lentes et continuelles humiliations. Enlevez-leur peu à peu l'argent qui les pousse à la révolte ; accoutumez-les doucement au joug ; mais quand il en sera temps, faites-le peser si durement sur leurs têtes, que je puisse regarder leur servitude comme un triomphe. Ne vous hâtez pas, messire ; je sais prendre patience, quand la patience doit me conduire au but plus sûrement... Et d'abord, je crois qu'il sera prudent d'ôter à un certain de Coninck le titre de doyen des tisserands, et de ne jamais confier les charges qui donnent de l'influence à d'autres qu'à des Français, ou à leurs amis.

Le sire de Châtillon prêtait une oreille attentive aux conseils de la reine, et admirait, à part lui, l'habile politique de cette femme astucieuse. Comme l'esprit de vengeance le poussait lui-même aux excès de la tyrannie, il se réjouissait, dans son âme, de

pouvoir en même temps satisfaire ses mauvais instincts et les désirs de sa nièce.

Il répondit donc avec une joie visible :

— J'accepte avec reconnaissance l'honneur que me fait Votre Majesté, et je ne négligerai rien pour suivre, en fidèle serviteur, les conseils de ma souveraine. N'aurait-elle pas encore quelques ordres à me donner ?

Cette question avait trait à Mathilde. Châtillon savait que la jeune comtesse avait attiré sur elle la colère de la reine; et cela l'autorisait à croire qu'elle ne la laisserait pas impunie. Jeanne répondit :

— Je crois encore qu'il serait bon de faire conduire en France la fille de monseigneur de Béthune ; elle me paraît avoir sucé avec le lait l'entêtement flamand. Sa présence me serait agréable à la cour. Mais, assez sur ce sujet. — Vous comprenez mes intentions.... Demain, je quitte ce pays ; Raoul de Nesle nous accompagnera. Vous, vous resterez ici, comte. Je vous nomme gouverneur de Flandre, et vous donne pleins pouvoirs. Vous administrerez le pays comme vous le jugerez convenable, et vous le maintiendrez en état de fidélité (1).

— Ou, pour mieux dire, selon le bon vouloir de ma royale nièce, dit le sire de Châtillon d'une voix adulatrice.

(1) Le roi a nommé gouverneur général du pays de Flandre, Jacques de Châtillon, frère de Guy de Saint-Pol, tous deux oncles de la reine. (*Annales de Bruges.*)

— Comme vous voudrez l'entendre, répondit Jeanne. En tout cas, je suis heureuse de vous voir si dévoué à notre service. Douze cents cavaliers resteront avec vous pour vous prêter main forte au besoin. Et maintenant, messire, allez, et permettez-moi de goûter un repos qui m'est bien nécessaire. Je vous souhaite une bonne nuit, mon bel oncle!

— Que son bon ange protége Votre Majesté! dit Châtillon en s'inclinant, et il quitta la chambre de la reine.

VIII

Celui qui méprise la servitude sait aussi mépriser la mort.

PR. VAN DUYSE.

Les magistrats, autorisés par les *léliards*, avaient fait d'énormes dépenses pour la réception des souverains étrangers ; arcs de triomphe, estrades splendides, riches étoffes pour les garnir, rien n'avait été épargné, et tout avait coûté fort cher De plus, chacun des gardes du corps du roi avait reçu une bonne mesure du meilleur vin; mais comme tous ces frais avaient été ordonnés par les magistrats et que, par con-

séquent, ils devaient être acquittés sur le trésor de la commune, les bourgeois ne s'en étaient pas préoccupés, et ils regardaient tout ce luxe avec une complète indifférence.

Les principales décorations et la plupart des ornements disparurent rapidement, et les traces de la fête furent bientôt effacées. Le comte de Châtillon était à Courtray, et l'entrée du prince étranger était presque oubliée, lorsqu'un matin, vers dix heures, un messager de l'hôtel de ville parut sur le perron (1) et convoqua le peuple au son de la trompette; aussitôt qu'il se vit entouré d'un nombre suffisant d'auditeurs, il tira un parchemin du portefeuille suspendu à son côté, et lut à haute voix ce qui suit :

« Il est donné connaissance à chacun, afin qu'il n'en ignore, que messieurs les magistrats ont décidé en conseil :

» 1° Qu'un impôt extraordinaire sera établi pour couvrir les frais de l'entrée de notre gracieux souverain, Philippe roi de France ;

» 2° Que tout habitant de la ville de Bruges aura à payer, en conséquence, huit gros flamands (2), sans distinction d'âge et par tête;

» 3° Que les collecteurs des impôts iront recevoir

(1) Perron, situé devant l'hôtel de ville ou le tribunal, et d'où l'on parlait au peuple (*rostra.*)

(2) La livre flamande valait *vingt* schellings, le schelling *six* stuivers (55 centimes), et le gros *deux* liards (5 centimes.)

cette somme à domicile samedi prochain et que ceux qui, par fraude ou violence, voudraient se refuser à ce payement, y seraient contraints de par la loi, par messire le bailli. »

Les bons bourgeois, qui entendirent cette proclamation, commencèrent par se regarder les uns les autres avec stupéfaction, puis ils murmurèrent, mais à voix basse, contre cette décision arbitraire. Parmi eux se trouvaient quelques compagnons du métier des tisserands, et ces derniers se hâtèrent de donner connaissance du fait à leur doyen.

De Coninck apprit la nouvelle avec un vif mécontentement. Une atteinte aussi directe aux priviléges de la commune renouvelèrent ses craintes et augmentèrent sa méfiance. Il vit, dans cet ordre, le présage de la tyrannie que les nobles allaient essayer de faire peser de nouveau sur le peuple, et il résolut de déjouer cette première tentative soit par la ruse soit par la force. Il savait qu'il succomberait peut-être victime de son attachement à la patrie, puisque l'armée française n'avait pas encore quitté la Flandre; mais cette perspective ne l'arrêta pas. De Coninck s'était depuis longtemps dévoué corps et âme aux intérêts de la ville qui l'avait vu naître.

Sa résolution prise, il appela le concierge du métier.

— Va, à l'instant même, lui dit-il, trouver tous les maîtres, et prie-les, en mon nom, de se rendre au *Pand*. Dis-leur qu'ils ne tardent pas d'une minute

et qu'ils accourent me trouver; l'affaire ne souffre pas de délais.

Le *Pand* ou maison des tisserands était un vaste édifice à façade arrondie, du côté de la rue une seule grande fenêtre, surmontée des armoiries du métier, éclairait le premier étage; au-dessus de la large porte on voyait les images de monseigneur Saint-Georges et du dragon, artistement sculpté dans la pierre. La façade était, d'ailleurs, sans ornement, et il était difficile, en la voyant, de deviner que dans cette simple maison le plus riche corps de métier de la Flandre tenait ses réunions; un grand nombre d'entre les maisons avoisinantes avaient une plus imposante apparence.

Bien que ce bâtiment fût divisé en une foule de pièces grandes et petites, aucune de celles-ci n'était vide ou sans destination. Au second étage, dans une vaste place, on pouvait voir les chefs-d'œuvre des compagnons et des maîtres, de même que les échantillons des draps les plus précieux fabriqués dans la ville. A côté, dans une autre chambre, étaient exposés les modèles de tous les instruments nécessaires aux tisserands, aux foulons et aux teinturiers; une troisième pièce servait de magasin général aux costumes de cérémonie, aux armes et aux ornements de fête du métier.

La grande salle de réunion des maîtres donnait sur la rue. Toutes les préparations que font subir à la laine tous les ouvriers qui s'en occupent depuis

le berger jusqu'au tisserand, depuis le teinturier jusqu'au marchand étranger qui venait des pays lointains échanger son or contre le drap de Flandre, étaient représentées sur les murailles par de gracieux petits anges. Quelques tables de chêne et des siéges massifs reposaient sur le pavé en pierre de taille ; six fauteuils, garnis de velours, indiquaient la place réservée, au fond de la salle, au doyen et aux anciens.

Peu de temps après l'envoi du concierge, un grand nombre de tisserands étaient déjà réunis dans la salle. Ils s'entretenaient avec la plus vive animation du nouvel impôt, et l'on pouvait lire sur leurs traits le plus profond mécontentement; la plupart proféraient des menaces contre les magistrats, quelques-uns, cependant, ne semblaient pas disposés à une trop forte résistance. A chaque instant quelque maître arrivait. De Coninck alors entra dans la salle et traversa lentement les rangs de ses compagnons, pour se rendre au grand siége qui lui était destiné. Les anciens se placèrent près de lui, la plupart des autres tisserands restèrent debout à côté de leurs siéges pour mieux lire sur le front sévère de leur doyen le commentaire de ses éloquentes paroles : ils étaient en ce moment au nombre de soixante.

Dès que de Coninck vit l'attention de l'auditoire fixée sur lui, il se leva, étendit la main par un geste énergique et s'exprima en ces termes :

— Frères, faites bien attention à mes paroles; car

les ennemis de notre liberté, les ennemis de notre bonheur forgent des fers pour nous enchaîner! Les magistrats et les *léliards,* afin de flatter les maîtres étrangers, ont déployé à leur entrée un luxe extraordinaire; ils nous ont forcés à élever deux trônes et des arcs de triomphe, nous avons obéi : mais maintenant ils voudraient nous faire payer du prix de notre travail leurs lâches dilapidations. Frères, leur prétention est contraire aux priviléges de la ville et du métier. C'est là une première tentative, c'est un premier essai du joug d'esclave qu'on veut faire peser sur nous. Les perfides *léliards* permettent que leur comte, notre légitime suzerain, gémisse dans une prison étrangère, afin de pouvoir nous dominer plus facilement; les *léliards* sont nos ennemis et nos oppresseurs. Depuis longtemps le peuple travaille et s'épuise pour eux comme des bêtes de somme; mais, ô Brugeois, mes concitoyens, il vous a été donné de recevoir le premier rayon venu du ciel; les premiers, vous avez brisé vos chaînes : l'avez-vous oublié? Non, vous ne l'avez pas oublié, héroïques citoyens, vous avez brisé les fers de la servitude et vos fronts ne se courbent plus honteusement devant des maîtres tyranniques. Aujourd'hui, tous les peuples de la terre portent envie à notre prospérité, et admirent notre grandeur. Eh bien! n'est-il pas de notre devoir de garder intacte cette liberté qui fait de nous le plus noble peuple du monde? Oui, c'est un devoir sacré... et qui l'oublie

est un lâche ; qui l'oublie renie sa dignité d'homme ! ce n'est plus qu'un vil esclave digne de tous nos mépris !

Un tisserand nommé Brakels qui, deux fois déjà, avait été doyen, se leva à ce moment et interrompit brusquement de Coninck.

— Vous parlez toujours de servitude et de droit ! s'écria-t-il. Qui vous dit que les magistrats songent à nous rendre esclaves ? Ne vaut-il donc pas mieux payer huit gros et demeurer en paix ? Si l'on vous écoute et si l'on vous obéit, il est facile de prévoir qu'il y aura du sang versé ; et bon nombre d'entre nous auraient à ensevelir leurs enfants ou leurs frères, — et tout cela pour huit gros ! Oui vraiment, si l'on vous en croyait, les tisserands manieraient plus souvent le *goedendag* que la navette ; mais j'espère, pour ma part, qu'il y aura parmi nos maîtres ici réunis, beaucoup d'hommes sages et peu disposés à suivre vos conseils insensés.

Ce discours jeta la plus grande agitation parmi les tisserands ; ils témoignèrent par leurs gestes qu'ils partageaient les sentiments de l'orateur. La plupart désapprouvèrent la sortie de Brakels.

De Coninck avait promené un regard rapide sur toutes les physionomies ; il avait compté le nombre de ses adhérents, et, heureux de puiser dans cet examen la conviction que bien peu partageaient les craintes de son adversaire, il répondit :

— Il est expressément écrit dans la loi qu'on ne

pourra établir de nouveaux impôts sur le peuple, sans que celui-ci y consente. Nous payons cette franchise assez cher pour que personne, si haut qu'il soit placé, n'y puisse porter atteinte ; celui qui ne voit pas loin dans l'avenir, peut trouver que huit gros, une fois payés, ne sont pas une grande somme. J'en conviens tout le premier, aussi ce ne sont pas ces huit gros qui me poussent à la résistance, mais ce sont nos priviléges que l'on veut abolir, seuls boucliers qui nous protégent contre la domination des *léliards!* Non, nous soumettre, serait à la fois une imprudence et une lâcheté ; car sachez-le, frères, la liberté est un arbre qui dépérit et qui meurt, si l'on brise une seule de ses branches. Si vous permettez aux *léliards* d'élaguer cet arbre, ils vous ôteront bientôt la force de défendre son tronc desséché. Ainsi plus de vaines paroles, que quiconque a un cœur d'homme dans la poitrine, refuse de payer les huit gros! Que quiconque sent couler dans ses veines le vrai sang des *Kleuwaerts* lève le *goedendag* pour sauver les droits du peuple ! Et, d'ailleurs, frères, un vote va décider sur ma proposition; c'est un conseil et non un ordre que je prétends vous donner.

Le tisserand qui avait déjà parlé, reprit:

— Votre conseil est un conseil pernicieux, doyen. Vous aimez les émeutes et l'effusion du sang ; et il vous plaît que votre nom serve de ralliement au milieu des insurrections. Répondez-moi, vous tous maîtres

à qui je m'adresse, ne serait-il pas beaucoup plus sage de supporter, en fidèles sujets, la domination de la France et d'étendre par là notre commerce dans ce grand pays? Oui, je l'affirme, la suzeraineté de Philippe le Bel accroîtra notre prospérité, et tout citoyen bien pensant doit regarder cette suzeraineté comme un bonheur pour le pays. Nos magistrats sont des hommes sages et dignes de notre estime.

La plus grande stupéfaction s'empara des tisserands en entendant ces lâches paroles. Et beaucoup d'entre eux lancèrent des regards de colère et de mépris à celui qui venait de les prononcer. De Coninck entra dans une véritable fureur.

— Comment! s'écria-t-il, s'adressant directement à Brakels, tout amour de la liberté et de la patrie est-il donc éteint dans ton cœur? Tu veux, cédant à la honteuse soif de l'or, que nous baisions la main qui rive nos fers? Et la postérité dira que les Brugeois ont courbé le front devant l'étranger et sont devenus esclaves de leur plein gré! Non, frères, vous ne le souffrirez pas; vous ne souillerez pas votre nom de cette infamie! Laissez les *léliards*, bâtards efféminés, vendre leur liberté à l'étranger pour un peu d'or et une honteuse tranquillité; mais nous, restons purs de cette tache et de ce déshonneur! Que le sang des fils de la libre ville de Bruges coule une fois de plus pour la défense de ses droits! Notre étendard rouge en brillera davantage et les droits du peuple en seront d'autant plus saintement consacrés!

Maître Brakels ne laissa pas à de Coninck le temps de continuer et il s'écria :

— Et moi, je le répète, quoi que vous puissiez dire, il n'y a pas honte à obéir à un prince étranger ; au contraire, nous devrions nous réjouir de faire partie de ce grand et noble pays de France. Qu'importe à une nation commerçante sous quel souverain elle s'enrichit ? L'or des Turcs est tout aussi précieux que le nôtre !

A ces mots l'irritation contre Brakels arriva à son comble et l'on ne répondit plus à ses paroles. De Coninck poussa un profond soupir et dit :

— O honte ! ô tache ineffaçable ! un *léliard*, un bâtard a parlé dans la maison des tisserands !

Une tumultueuse agitation se répandit alors dans l'auditoire et un grand nombre lancèrent à maître Brakels des menaces inspirées par la colère.

Tout à coup une voix domina le tumulte et s'écria :

— Chassons le *léliard !* Pas d'émissaire de l'étranger parmi nous.

Et ce cri fut cent fois répété.

De Coninck dut employer toute l'influence qu'il avait sur ses collègues pour les calmer ; beaucoup d'entre eux voulaient recourir à la violence, et la proposition fut faite à l'instant d'exclure maître Brakels ou de le condamner à une amende de quarante livres de cire.

Pendant que le secrétaire était occupé à recueillir les voix, Brakels se tenait devant le doyen et ne té-

moignait ni crainte ni émotion. Il comptait sur ceux qui avaient approuvé ses premières paroles, mais il se trompait grandement dans son calcul; car le nom de *léliard*, qui était considéré par tous comme une marque infamante, ne lui avait pas laissé un seul partisan. Toutes les voix se prononcèrent pour l'exclusion, et l'arrêt fut salué par des acclamations unanimes.

Alors la rage du *léliard* éclata : il se répandit en injures et en menaces contre de Coninck. Mais le doyen demeura sur son siége, insensible aux outrages et aux provocations de son adversaire. Deux robustes compagnons, qui remplissaient les fonctions de portiers s'approchèrent de Brakels, et lui enjoignirent de quitter sur-le-champ le *Pand*. Il céda à la force, et courut, le cœur plein du désir de se venger, chez Jean de Gistel, principal collecteur des impôts, auquel il fit connaître la rébellion du doyen des tisserands.

Pierre de Coninck s'entretint longtemps encore avec ses compagnons, et ne cessa de les exhorter à la défense de leurs droits; toutefois il exprima le désir qu'ils ne se missent pas en révolte ouverte, mais se contentassent de refuser les huit gros, jusqu'à ce que lui-même les appelât à prendre les armes.

L'assemblée se sépara enfin, et chacun prit le chemin de sa demeure. Pierre de Coninck s'en alla seul et tout songeur par la rue du Vieux-Sac; il se rendait chez son ami Breydel. Au moment où il allait entrer

dans la rue des Bouchers, il se vit tout à coup entouré par une dixaine d'hommes d'armes. Le bailli s'approcha de lui et lui ordonna de le suivre sans résistance (1). On lui lia les mains comme à un malfaiteur, et il fut bafoué et insulté par les soldats qui l'emmenaient. Il supporta tout avec patience et ne fit pas entendre le moindre murmure. Il se laissa conduire à travers quatre ou cinq rues, au milieu des hallebardes, et ne parut donner aucune attention aux cris de surprise qu'excitait sa vue parmi les gens du peuple. Enfin il fut introduit dans la salle principale du premier étage du *Princenhof* (2).

Là se trouvaient réunis les principaux *léliards* avec les magistrats de la ville. Jean de Gistel, collecteur principal des impôts, occupait la place d'honneur. C'était le plus chaud émissaire de la France dans le pays de Flandre. Aussi dès qu'il vit de Coninck devant lui, il lui dit d'une voix irritée :

— Comment as-tu osé méconnaître l'autorité des magistrats ? C'est toi, doyen des tisserands, qui pousses les bourgeois à la révolte, et le temps ne sera pas long avant que tu fasses connaissance avec l'échafaud.

(1) Un des meneurs de cette émeute était Pierre de Coninck, doyen des tisserands, homme d'environ trente ans et qui n'avait qu'un œil, mais qui était très-éloquent et avait une grande raison ; le bailli et les magistrats ayant appris cela le firent arrêter sur-le-champ. (*Chronique de Despars.*)

(2) Voyez l'une des notes précédentes sur le château des princes.

De Coninck répondit avec calme :

— La liberté du peuple m'est plus chère que la vie. Je subirai sans crainte une mort infamante, et le peuple ne mourra pas avec moi.

— C'est un rêve de fou, répliqua de Gistel. Le règne du peuple est fini, et, sous la domination française, le sujet doit obéir à son souverain. Les priviléges que vous avez arrachés par la violence à la faiblesse de vos princes seront révisés et amoindris. C'est trop vous enorgueillir des faveurs qui vous furent accordées, il vous faudra courber la tête, ingrats et vils serviteurs...

Un éclair de colère étincela dans l'œil unique de de Coninck.

— Vils serviteurs ! s'écria-t-il. Dieu connaît ceux qui sont ici, vils et méprisables, ou de ce généreux peuple, ou de ces *léliards* abâtardis ! La patrie n'existe plus pour vous. C'est vous qui êtes des esclaves agenouillés humblement devant un prince, tyran de la Flandre ! Et pourquoi ? Pour ressaisir votre pouvoir brisé ; pour satisfaire votre ambition cruelle ; mais vous ne réussirez pas ! Le peuple, qui a goûté le fruit de la liberté, rejette avec dégoût vos honteuses faveurs. Qui êtes-vous ? Les esclaves de l'étranger ! Et croyez-vous que les Brugeois consentent à devenir les esclaves d'autres esclaves ? Oh ! vous vous trompez grandement, mes seigneurs ! Notre Flandre, à nous, est devenue grande et forte, le peuple sait aujourd'hui ce qu'il

vaut, et votre sceptre de fer vous est arraché pour toujours...

— Tais-toi, tais-toi! s'écria de Gistel; la liberté ne t'appartient pas. Tu n'as pas été créé pour elle.

— La liberté! répondit de Coninck, de par nos sueurs et notre sang, elle est à nous, et tu voudrais nous l'enlever!...

De Gistel sourit ironiquement et répondit :

— Tes paroles et tes menaces sont une vaine fumée, doyen. Nous nous servons des armes étrangères pour raccourcir les ailes du monstre. D'autres lois régiront les communes; leur entêtement dure depuis trop longtemps : nos mesures sont prises. Bruges courbera le front, et toi, tu ne reverras plus la lumière du soleil.

— Tyran! s'écria le doyen des tisserands; honte et malheur de la Flandre! La tombe de ton père n'est-elle donc pas creusée dans cette terre que tu déshonores? Ses restes sacrés ne reposent-ils pas dans son sein? et tu la vends à l'étranger, bâtard que tu es! La postérité jugera ta lâcheté et ton infamie, et tes enfants eux-mêmes, pour attester qu'ils te renient, inscriront ta honte sur les pages de notre histoire!

— Assez, dit de Gistel; trêve à tes ridicules insultes. Holà, gardes! qu'on le jette dans un cachot, en attendant son supplice.

Sur cet ordre, de Coninck fut entraîné hors de la salle et conduit dans un cachot souterrain. Un cercle

de fer étreignit sa taille, et une lourde chaîne attacha son pied gauche à sa main droite. On mit près de lui du pain et une cruche d'eau ; la porte fut refermée, et il resta seul dans les ténèbres. Les paroles du collecteur des impôts l'avaient jeté dans la plus grande tristesse ; il sentait que la liberté de sa ville natale était sérieusement menacée. Que n'oserait-on pas pendant son absence ? Les *léliards* pouvaient introduire des soldats dans la ville, et détruire l'édifice auquel il avait voué toute sa vie. Douleur affreuse pour ce noble et généreux ami du peuple ! Lorsque, dans son désespoir, il tordait ses fers et les entendait résonner lugubrement, il lui semblait voir ses frères, chargés de chaînes comme lui et livrés à la plus honteuse servitude. Alors, une larme amère coulait sur ses joues.

Les *léliards* avaient depuis longtemps projeté entre eux un odieux complot : tous les citoyens de Bruges étaient armés ; il leur était impossible de les contraindre à exécuter les ordres qu'ils donnaient, et leur domination courait le risque de n'être que passagère. Dès que les magistrats voulaient employer la force contre la bourgeoisie, les terribles *goedendags* apparaissaient, et tous les efforts demeuraient inutiles en face des métiers, trop puissants dans cette situation ; et, afin de se débarrasser de ce formidable obstacle, les *léliards* convinrent avec le comte de Châtillon que, le lendemain, de très-bonne heure, les bourgeois seraient surpris à l'im-

proviste et désarmés. Le comte de Châtillon devait, à la même heure, se trouver aux portes de la ville avec cinq cents cavaliers. De Coninck seul aurait pu découvrir ce complot, quelque bien gardé que fût le secret : il avait pour cela des moyens cachés, dont les partisans des Français avaient vainement cherché les ressorts. Ils savaient le doyen des tisserands leur maître en ruse et en finesse, et l'avaient arrêté pour enlever au peuple ce sage et prudent protecteur, et affaiblir par là ce peuple qu'ils voulaient opprimer. Ce que Brakels leur avait rapporté de l'opposition des tisserands leur avait servi de prétexte ; mais déjà, auparavant, leur résolution était prise.

Après avoir ainsi concerté leurs mesures pour introduire dans la ville les soldats amenés par le gouverneur, les *léliards* étaient sur le point de se séparer, lorsque, tout à coup, la salle s'ouvrit brusquement, et un homme se fraya violemment passage, renversant les hommes préposés à la garde de l'entrée. Il s'avança d'un pas ferme et résolu vers les magistrats, et s'écria :

— Les métiers de Bruges demandent si vous voulez, oui ou non, relâcher le doyen des tisserands ! Décidez-vous vite, je vous le conseille !

— Maître Breydel, répondit de Gistel, il ne vous est pas permis de franchir le seuil de cette salle. Retirez-vous sur-le-champ !

— Je vous demande, répéta Jean Breydel en éle-

vant encore la voix, si vous consentez à relâcher le doyen des tisserands?

De Gistel parla à voix basse à l'oreille de l'un des magistrats, puis il s'écria :

— Nous répondons aux menaces d'un bourgeois rebelle par la punition qu'il mérite. Qu'on arrête cet homme !

— Ah ! ah ! qu'on arrête cet homme ! répéta Breydel en riant. Mais cet homme, c'est moi ! Et qui donc m'arrêtera? Je vous avertis que les gens de la commune sont en bas, qu'ils vont s'emparer du *Princenhof* par la force, et que votre vie à tous répond de celle de de Coninck... Ah ! ah ! qu'on arrête cet homme !... Eh bien ! messeigneurs, vous allez voir une autre fête, et votre chanson va changer de refrain, je vous le jure...

Sur ces entrefaites, quelques gardes s'étaient approchés du doyen des bouchers et l'avaient saisi au collet; un autre déroulait déjà les cordes destinées à le lier. Tant que Breydel avait parlé, il n'avait pas fait attention à ces préparatifs; mais aussitôt que son regard se fut détourné des *léliards*, et qu'il aperçut près de lui les gardes et la corde, un cri sourd, pareil au mugissement d'un taureau, s'échappa de sa poitrine. Il fixa des yeux enflammés sur eux, et s'écria :

— Croyez-vous donc que Jean Breydel, un franc boucher de Bruges, se laisse garrotter comme un veau? Oh ! oh ! mes maîtres, ce ne sera pas encore aujourd'hui !

A ces mots, il asséna un coup de poing si violent sur la tête du soldat qui le tenait par son pourpoint, que le pauvre diable chancela et tomba lourdement sur le pavé de la salle, comme un bœur abattu par la massue; puis, s'élançant comme l'éclair au milieu des gardes stupéfaits, il en renversa plusieurs, se fit un large passage, et parvenu à la porte, il se retourna et cria d'une voix tonnante :

— Vous le payerez cher, mes nobles seigneurs! Garrotter un boucher de Bruges!! porter la main sur moi! Oh! malheur à vous, tyrans maudits... Écoutez! écoutez! Voilà le tambour des bouchers qui vous annonce la mort!

Il eût probablement continué ses menaces, mais il vit les gardes qui s'avançaient ensemble, et alors il se précipita dans l'escalier toujours en maugréant.

On entendit, en ce moment, de l'autre côté de la ville, gronder un bruit sourd pareil à un tonnerre lointain. Les *lèliards* pâlirent, et la terreur les prit à l'approche de ce menaçant orage. Ils ne voulurent cependant pas remettre leur captif en liberté, et placèrent un plus grand nombre de gardes devant le *Princenhof*, pour le défendre contre les attaques du peuple; ils se firent aussi accompagner par des gens d'armes jusqu'à leurs demeures.

Une heure après, toute la ville était en insurrection. La cloche d'alarme sonnait, les tambours des métiers parcouraient toutes les rues, et de sinistres grondements, semblables aux bruits avant-

coureurs de la tempête, planaient sur la ville. Les portes et les fenêtres se fermaient, et les maisons ne s'ouvraient que pour laisser sortir un citoyen armé. Les chiens nombreux poussaient de lugubres hurlements, comme s'ils eussent compris les cris de détresse qui retentissaient par la cité, et mariaient leurs voix rauques aux clameurs de leurs maîtres, avides de vengeance. Des groupes nombreux stationnaient de toutes parts ; l'un portait une masse d'armes, l'autre un *goedendag,* un troisième une hache. Au milieu de la foule, les bouchers se faisaient facilement reconnaître à leurs formidables et étincelantes haches d'abattoir. Les forgerons, leurs lourds marteaux sur l'épaule, se rendaient aussi au lieu de réunion, devant la maison des tisserands ; là se trouvaient déjà d'innombrables compagnons des métiers, disposés en rangs, qui grossissaient à chaque minute, et à mesure que de nouveaux amis de la cause du peuple venaient se ranger sous les étendards.

Quand il jugea la foule assez grande, Jean Breydel monta sur une charrette qui se trouvait là par hasard, et commença son discours en faisant tourner sa hache au-dessus de sa tête :

— Gens de Bruges, s'écria-t-il enfin, il y va de la vie et de la liberté ! Nous allons apprendre aux *léliards* comment se chaussent les Brugeois, et si l'on peut trouver sur leurs corps une livre de chair d'esclave, comme ils le disent. Maître de Coninck est dans les fers ; amis, il faut que notre sang coule pour

sa délivrance. C'est un devoir pour tous les métiers, c'est une fête pour les bouchers ! A l'œuvre ! à l'œuvre ! Retroussez vos manches !

Une clameur formidable répondit à ces ardentes paroles, et tandis que la corporation des bouchers obéissait à ses ordres, Breydel mit lui-même ses bras musculeux à nu jusqu'à l'épaule et s'écria, en s'élançant à bas du chariot :

— En avant, et sauvons le doyen des tisserands !

— Sauvons de Coninck ! cria-t-on de toutes parts. En avant ! en avant !

La foule se précipita comme une mer en furie vers le *Princenhof*. Des cris de mort et le cliquetis des armes accompagnaient le redoutable cortége, qui s'avançait en grossissant toujours ; les imprécations des hommes et les aboiements des chiens se mêlaient au son des cloches et aux roulements des tambours : on eût dit qu'une rage universelle s'était emparée des bons bourgeois de Bruges.

A la vue de cette multitude exaspérée, les gardes du *Princenhof* s'enfuirent dans toutes les directions, et laissèrent le palais sans défense ; mais tous ne purent s'échapper à temps, car en peu d'instants plus de dix cadavres jonchèrent les marches du perron.

Breydel furieux franchit l'escalier en courant ; il rencontra, à l'entrée du vestibule, un *léliard* qui s'enfuyait ; il le saisit et le lança par-dessus sa tête. L'infortunée victime fut reçue sur la pointe des *goedendags*, puis achevée à coups de masses d'armes.

Bientôt tout le *Princenhof* fut envahi par les bourgeois. Breydel appela quelques forgerons, et ceux-ci forcèrent les portes des prisons. A leur grande tristesse, ils les trouvèrent toutes vides, et jurèrent, avec une rage plus grande encore, qu'ils vengeraient la mort de de Coninck.

Mais, lorsque les tisserands apprirent que toutes les recherches pour retrouver leur doyen qu'ils aimaient avaient été vaines, il fut impossible de les contenir davantage; au lieu de poursuivre la perquisition, ils coururent aux demeures des principaux *lèliards*, brisèrent et ravagèrent tout ce qu'elles renfermaient; mais il n'y trouvèrent aucun habitant: ceux-ci avaient prévu la visite.

En ce moment, Breydel, le désespoir et la soif de la vengeance dans l'âme, allait quitter le *Princenhof*, lorsqu'un vieux foulon à cheveux blancs s'approcha de lui et lui dit:

— Maître Breydel, vous cherchez, mais vous ne cherchez pas bien; il y a encore une prison de l'autre côté du bâtiment, un profond cachot où, du temps de la grande *moerlemye*, j'ai passé une année de ma vie (1). Suivez-moi donc; nous y trouverons peut-être celui que vous cherchez.

(1) Mais à peine le comte fut-il reparti (1282) qu'il y eut une nouvelle émeute qu'on appela la grande *moerlemye*. On courut aux armes et l'on mit à mort Dieryck Franckeson qu'on disait être cause de la colère du comte. (*Annales de Bruges*.)

Ils parcoururent alors de nombreux et obscurs corridors; enfin, ils arrivèrent à une petite porte de fer. Le vieux foulon prit le marteau d'un compagnon forgeron, et en quelques coups il eut mis la serrure en pièces; cependant, la porte ne s'ouvrit point. Emporté par l'impatience, Jean Breydel arracha le marteau des mains du foulon, et frappa la porte d'un coup si violent qu'elle vola en éclats et que tous les gonds sautèrent de la muraille. La porte tomba, et ils purent voir dans l'intérieur du cachot.

De Coninck se trouvait dans un coin, attaché au mur par une lourde chaîne. Jean Breydel courut à lui, transporté de joie, et se jeta au cou de son ami avec le même élan que s'il eût retrouvé un frère.

— O maître! s'écria-t-il, quel bonheur j'éprouve en ce moment! Je ne savais pas que je vous aimasse tant.

— Merci, mon brave Breydel, merci, ami, répondit de Coninck en rendant son étreinte au boucher ravi. Je savais bien que vous ne me laisseriez pas pourrir dans ce cachot : je connais trop votre noble courage. Quiconque vous ressemble est un Flamand de bonne race.

Puis, se tournant vers les gens des métiers qui se trouvaient là, il s'écria avec un enthousiasme qui remua vivement tous les cœurs.

— Frères! vous m'avez aujourd'hui sauvé de la mort. A vous mon sang, à votre liberté toutes les forces de mon âme! Ne me regardez plus désormais

comme un doyen, comme un tisserand, qui habite au milieu de vous, mais comme un homme qui a juré devant Dieu de défendre toutes vos libertés contre l'ennemi qui les menace. Que les sombres murs de ma prison répètent mes paroles comme un serment solennel et inviolable : mon sang, ma vie, mon repos, je voue tout à mon pays !

Le cri : Vive de Coninck ! étouffa sa voix et retentit au loin dans les longs corridors. De bouche en bouche ce cri arriva jusqu'au dehors, et bientôt on l'entendit dans la ville entière. Les enfants eux-mêmes criaient : Vive de Coninck !

Le cercle de fer qui étreignait les reins du doyen des tisserands fut bientôt brisé, et il apparut à côté de Jean Breydel sur le perron du *Princenhof*. Mais à peine le peuple qui l'attendait eut-il remarqué les fers qui chargeaient ses mains et ses pieds, que des imprécations et des menaces de mort s'échappèrent de toutes les bouches. Des larmes de joie et de rage mouillèrent ensemble les yeux des assistants, et le cri : Vive de Coninck ! retentit avec une force nouvelle (1). En même temps, une foule de tisserands coururent à leur doyen, et, dans leur transport, l'élevèrent sur le bouclier sanglant d'un soldat qui expirait. Quelle que fût la résistance opposée par le

(1) De Coninck n'y resta pas longtemps (en prison) ; car la commune s'étant insurgée le jour même, il fut délivré à main armée et mis en liberté. (*Annales de Bruges.*)

doyen, à cette ovation, il ne put s'y soustraire, et il fut porté en triomphe dans toutes les rues de la ville.

Étrange et tumultueux cortége! Des milliers d'hommes, armés de couteaux, de haches, de lances, de marteaux, de masses, et d'autres armes fournies par le hasard, couraient, en poussant des clameurs enthousiastes, vers le marché ; au-dessus de leurs têtes, on voyait de Coninck sur le bouclier, les fers encore attachés aux pieds et aux mains ; aux deux côtés du prisonnier délivré marchaient des bouchers aux bras nus et armés de haches resplendissantes. Après une heure environ de cette ovation à la fois burlesque et effrayante, de Coninck exprima le désir de parler aux doyens et chefs des corps de métiers. Le cortége s'arrêta. De Coninck se leva et leur annonça qu'il avait à les entretenir sur une affaire du plus haut intérêt pour la ville. Il les pria en conséquence de se réunir, le soir même, chez lui, afin d'aviser aux mesures à prendre.

Il remercia ensuite le peuple, et le pria de se tenir prêt à courir aux armes au premier signal et à toute heure. Il descendit alors de son pavois ; ses mains et ses pieds furent délivrés de leurs fers, et tout le peuple l'escorta avec d'unanimes acclamations jusqu'à sa demeure, qui était située dans la rue aux Laines.

IX

> Comme un rocher, qui, des profondeurs de l'abîme, s'élève au milieu des flots irrités et va percer les nues de sa cime orgueilleuse; ainsi on le voyait porter la tête haute et fière en dépit du sort impitoyable.
>
> F DE VOS.

Le lendemain, avant le lever du soleil, Jean de Gistel et les *léliards* se trouvaient réunis sur le marché aux herbes; ils étaient armés de pied en cap, et s'étaient fait accompagner d'environ trois cents cavaliers ou hommes d'armes. Le plus grand silence régnait dans la petite troupe : de là dépendait la réussite de leur attaque. Ils voulaient, aux premiers rayons du jour, surprendre le peuple et enlever toutes les armes des maisons ; ils devaient ensuite pendre de Coninck et Breydel, comme fauteurs de la rébellion, et contraindre ainsi les métiers à la soumission. Châtillon devait, le même jour, faire son entrée dans la ville désarmée, et imposer pour toujours à Bruges une autre forme de gouvernement. Mais ce secret n'avait pas échappé à de Coninck : il s'était préparé à la lutte, et, au même moment et dans le

même silence, les tisserands et les bouchers étaient réunis, de leur côté, avec les compagnons de quelques autres métiers, dans la rue Flamande.

De Coninck et Breydel se promenaient seuls à quelque distance des groupes, et convenaient du projet qu'ils allaient mettre à exécution. Les tisserands et les bouchers devaient attaquer les *léliards*, et pendant ce temps-là, les autres compagnons devaient se rendre maîtres des portes de la ville et les tenir fermées, afin que l'ennemi ne pût recevoir de secours du dehors.

Les deux partis étaient ainsi en présence non loin l'un de l'autre sans le savoir, lorsque la cloche de l'église de Saint-Donat sonna l'*Angelus*. Alors on entendit les pas des chevaux de Jean de Gistel retentir sur le pavé ; les corps de métier se mirent également en mouvement et marchèrent en silence au-devant des *léliards*. Ce fut précisément sur le marché que les deux troupes se rencontrèrent ; les partisans de la France débouchaient par la rue Breydel, au moment où les métiers étaient encore dans la rue Flamande. Aussi grand fut l'étonnement des *léliards* quand ils les aperçurent s'avançant vers eux. Cependant comme ils étaient chevaliers et hommes d'armes, ils ne renoncèrent pas à leur projet.

Bientôt la trompette donna le signal et les cavaliers volèrent au-devant des bourgeois encore resserrés dans une rue étroite. Les lances des *léliards* s'abaissèrent et rencontrèrent les *goedendags* des tisserands

qui, immobiles, attendirent le choc. Mais, quels que fussent le courage et l'habileté des gens des métiers, ils ne purent, à cause du désavantage du terrain, résister à la violence de l'attaque. Cinq d'entre eux, placés au premier rang, tombèrent morts ou blessés sur le pavé, et donnèrent moyen par là aux cavaliers de rompre la ligne de bataille : les métiers reculèrent et les *léliards*, qui se croyaient déjà maîtres du champ de bataille, poussèrent en triomphe le cri :

— Montjoie et Saint-Denis ! France ! France !

Ils taillaient et hachaient autour d'eux dans les rangs des tisserands, et couvraient le sol de cadavres. De Coninck, qui se trouvait en avant, combattait bravement avec un long *goedendag*, et empêcha, pendant quelque temps, les premiers rangs de se débander. Ceux-ci avaient seuls à soutenir l'effort de l'ennemi; et les autres, enfermés dans la rue, ne pouvaient prendre part à la lutte. Aussi, malgré les paroles et l'exemple du doyen, le sort ne resta pas longtemps indécis : les *léliards* tombèrent avec un nouvel élan sur la tête de la colonne et la rejetèrent en désordre sur ceux qui suivaient.

Ce coup de main avait été si rapide que bon nombre déjà avaient succombé avant que Jean Breydel, qui se trouvait avec son métier à l'autre bout de la rue, eût pu s'apercevoir que la lutte était engagée. Un mouvement ordonné par de Coninck fit ouvrir les rangs et révéla la situation au doyen des bouchers, en lui mettant sous les yeux le péril que couraient les

tisserands. Il grommela d'une voix rauque quelques paroles inintelligibles, et, se tournant vers ses hommes, il s'écria :

— En avant, bouchers! en avant!

Prompt comme la foudre, il s'élança, suivi de tous ses hommes, à travers les rangs des tisserands, et tomba sur les cavaliers. Du premier coup de sa hache il fendit la tête d'un cheval, du second il renversa à ses pieds le cavalier : en un instant quatre cadavres furent étendus devant lui. En ce moment il reçut lui-même une légère blessure au bras gauche. La vue de son propre sang le transporta de rage; sa bouche écuma, il lança un regard terrible au chevalier qui l'avait blessé, et jeta sa hache loin de lui. Puis, se courbant sous la lance de son ennemi, il s'élança d'un bond de tigre sur le cheval, et se cramponna au corps du *léliard*. Celui-ci ne put résister à la force de Breydel exaspéré ; il chancela et tomba sur le pavé. Pendant ce combat singulier, les bouchers et les autres gens des métiers s'étaient élancés sur leurs ennemis et en avaient jeté un grand nombre par terre. Les combattants luttèrent ainsi longtemps à la même place, et les cadavres d'hommes et de chevaux s'amoncelèrent, et des flots de sang teignirent d'un rouge sombre le pavé de la rue.

Cependant les métiers redoublaient d'ardeur et d'élan. En vain les *léliards* résistaient de toutes leurs forces; ils se virent forcés de reculer, et livrèrent passage à leurs ennemis qui purent alors se

répandre sur le marché. Dès lors leur projet devint évident, ils voulaient enfermer tous les cavaliers dans un cercle, et dans ce but ils étendaient leur aile droite jusqu'au marché aux bœufs. Mais bientôt les chevaliers vaincus tournèrent bride et prirent la fuite pour échapper à une mort certaine. Les tisserands et les bouchers se mirent à leur poursuite en poussant des clameurs de triomphe. Toutefois la rapidité de leurs chevaux les sauva, et les bouchers ne purent parvenir à les rejoindre.

Le son des trompettes et le bruit du combat avaient jeté l'alarme dans la ville entière. En un instant tous les habitants furent sur pieds. Des milliers de bourgeois armés accoururent de toutes les rues en aide à leurs frères ; mais la victoire s'était déjà prononcée. Les *léliards* s'étaient réfugiés au Burcht, et cette place fut cernée et surveillée de tous les côtés par les gens des métiers.

Pendant que ces événements se passaient sur le marché, le comte de Châtillon s'approchait de la ville avec cinquante cavaliers. Il avait bien prévu qu'elle serait fermée et qu'elle soutiendrait un véritable siége. Aussi avait-il chargé son frère Guy de Saint-Pol de lui amener un nombreux renfort d'infanterie avec le matériel nécessaire. En attendant ce secours, il s'apprêtait déjà à l'assaut et cherchait le côté le plus faible de la ville. Bien qu'il ne vît que peu de monde sur les remparts, il jugea prudent de ne rien entreprendre seul avec de la cavalerie ; il con-

naissait l'indomptable peuple de Bruges. Mais, une demi-heure après son arrivée, la troupe du sire de Saint-Pol apparut dans le lointain ; les pointes des lances et les cimiers des casques resplendirent à l'horizon sous les premiers rayons du soleil ; d'épais nuages de poussière enveloppaient les chevaux qui traînaient des machines de guerre.

Le petit nombre de Brugeois qui gardaient la porte et les murailles, ne virent pas sans crainte l'approche de cette troupe. En apercevant les lourdes portes et les redoutables engins de siége, ils furent saisis d'un pénible pressentiment. Cette nouvelle se répandit en peu d'instants dans toute la ville, et le cœur des femmes se serra d'effroi et de douleur. Les gens des métiers étaient encore campés autour du Burcht, quand ils apprirent l'arrivée de l'armée. Alors ils laissèrent un certain nombre d'entre eux autour du Burcht pour s'opposer à la sortie des *léliards*, coururent en toute hâte aux remparts, et se répandirent sur les murs menacés. Ce ne fut pas sans crainte pour leur ville natale qu'ils aperçurent les troupes françaises déjà occupées à faire tous les préparatifs du siége.

Les assiégeants travaillaient à une grande distance des murailles, hors de la portée des flèches qui leur seraient lancées de la ville : ils poursuivaient tranquillement leurs préparatifs, tandis que Châtillon, avec ses cavaliers, avait pour mission d'empêcher toute sortie des assiégés. Bientôt de hautes tours avec

des ponts-levis se dressèrent au milieu de l'armée française; les béliers et les catapultes étaient presque terminés, et tout prédisait aux Brugeois un sort terrible.

Quelque grand que fût le péril, il n'y eût cependant ni lâche terreur ni la moindre indécision dans leurs âmes : leurs regards se portèrent fixes et immobiles sur l'ennemi, leurs cœurs battirent vivement, leur respiration devint courte et haletante; mais bientôt, et sans qu'ils eussent détourné les yeux de l'ennemi, le sang circula plus librement dans leurs veines; un feu viril enflamma leurs joues, et chacun sentit s'enflammer dans son cœur un ardent désir de vengeance et un héroïque ressentiment.

Un seul homme, sur les remparts, paraissait joyeux et content; à voir l'agitation de ses mouvements et le sourire de ses lèvres, on eût dit qu'il voyait approcher un grand bonheur. Par moments son œil de flamme se détachait de l'ennemi pour se reporter sur la hache qui brillait dans sa main robuste, et dont il caressait avec amour le tranchant meurtrier. — Cet homme était l'intrépide Jean Breydel.

Les doyens des métiers se trouvaient tous auprès de de Coninck, attendant ses conseils et ses ordres. Selon sa coutume, le doyen des tisserands réfléchit longtemps. Cette lenteur à prendre une décision fit perdre patience à Breydel, qui s'écria enfin :

— Eh bien, maître de Coninck, qu'ordonnez-vous? Sortons-nous des portes et tombons-nous sur le

corps de ces marauds, ou restons-nous sur les remparts pour les y assommer ?

Le doyen des tisserands ne répondit pas : il resta plongé dans une profonde méditation, l'œil toujours fixé sur les travaux de l'ennemi, et comptant avec attention les grandes machines de siége qui s'élevaient en grand nombre. Nul effort n'eût pu lire sur son visage un signe qui annonçât sa décision ; on n'y pouvait voir qu'une froide réflexion. Dans le cœur de de Coninck il y avait bien du calme et du sang-froid, mais pas d'espoir de succès : il comprenait qu'il était impossible de résister aux attaques de l'ennemi, à qui ces gigantesques catapultes et ces hautes tours donnaient un immense avantage. Quand il se fut pleinement convaincu que, si l'assaut était donné, la ville serait mise à feu et à sang, il résolut de tenter un triste et pénible moyen pour le prévenir : il se tourna vers les doyens et leur dit d'une voix lente et grave :

— Compagnons, le péril est grand ! Notre ville, la perle du pays de Flandre, était vendue, et nous ne le savions pas ! Aujourd'hui la prudence seule peut nous servir. Que le sacrifice des généreux sentiments qui vous animent soit pénible et déchirant pour vous, je n'en doute pas ; mais je vous supplie de songer que si le dévouement du héros, qui verse son sang pour la défense des droits de ses concitoyens, est glorieux, autant est insensée la conduite de l'imprudent qui, par sa témérité, met sa patrie

en péril. Compagnons, ici toute lutte est inutile...

— Comment! comment! s'écria Jean Breydel. Toute lutte inutile? Et qui donc vous inspire de semblables paroles?

— La prudence et l'amour de ma ville natale, répondit de Coninck. Nous pouvons, comme Flamands, mourir, les armes à la main, sur les ruines fumantes de notre ville; nous pouvons succomber vaillamment au milieu des cadavres sanglants de nos frères, — nous sommes des hommes! Mais nos femmes, mais nos enfants, les livrerons-nous, désarmés et abandonnés, à la vengeance de nos ennemis? Non, le courage a été donné à l'homme pour la défense de ceux qui sont plus faibles que lui... Il faut rendre la ville!

Ces paroles produisirent l'effet d'un coup de foudre sur les auditeurs : ils crurent entendre un insultant blasphème, et tous à la fois s'écrièrent :

— Rendre la ville! Nous!...

De Coninck demeura calme en présence de ces reproches, et répondit :

— Oui, compagnons, cette résolution doit déchirer vos cœurs avides de liberté, mais c'est la seule ressource qui nous reste, le seul parti qui puisse sauver Bruges d'une entière destruction.

Pendant que de Coninck parlait, Jean Breydel s'était répandu en exclamations de colère. Lorsqu'il s'aperçut que plusieurs doyens penchaient vers la soumission, il s'avança vivement au premier rang.

— Le premier d'entre vous qui ose encore parler de se rendre, je le foule aux pieds comme un traître, s'écria-t-il. J'aime mieux mourir sur le cadavre d'un ennemi que garder une vie déshonorée. Croyez-vous donc que mes bouchers tremblent en face du danger? Non. Voyez comme leur cœur bat, comme ils aspirent ardemment à la lutte! Ils ne comprennent pas votre langage, et ils sont prêts à mourir! Oh! je vous le déclare, nous défendrons la ville de nos pères, et que celui qui a peur s'en aille au logis et se cache auprès des femmes et des enfants. Mais je vous le jure par cette hache, la main qui ouvrira la porte ne se relèvera jamais!

La rage au cœur, il courut alors vers ses bouchers et parcourut leurs rangs d'un pas rapide.

— Rendre la ville! Nous, rendre la ville! répétait-il à mainte reprise, avec une expression de colère et de mépris.

Quelques-uns des chefs des métiers, en entendant ces exclamations, lui demandèrent ce qu'il voulait dire; alors Breydel éclata :

— Que le ciel nous soit en aide, braves gens! Le sang bout dans mes veines de me voir cloué à cette place! Les tisserands veulent rendre la ville! Mais, je vous en conjure, mes frères, demeurez avec moi, et mourons comme de vrais Flamands! Regardez ce sol que foulent vos pieds, c'est là que sont morts les bouchers, nos pères! dites, que là aussi seront nos tombeaux : oui, que chacun le dise, ici sera ma

tombe ou celle des étrangers. Que notre mort ou notre victoire soit un éternel opprobre pour les lâches tisserands ! Que celui qui n'a pas le cœur d'un franc boucher, s'en retourne chez lui... Voyons, qui combat avec moi, jusqu'à la mort ?

Les voix de tous les bouchers retentirent en une lugubre acclamation, et trois fois ils poussèrent le cri : jusqu'à la mort ! comme une lamentation montant du sein de l'abîme ! Jusqu'à la mort : telle fut l'exclamation qui s'échappa de sept cents poitrines ardentes et se perdit au milieu du grincement des haches mordues par l'aiguisoir d'acier.

Pendant que ce serment était proféré par Breydel et ses bouchers, la plupart des doyens, convaincus par de Coninck, avaient accepté le triste moyen de salut qu'on leur offrait et consenti à la reddition de la ville ; mais cet acte devenait impossible en présence de l'opposition de Breydel. Toutefois, à la vue des formidables machines de guerre qui continuaient à s'élever presque sous les yeux, ils résolurent d'entrer en négociation avec l'ennemi, malgré le doyen des bouchers.

Mais l'impatient Breydel devina leur projet. Comme un lion blessé, il poussa un rugissement furieux où se confondaient des paroles inintelligibles et se précipita vers de Coninck. Les bouchers, qui avaient compris la colère de leur chef, le suivirent en désordre et pleins du désir de la vengeance.

— A mort! à mort! hurlaient-ils avec rage; à mort le traître de Coninck?

La vie du doyen des tisserands était en grand péril; cependant il vit s'élancer vers lui cette foule avide de son sang sans que sa physionomie laissât paraître la moindre émotion. Pareil à un homme qui jette un regard de pitié sur des insensés, il croisa les bras sur sa poitrine, et fixa un regard calme et presque indifférent sur les furieux qui s'approchaient. Du sein des groupes s'élevait avec une fureur croissante le terrible cri :

— A mort le traître !

Et déjà la hache menaçait la tête du grand homme. Il restait cependant immobile, impassible, inébranlable; ainsi le chêne superbe brave la colère et les efforts de l'ouragan, ainsi du haut du rempart sur lequel il s'était placé, de Coninck dominait la foule comme un juge.

En ce moment, une étrange expression se peignit sur le visage de Breydel. On eût dit que, tout à coup, il avait perdu tout sentiment; la hache pendait oubliée à son côté. Il admirait la grandeur de l'homme dont il voulait combattre les conseils. Mais cette hésitation fut rapide comme l'éclair : soudain il reconnut le danger que courait son ami. Il renversa à ses pieds le boucher qui, déjà, levait sa hache sur de Coninck et s'écria ;

— Arrêtez ! arrêtez !

Cet ordre se perdit d'abord au milieu du tumulte, une voix ne pouvait se faire entendre, si puissante

qu'elle fût, parmi des cris de morts qui retentissaient de toutes parts; Breydel, alors, se plaça menaçant devant le doyen des tisserands et fit tournoyer rapidement sa redoutable hache. A cette vue seulement, ses compagnons comprirent qu'il voulait protéger de Coninck; ils abaissèrent leurs armes et devinrent attentifs à ce qui allait se passer, on n'entendit plus que quelques sourds et menaçants murmures.

Tandis que Breydel était occupé à rétablir le calme parmi eux, un héraut d'armes français se présenta au pied même du rempart sur lequel venait de se passer cette orageuse scène. L'attention des Brugeois irrités, se détourna immédiatement de de Coninck, pour se reporter sur le héraut d'armes. Celui-ci s'écria en s'adressant aux assiégés:

— Au nom de notre puissant souverain Philippe, roi de France, messire de Châtillon vous ordonne, par ma voix, de rendre la ville à merci. Si, dans un quart d'heure, vous n'avez pas répondu à cette sommation, vos murailles seront renversées et vos demeures détruites par le fer et par le feu.

Les regards de tous ceux qui avaient entendu cette sommation, se portèrent simultanément sur de Coninck; et ils semblèrent implorer conseil de ce même homme qu'ils voulaient mettre à mort, un instant auparavant; Breydel lui-même fixa sur de Coninck un œil interrogateur, mais personne n'obtint la réponse désirée. Le doyen des tisserands se tenait

silencieux au milieu d'eux et semblait ne prendre aucun intérêt à ce qui se passait.

— Eh bien, ami de Coninck, que nous conseillez-vous ? demanda Breydel.

— De rendre la ville ! répondit-il froidement.

Les bouchers se mirent à murmurer de nouveau, mais un geste impérieux de Breydel les réduisit au silence.

— Croyez-vous, de Coninck, qu'avec du courage et une intrépide résolution, on ne puisse défendre la ville ? Une héroïque bravoure serait-elle impuissante ? Heure fatale !

Il était facile de deviner sur les traits de Breydel les combats qui se livraient dans son âme; autant ses yeux avaient été enflammés du désir de combattre, autant, en ce moment, ils étaient devenus ternes et abattus : le feu dont ils brillaient d'ordinaire s'était éteint subitement.

De Coninck éleva la voix de manière à se faire entendre de la foule qui l'entourait, et dit :

— Je vous prends tous à témoins que l'amour de la patrie m'inspire seul. Pour ma ville natale j'ai bravé votre colère furieuse, aussi, il ne me coûterait rien non plus de mourir de la main de l'ennemi; mais la conservation de la perle de la Flandre est pour moi une tâche plus sacrée : accablez-moi d'outrages, insultez-moi, injuriez-moi comme un traître, je sais le devoir que j'ai à remplir. Quelque pénible que soit la mission que je me suis donnée, rien ne

me détournera du chemin que je me suis tracé. Patience amis, un jour viendra où je vous rendrai votre liberté, fut-ce malgré vous! mais, en ce moment, je vous le répète pour la dernière fois, il est de notre devoir de rendre la ville.

Quiconque eût, pendant cette courte allocution, considéré le visage de Breydel, eût vu s'y succéder mille émotions diverses: le dépit, la colère, la tristesse passaient tour-à-tour sur ses traits, et l'on voyait, à la contraction fébrile de ses poings, qu'il luttait contre ses propres instincts. Au moment où la phrase : nous devons rendre la ville retentit de nouveau à son oreille, comme une sentence de mort, il fut frappé d'une profonde tristesse et resta un instant privé de pensée et de sentiment.

Les bouchers et autres gens des métiers promenaient leurs regards d'un doyen à l'autre, et attendaient, dans un solennel silence, l'issue du débat.

— Maître Breydel, s'écria de Coninck, si vous ne voulez pas être la cause de notre perte à tous, donnez vite votre assentiment. Voici le héraut d'armes qui revient : le délai est écoulé.

Breydel sortit de sa profonde préoccupation et répondit d'une voix triste :

— Vous le voulez, maître ? Il faut donc qu'il en soit ainsi ?... Eh bien, rendez la ville...

A ces mots, il saisit la main de de Coninck et la serra avec émotion ; deux larmes, indices d'une vive

douleur, s'échappèrent de ses yeux bleus et un soupir étouffé entr'ouvrit ses lèvres. Les deux doyens échangèrent ensemble un de ces regards dans lesquels l'âme se révèle tout entière. Ils se comprirent tout à coup, et leurs bras s'unirent dans une fraternelle étreinte.

Ces deux hommes, les plus nobles citoyens de Bruges, personnifiant l'héroïsme et la sagesse, poitrine contre poitrine, se renvoyaient une admiration réciproque.

— O mon vaillant frère s'écria de Coninck, votre âme est grande! Quelle lutte vous avez eue à subir! et pourtant vous avez vaincu.

A la vue de cette émouvante scène, des clameurs de joie s'élevèrent de tous les groupes, et tout dissentiment disparut du cœur des belliqueux Flamands. Sur l'ordre de de Coninck, le trompette des tisserands fit trois fois retentir un éclatant appel et cria au héraut d'armes français :

— Votre chef accorde-t-il sauf-conduit à notre parlementaire?

Le héraut d'armes répondit :

— Il accorde le sauf-conduit selon les usages de la guerre, et ce sur sa parole.

Sur cette assurance, la herse se leva et le pont-levis tomba pour livrer passage à deux bourgeois. L'un d'eux était de Coninck et l'autre le héraut d'armes des métiers. A leur arrivée dans le camp français, ils furent conduits dans la tente de messire de Châtillon.

Le doyen des tisserands s'approcha fièrement du général français et lui dit :

— Messire comte, les bons bourgeois de la ville de Bruges vous font savoir par moi, leur ambassadeur, que, pour éviter une inutile effusion de sang humain, ils ont résolu de vous livrer la ville. Mais comme ce sentiment d'humanité les pousse seul à la soumission, ils m'ont chargé de vous proposer les conditions suivantes : 1° les frais de l'entrée du roi ne seront pas prélevés sur le tiers état par un nouvel impôt; 2° les magistrats actuels seront destitués, et nul ne pourra être poursuivi du chef de rebellion. Veuillez me dire, monseigneur, si vous acceptez ces conditions.

Une violente colère intérieure contracta les traits du comte :

— Que signifie ce langage, s'écria-t-il; comment osez-vous me proposer des conditions quand je n'ai qu'un signe à faire pour réduire vos remparts en ruines?

— Monseigneur, répondit de Coninck, faites bien attention à mes paroles : les fossés de notre ville seront remplis des cadavres de vos soldats avant qu'un seul Français n'ait escaladé nos murs. Nous aussi nous ne manquons pas d'instruments de guerre, et les chroniques sont là pour vous prouver que les Brugeois savent mourir pour la liberté.

— Je sais, répondit le comte, que l'entêtement ne vous manquera pas. Mais je connais aussi la bravoure

de mes troupes; ainsi donc écoutez-moi à votre tour. Je veux que la ville se rende à discrétion; voilà ma réponse.

Châtillon n'avait pu voir sans une vague inquiétude les innombrables compagnons de métiers qui couvraient les murailles et leur martiale attitude. Il pressentait une lutte sanglante et acharnée; dès lors la prudence lui faisait désirer que la ville se rendît. Aussi l'arrivée pacifique de de Coninck l'avait-elle rempli de joie; mais les conditions qu'on lui offrît ne pouvaient lui convenir. Il les eût bien acceptées avec l'arrière-pensée toute politique de se soustraire par quelques détours à leur accomplissement; mais il se méfiait du doyen des tisserands et doutait de la loyauté de ses paroles. Il résolut donc d'éprouver si les Brugeois étaient réellement décidés à se défendre jusqu'à la mort, et donna à haute voix l'ordre de faire avancer les machines de siége.

Durant l'entretien de Coninck avait, de son côté, scruté d'un œil perçant la physionomie de messire de Châtillon, et il y avait lu la résolution et l'embarras; et ce court examen lui avait suffit pour comprendre que le général français ne désirait pas plus que lui que l'on en vînt aux mains. Il persista donc dans les conditions proposées, malgré la mise en mouvement des troupes et des machines de siége.

La froide persévérance de de Coninck trompa le général français; il resta convaincu que les Brugeois ne le craignaient pas et qu'ils défendraient leur ville

jusqu'à la dernière extrémité. Dans cette circonstance il ne voulut pas exposer toute son armée et risquer la perte de la Flandre à propos d'un fait isolé. Il se mit à discuter avec de Coninck les conditions proposées par celui-ci. Enfin, après une longue conversation, il fut convenu entre eux que les magistrats resteraient en place et que les autres points seraient concédés aux Brugeois. De son côté, le sire de Châtillon obtint le droit de faire occuper la ville par tel nombre de soldats qu'il jugerait convenable.

Dès que le traité fut conclu et signé par les deux plénipotentiaires, de Coninck regagna la ville avec le héraut d'armes. Les conditions obtenues furent proclamées dans toutes les rues. Une demi-heure après, l'armée française faisait son entrée triomphale, trompettes sonnantes et bannières déployées, et les gens des métiers regagnaient leur demeure, le cœur plein de dépit et de tristesse. Les magistrats et les *léliards* sortirent de Burcht et la ville reprit un calme apparent.

X

Pour quelle raison, Waermond, êtes-vous assis dans le bois, profondément rêveur, sur la mousse printanière?

W. VERTONEMEN.

Lorsque la ville de Bruges fut entièrement au pouvoir des Français, Châtillon commença à penser sérieusement à l'ordre qu'il avait reçu de la reine de faire conduire en France la jeune Mathilde de Béthune. Quoique rien ne parût pouvoir empêcher l'accomplissement de cet ordre, puisque ses soldats étaient maîtres de la ville, il fut retenu cependant par un dessein politique; il voulut d'abord consolider son pouvoir à Bruges, affaiblir les métiers, bâtir un château, avant d'arrêter la fille du Lion de Flandre et de la livrer à la reine (1).

Adolphe de Nieuwland avait été saisi d'une frayeur extrême à l'entrée des Français; car il voyait Mathilde sans défense contre ses ennemis. La visite jour-

(1) On commença, en effet, à bâtir un château à l'endroit où se trouve aujourd'hui la machine d'un moulin à eau; mais ce château ne fut pas achevé.

nalière et la surveillance incessante de de Coninck, ne pouvaient le rassurer ; mais quand plusieurs semaines se furent écoulées, sans qu'il eût été inquiété par les Français, il se figura qu'ils avaient oublié mademoiselle de Béthune, et qu'ils ne voulaient rien entreprendre contre elle. Grâce à sa constitution robuste et aux bons soins de maître Rogaert, ses blessures étaient tout à fait guéries et ses couleurs lui revenaient avec la vie ; mais il lui restait une grande tristesse. Le malheureux chevalier voyait la fille de son suzerain et de son bienfaiteur, devenir plus pâle chaque jour. Maigre et souffrante, pareille à une fleur flétrie, Mathilde languissait en proie à de douloureuses pensées. Et lui, qui devait la vie à ses soins généreux, ne pouvait rien pour l'aider ou la consoler. Ses paroles amicales restaient sans effet sur la malheureuse enfant, qui pleurait sans cesse en redemandant son père. Elle n'avait reçu aucune nouvelle de ses parents prisonniers, et se croyait séparée de sa chère famille. Adolphe s'efforçait d'adoucir ses chagrins. Il composait pour elle des poëmes et des chansons, jouait de la harpe ou célébrait les hauts faits de Robert ; mais tout cela était impuissant pour chasser les sombres rêveries de la jeune fille. Elle était douce, reconnaissante et affectueuse, mais elle ne s'intéressait à rien : son faucon même était oublié et délaissé.

Quelques semaines après sa complète guérison, Adolphe s'éloignait de la ville à pas lents, et se pro-

menait en rêvant par les sentiers étroits qui traversent la campagne près de Sevecote (1). Le soleil était très-bas à l'horizon, et le couchant se couvrait déjà de couleurs éclatantes. La tête courbée sous le poids d'amères réflexions, Adolphe marchait machinalement presque sans savoir où. Des larmes s'échappaient de ses yeux, et, de temps en temps, un soupir soulevait sa poitrine; il se fatiguait l'esprit à chercher quelques soulagements au sort de la jeune Mathilde, et son désespoir ne faisait qu'augmenter, car il ne trouvait rien pour la consoler : il la voyait pleurer, il la voyait dépérir de jour en jour, et il lui fallait contempler cette tristesse, les bras croisés, impuissant à la dissiper.

La situation était pénible pour un brave chevalier comme lui, et souvent il s'en mordait les lèvres; mais à quoi bon? Il ne pouvait plus rien que pleurer sur elle et espérer des jours meilleurs.

Quand il fut loin de la ville, il se laissa tomber sur l'herbe et s'assit au bord du chemin, accablé sous le poids de ses pénibles pensées. Tandis qu'il était là, pensif, les yeux fixés à terre et sa tête appuyée sur ses mains, un autre personnage s'approchait à pas lents.

Le costume de ce nouveau venu se composait d'un froc de laine brune, avec un vaste capuchon qui lui retombait sur le dos. Une barbe grise lui descendait

(1) Un hameau près de Bruges.

sur la poitrine et des yeux noirs étincelaient sous l'arcade profonde de ses sourcils : sa figure osseuse était brune et son front était sillonné de rides profondes. Le moine s'approche lentement comme un voyageur épuisé de fatigue, de l'endroit où Adolphe était assis, et s'arrêta tout-à-coup devant lui. L'expression d'une joie vive anima son visage, comme s'il connaissait le jeune homme; mais sa physionomie reprit à l'instant son air froid et sérieux.

Adolphe, qui remarqua seulement alors la présence du moine, se leva et salua courtoisement; sa voix avait encore l'accent de tristesse que lui donnait sa rêverie et ce n'est qu'en se faisant violence qu'il parvint à parler.

— Messire, répondit le moine, une longue marche a épuisé mes forces. Le charme du lieu que vous avez choisi, m'invite comme vous au repos; je vous en prie, ne vous dérangez pas.

Il s'assit sur le gazon et, du geste, invita Adolphe à l'imiter. Le jeune homme reprit sa place et se trouva ainsi à côté de l'étranger. Le son de cette voix, qu'il croyait avoir entendue plus d'une fois, le troublait étrangement; mais, ne pouvant se rappeler où il pouvait avoir vu ce prêtre, il chassa cette idée comme une conjecture impossible. Pendant quelques instants le moine fixa sur le chevalier un regard perçant, puis il demanda :

— Messire, il y a déjà longtemps que j'ai quitté la Flandre. Il me serait agréable d'apprendre de votre

bouche des nouvelles de notre ville de Bruges ; que ma hardiesse ne vous fâche pas.

— Oh ! non, mon père, dit Adolphe qui ne se méfiait pas d'une tromperie, je serai heureux de vous obliger ; tout va mal dans notre ville de Bruges, les Français y sont maîtres !

— Cela ne semble pas vous plaire, messire ? J'avais ouï dire, pourtant, que la plupart des nobles ont renié leur comte légitime et reçu les étrangers avec joie.

— Hélas ! il n'est que trop vrai, mon père. Le malheureux comte Guy est abandonné d'un grand nombre de ses sujets, et il y en a plus encore qui oublient leur ancienne renommée ; mais le sang flamand ne coule pas dégénéré dans toutes les veines, il y a encore des cœurs hostiles aux étrangers.

A ces paroles une satisfaction visible se peignit sur les traits du moine. Si Adolphe avait mieux connu les hommes, il eût remarqué que la voix du voyageur était cassée et contrefaite, et qu'il y avait dans son visage quelque chose qui dénotait la feinte et la dissimulation.

Le moine répondit :

— Vos sentiments sont louables, messire, et vous assurent mon estime. C'est pour moi une joie véritable de rencontrer un homme généreux, en qui tout amour pour l'infortuné comte Guy n'est pas éteint. Que Dieu récompense votre fidélité !

— Oh ! mon père ! s'écria Adolphe, que ne pouvez-

vous voir le fond de mon cœur, et en connaître l'amour que je porte à mon maître et à sa famille! Je vous le jure, le plus beau moment de ma vie serait celui où je pourrais verser pour eux jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

Le moine connaissait assez le cœur humain pour être assuré que les paroles du jeune chevalier étaient sincères. Après avoir réfléchi quelques instants, il reprit :

— Si je vous donnais l'occasion d'accomplir le serment que vous venez de faire, ne reculeriez-vous pas et braveriez-vous, comme un homme, tous les dangers?

— Je vous en prie, mon père, s'écria Adolphe d'un ton suppliant, ne doutez ni de ma fidélité ni de mon courage; parlez vite, car votre silence me fait peine.

— Écoutez-moi avec calme : je dois une très-grande reconnaissance à la maison de Guy de Flandre pour des bienfaits reçus; le sentiment de gratitude et d'amour que j'ai toujours nourri pour mon gracieux souverain m'a décidé à secourir ses infortunes. J'ai quitté mon couvent en apprenant ses malheurs, et je me suis rendu en France. Là, à force de prière et d'argent, et grâce à mon habit de prêtre, j'ai pu voir tous les nobles prisonniers; j'ai porté au père les paroles de ses fils, et aux fils les bénédictions de leur père : dans les cachots du Louvre j'ai pleuré et gémi avec Philippine. Ainsi, j'ai adouci leurs peines et rapproché pour un instant la distance qui les sé-

pare ; j'ai marché pendant des nuits entières et meurtri mes pieds jusqu'au sang. Souvent j'ai été repoussé insulté et raillé; mais que m'importait, j'avais le bonheur de servir mes maîtres légitimes, dans leur infortune. Une larme que la reconnaissance faisait couler sur leurs joues, à mon aspect, était pour moi une récompense que je n'aurais pas échangée contre tout l'or du monde.

— Soyez béni, ô généreux prêtre! s'écria Adolphe, vous trouverez là-haut votre récompense; mais, dites-moi, comment se porte monseigneur de Béthune.

— Laissez-moi poursuivre, je vous parlerai de lui plus longuement ; il est dans une tour sombre à Bourges, dans le pays de Berry : son sort pouvait être plus dur, car il est libre de tous liens et de toutes chaînes. Le châtelain commis à sa garde est un vieux soldat qui s'est conduit en chevalier dans la guerre de Sicile, et qui a combattu sous la bannière du Lion Noir ; aussi est-ce plutôt un ami qu'un gardien pour le comte Robert.

Adolphe écoutait avec une curiosité avide ; plusieurs fois des paroles de joie lui vinrent aux lèvres, mais il se contint. Le moine continua :

— Sa prison ne lui serait donc point un séjour insupportable si son cœur ne le transportait ailleurs ; mais il est père, et mille pénibles prévisions le tourmentent. Sa fille est restée en Flandre, et il craint Jeanne, la jalouse et cruelle reine de Navarre, qui persécutera aussi son enfant et la conduira peut-être

au tombeau. Cette triste pensée accable le tendre père, et sa captivité lui devient intolérable ; un désespoir amer remplit son âme, et ses jours sont plus pénibles que les jours d'une âme damnée.

Un signe du moine arrêta la parole sur les lèvres d'Adolphe, ému de compassion au moment où il allait parler de Mathilde.

— Réfléchissez maintenant, reprit l'étranger d'un ton solennel, si vous osez risquer votre vie pour le Lion, votre seigneur. Le châtelain de Bourges consent à lui rendre pour quelque temps sa liberté sur parole ; mais il faut qu'un sujet fidèle et généreux se constitue prisonnier à sa place.

Le pauvre chevalier tomba à genoux devant le prêtre, et lui baisa les mains en pleurant.

— O heure fortunée ! s'écria-t-il, obtiendrai-je cette consolation pour Mathilde ? Verra-t-elle son père, ô Dieu ! et remplirai-je cette mission sainte ? Comme mon cœur bat joyeusement ! L'homme le plus heureux du monde est à vos pieds, seigneur prêtre ! Si vous saviez quelle joie pure et salutaire vos paroles me font goûter ! Oui, j'accepterai les chaînes, je les porterai avec reconnaissance comme un collier précieux ; ces fers me seront plus agréables que de l'or ! O Mathilde, Mathilde ! que le vent vous apporte cette bonne nouvelle !

Le moine laissa passer l'agitation du chevalier et se leva. Adolphe marcha derrière lui dans le sentier, et tous deux se dirigèrent lentement vers la ville.

— Messire, reprit le prêtre, vos nobles sentiments m'étonnent avec raison, je ne doute nullement de votre courage ; mais avez-vous bien réfléchi au danger que vous allez courir ? Sitôt la ruse découverte vous payerez votre sacrifice de la vie.

— Un chevalier flamand ne craint pas la mort, répondit Adolphe ; rien ne peut me retenir. Si vous saviez que depuis six mois je me creuse l'esprit nuit et jour, afin de trouver un moyen de risquer ma vie pour la maison de Flandre, vous ne parleriez ni de danger ni de crainte. Encore, tout à l'heure, quand j'étais assis, découragé, sur le chemin, je demandais au ciel une inspiration, vous avez été son interprète.

— Il est nécessaire que nous partions cette nuit, afin que ce secret ne soit point découvert.

— Le plus tôt sera le mieux ; car mon esprit est déjà à Bourges auprès du Lion de Flandre, mon seigneur et maître.

— Vous êtes bien jeune, messire chevalier ; vos traits ressemblent bien à ceux de monseigneur Robert, mais la différence d'âge est trop grande ; cependant cela ne doit pas être un obstacle, car ma science vous donnera en peu d'instants l'âge qui vous manque.

— Que voulez-vous dire, mon père ? Pouvez-vous me rendre plus vieux que je ne suis.

— Oh non ; mais je puis changer votre visage de telle sorte, que vous ne vous reconnaîtriez pas vous-

même. Je me sers pour cela de plantes dont la vertu m'est connue ; ne croyez pas que j'emploie quelque secret magique. Mais, messire, maintenant que nous sommes près de la ville, ne pourriez-vous m'indiquer la demeure d'un certain Adolphe de Nieuwland ?

— Adolphe de Nieuwland ! s'écria le chevalier, c'est lui qui vous accompagne : — c'est moi !

L'étonnement du prêtre parut grand. Il s'arrêta dans le sentier, et regarda le jeune homme avec une surprise simulée.

— Quoi ! vous êtes Adolphe de Nieuwland ? Alors Mathilde de Béthune est dans votre demeure ?

— Cet honneur est échu en partage à ma maison, répondit Adolphe ; votre arrivée, mon père, la remplira de joie. La consolation que vous venez lui apporter vient à point, car elle languit et elle dépérit comme si elle voulait mourir.

— Voici une lettre de son père, que vous pouvez lui remettre ; car je vois que ce sera pour vous une grande joie d'alléger ses chagrins.

Il tira de sa poche un parchemin, fermé par des fils de soie et par un sceau, et le remit au chevalier. Celui-ci regarda le papier sans mot dire, avec une vive agitation. Son imagination le portait déjà au-devant de Mathilde, et il jouissait d'avance du bonheur de la jeune fille. Maintenant le moine marchait trop lentement à son gré, l'impatience poussait toujours le jeune homme d'un pas en avant de son compagnon.

Lorsqu'ils furent dans la ville et près de la demeure d'Adolphe, le prêtre considéra les bâtiments environnants comme pour les reconnaître :

— Adieu, messire de Nieuwland, dit-il, je reviendrai ce soir, peut-être un peu tard; dans cet entre-temps, faites préparer votre équipement.

— Entrez avec moi chez la demoiselle, vous êtes fatigué, venez vous reposer chez moi. Tout ce que renferme ma maison est à vous ; — je vous en prie.

— Je vous remercie, messire, mes devoirs de prêtre m'appellent ailleurs ; à dix heures je vous reverrai. Dieu vous garde!

A ces mots il quitta le chevalier étonné, et entra dans la rue aux Laines, où il disparut dans la maison de de Coninck.

Agité par ce bonheur inattendu qui venait de lui arriver comme un rêve doré, Adolphe frappa à sa porte avec impatience. La lettre de monseigneur de Béthune lui brûlait les mains, et quand la porte s'ouvrit, il se précipita comme un insensé dans le vestibule.

— Où est Mathilde, où est mademoiselle Mathilde? demanda-t-il d'un ton impérieux.

— Dans le salon sur la rue, répondit le serviteur.

Le chevalier monta l'escalier en courant, et ouvrit vec agitation la porte du salon.

— Mathilde, noble demoiselle ! s'écria-t-il, séchez vos larmes, que la joie la plus pure inonde votre cœur : nos malheurs sont finis.

La jeune comtesse était assise à la fenêtre, le découragement dans le cœur; elle regarda le gentilhomme avec une expression singulière, où se lisaient le doute et l'incrédulité.

— Que dites-vous? s'écria-t-elle enfin en se levant et posant son faucon sur la chaise; nos malheurs sont finis?

— Oui, ma noble demoiselle, un sort meilleur vous attend. Voici un écrit bienheureux. Les battements de votre cœur ne vous disent-ils pas quelle est la main chérie qui...

Avant qu'il eût pu achever sa phrase, Mathilde haletante et presque folle, s'était élancée vers l'écrit et l'avait arraché de ses mains. Une rougeur inusitée enflammait ses joues, et des larmes de joie s'échappaient de ses yeux. Elle brisa le sceau du comte et les fils de soie qui fermaient la lettre, et la lut trois fois avant de paraître y comprendre quelque chose. Elle ne comprenait que trop, la pauvre fille! Ses larmes ne cessèrent pas de couler, mais ce n'étaient plus des larmes de joie.

— Messire Adolphe, dit-elle avec un accent douloureux, votre joie me déchire le cœur. Nos malheurs sont finis, dites-vous? Las, lisez et pleurez avec moi sur mon malheureux père.

Le chevalier prit l'écrit des mains de Mathilde, et, à mesure qu'il lisait, sa tête se penchait sur sa poitrine. Il crut d'abord que le moine l'avait trompé et s'était servi de lui pour porter une fâcheuse nouvelle;

mais lorsqu il connut tout le contenu de la lettre, ce soupçon s'évanouit. Il demeura muet et réfléchit aux paroles imprudentes qu'il avait prononcées en entrant. Mathilde fut prise de pitié pour lui. En le voyant regarder si tristement le parchemin, elle regretta le reproche qu'elle venait de lui adresser; elle s'approcha de lui, et lui dit, en souriant à travers ses larmes :

— Pardonnez-moi, messire Adolphe, et ne vous affligez pas. Ne croyez pas que je vous en veuille parce que vous m'avez annoncé trop de bonheur; je sais les vœux ardents que vous formez pour une pauvre jeune fille. Croyez-moi, Adolphe, je ne suis pas une ingrate; mon cœur est plein de reconnaissance pour votre généreux sacrifice.

— O noble Mathilde! je puis vous prédire un grand bonheur. Non, ma joie n'est point passée : je connaissais le contenu de cette lettre, mais ce n'est pas de cela que je me réjouissais. Séchez vos larmes, comtesse; je vous le répète, ne pleurez plus, car bientôt vous pourrez serrer votre père dans vos bras.

— O bonheur! s'écria Mathilde, serait-il vrai? Je verrais mon père et je lui parlerais? Mais pourquoi me tourmenter, messire, pourquoi ne pas m'expliquer cette énigme? Parlez et dissipez ces doutes de mon esprit.

— Une légère contrariété assombrit le beau visage du chevalier. Il eût volontiers donné à Matnilde les

explications qu'elle demandait : mais son noble cœur se refusait à divulguer ses propres mérites. Il répondit tristement :

— Je vous en supplie, gracieuse demoiselle, ne vous offensez point de mon silence. Soyez sûre que vous verrez monseigneur votre père et qu'il embrassera sa chère fille sur le sol de sa patrie ; il ne m'est pas permis de vous en dire davantage.

La jeune comtesse ne se tint pas pour satisfaite ; deux sentiments la poussaient à pénétrer ce mystère : la curiosité féminine et le doute qui lui restait encore.

— Messire Adolphe, ô dites-moi ce que vous voulez me cacher ! Ne me croyez pas assez étourdie pour le révéler à mes dépens.

— Mademoiselle, je ne sais, je ne puis pas.

— Je vous en supplie, dites-le moi, sinon vous me ravissez la joie que je devais goûter.

— Veuillez m'excuser, comtesse, je ne puis pas le dire.

Les paroles du chevalier ne firent qu'augmenter la curiosité de Mathilde ; l'impatience la gagna petit à petit, et quand elle eut essayé toutes les supplications, elle se mit à pleurer de dépit, comme une enfant. En voyant couler ses larmes, le jeune homme résolut de tout lui dire, quoiqu'il lui en coûtât. Mathilde, lisant sa victoire sur son visage, s'approcha de lui avec un joyeux empressement.

— Sachez donc, Mathilde, dit-il, de quelle façon

la lettre et l'heureuse nouvelle me sont parvenues. J'étais assis dans les champs à Sevecote, plongé dans une profonde rêverie, et je priais ardemment le Seigneur d'avoir pitié de mon malheureux souverain. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, en levant la tête, je vis un prêtre debout devant moi. Ma première pensée fut que ma prière était exaucée, et, en effet, c'est de ses mains que je reçus la lettre et de sa bouche que j'appris la nouvelle. Votre père peut quitter sa prison pour quelques jours; mais il faut qu'un autre chevalier porte ses chaînes à sa place.

— O joie! s'écria Mathilde, je le verrai, je lui parlerai, mon père, mon cher père! Comme mon cœur s'élance au-devant de vos étreintes! Adolphe, vos douces paroles me transportent de joie, mon frère; mais qui voudra prendre la place de mon père?

— L'homme est trouvé, répondit le chevalier.

— Que la bénédiction du Seigneur descende sur lui! sa générosité me rend la vie. Cet homme, je l'aimerai et le bénirai toujours! Mais quel est donc ce chevalier magnanime?

Adolphe plia le genou devant elle :

— Quel autre que votre serviteur Adolphe, ô noble fille du Lion, mon seigneur!

Mathilde le regarda avec attendrissement et le releva en disant :

— Adolphe, mon bon frère, comment puis-je payer jamais un pareil sacrifice? Je sais ce que vous

avez déjà fait pour adoucir mon sort. Je l'ai vu, mon bien-être était votre unique préoccupation. Maintenant vous allez prendre les chaînes de mon père, mourir peut-être pour me procurer un moment de bonheur!... Ai-je mérité cela, moi, triste et languissante jeune fille que je suis?

Un feu extraordinaire, mâle et ardent, brillait dans les yeux du chevalier. Élevé par la noblesse de son dévouement, il répondit :

— Le sang de mes comtes ne coule-t-il pas dans vos veines, noble fille? N'êtes-vous pas l'enfant bien-aimée du Lion, qui est la gloire de ma patrie? O jamais! jamais, je ne pourrai reconnaître tous ces bienfaits! — Mon sang et ma vie, je les ai consacrés à votre illustre maison. Tout ce qui aime le Lion de Flandre est saint pour moi.

Tandis que Mathilde le regardait avec étonnement, un valet annonça le prêtre qu'Adolphe donna l'ordre d'introduire.

— Salut, auguste fille du Lion, notre seigneur! dit-il en se courbant avec respect, tandis qu'il rejetait en arrière le capuchon de son froc.

Mathilde regarda le moine avec une attention singulière et chercha à se rappeler le nom de celui dont la voix jetait le trouble dans son âme. Tout à coup elle lui prit la main et s'écria avec transport, les yeux étincelants de joie.

— O Dieu! je vois le meilleur ami de mon père! O Didier, je croyais que tous, excepté messire de

Nieuwland, nous avaient abandonnés ! Je remercie le ciel qui m'envoie un secours protecteur ! Et moi qui osais vous accuser d'infidélité dans mon esprit. Pardonnez cette erreur d'un cœur blessé, messire Devos.

Didier, stupéfait de voir son artifice découvert par une femme, ôta sa barbe avec dépit. Adolphe le remercia et lui serra la main avec une tendre amitié. Didier dit, en se retournant vers Mathilde :

— En vérité, madame, vous avez un coup d'œil perçant ; me voilà forcé de reprendre ma voix naturelle. J'aurais mieux aimé rester inconnu, car le masque que votre regard a pénétré était très-nécessaire au salut du Lion, mon maître. Je vous prie donc de ne prononcer mon vrai nom devant personne ; cela me coûterait certainement la vie. Votre visage, madame, trahit tous vos chagrins ; mais, si nos prévisions se réalisent, ils ne dureront pas longtemps. Pourtant, si la captivité de votre père se prolongeait contre nos espérances, la religion vous fait un devoir de mettre toute votre confiance en la justice de Dieu. J'ai vu monseigneur de Béthune, et je lui ai parlé. La bienveillance du châtelain de Bourges adoucit son sort, et il vous supplie, pour l'amour de lui, de ne plus pleurer.

— Racontez-moi ce qu'il vous a dit, messire Devos ; décrivez-moi sa prison et dites-moi ce qu'il y fait, pour que son nom chéri me réjouisse le cœur.

Didier Devos fit une description détaillée de la

tour de Bourges, et raconta à la jeune fille tout ce qu'il savait lui-même. Il répondit à ses moindres questions avec une grande obligeance, et la consola par ses prédictions favorables.

Adolphe était sorti pour annoncer son départ à sa sœur Marie, et faire préparer son cheval et ses armes. Il avait également appris son voyage à un fidèle serviteur pour qu'il en donnât connaissance à de Coninck et à Breydel, et leur recommandât de veiller sur la jeune comtesse ; précaution inutile d'ailleurs, puisque Didier Devos avait porté des ordres secrets au doyen des tisserands.

Aussitôt qu'Adolphe rentra dans la salle, Didier se leva en disant :

— Messire de Nieuwland, je ne puis rester ici plus longtemps. En outre, je vous demande un peu de patience pour me permettre de donner à votre visage l'âge nécessaire. Ne craignez point que je vous défigure, et laissez-moi faire.

Le chevalier se plaça sur un fauteuil devant Didier et pencha la tête en arrière. Mathilde, qui ne pouvait s'imaginer ce que cela signifiait, se tenait près d'eux en ouvrant de grands yeux ; elle suivait curieusement du regard le doigt de Didier qui traçait une foule de signes noirs et de taches grises sur le visage d'Adolphe. A chaque nouveau trait, l'étonnement de la jeune fille allait croissant; car la physionomie du chevalier changeait à vue d'œil, et avait quelque chose qui lui rappelait les traits de son père.

Le cœur de la jeune comtesse battait violemment à la vue de ce prodige. Après avoir fini de tracer des lignes, Didier mouilla les joues et le front d'Adolphe avec une eau bleuâtre et lui ordonna de se lever.

— C'est fait, dit-il. Vous ressemblez à monseigneur de Béthune comme si le même père vous eût engendré tous deux, et si moi-même je ne vous avais pas changé ainsi, je vous saluerais du nom illustre du Lion; oui, je me sens saisi de respect devant votre nouveau visage, croyez-moi.

Mathilde était silencieuse et comme égarée devant Adolphe; elle ne pouvait rassasier ses yeux et regardait alternativement ces deux chevaliers comme quelqu'un qui demande l'explication d'un événement incompréhensible. Adolphe ressemblait si exactement à monseigneur de Béthune qu'elle était tentée de croire que son père se trouvait réellement devant elle.

— Messire de Nieuwland, reprit Didier, si vous voulez réussir dans votre noble dessein, il faut que nous quittions ces lieux et que nous partions vite; car si un ennemi ou un serviteur infidèle vous voyait ainsi, vous exposeriez inutilement votre vie.

Adolphe comprit la justesse de cette réflexion.

— Adieu, noble demoiselle, s'écria-t-il; adieu! et pensez souvent à votre serviteur Adolphe.

Il est impossible de peindre l'émotion de la jeune fille à ces paroles. Lorsque le jeune homme lui avait annoncé qu'il irait à Bourges pour prendre la place

de monseigneur de Béthune dans sa prison ; elle n'avait vu de ce voyage que le bon côté, c'est-à-dire le retour de son père ; mais, au moment où celui qu'elle appelait son bon frère allait la quitter, une tristesse immense lui serra le cœur.

Elle refoula les larmes qui brillaient déjà dans ses yeux, et détacha le ruban qui pendait à sa coiffure.

— Tenez, dit-elle, recevez ce gage de la main de votre sœur reconnaissante ; qu'il vous rappelle celle qui n'oubliera jamais votre noble action. C'est ma couleur favorite.

Le chevalier mit un genou en terre pour recevoir le gage, et le porta à ses lèvres avec transport.

— O Mathilde ! s'écria-t-il, je n'ai pas mérité cette faveur ; mais vienne le moment où je pourrai verser mon sang pour la maison de Flandre, et je saurai me rendre digne de votre amitié et de votre bonté.

— Messire, il est temps, trêve de remerciements, je vous prie, interrompit Didier.

Ces paroles furent accompagnées d'un geste que le jeune homme interpréta comme un ordre irrévocable, car il n'essaya pas de résister.

— Adieu ! Mathilde.

— Adieu ! Adolphe.

Et le chevalier sortit en toute hâte. Arrivé au perron, il se mit en selle avec Didier ; quelques instants après, deux chevaux galoppaient bruyamment par les rues solitaires de la ville, et disparaissaient par la porte de Gand.

XI

> La bande des ravisseurs est là, le capitaine appelle du dehors le nain qui garde le château; il fait ouvrir la porte, tomber le pont-levis et entrer les cavaliers. — Celui qui, de la forêt, eût pu voir le burg lorsque les ravisseurs et le butin y entrèrent, aurait cru certainement qu'un des dieux infernaux lui mettait devant les yeux le lieu du martyre éternel; on voyait, à la clarté des flambeaux, tout ce qui fait frissonner : la lune éclairait à demi des chevaux blancs d'écume, des brillants boucliers près des épées étincelantes, et, au milieu du cortége ravisseur, cette faible jeune fille arrachée à son sang. Ce sombre tableau qui se déployait sur ces murailles grises, à la lueur d'une lumière vacillante, le bruit des chaînes, le cliquetis des armes, le hennissement des coursiers, et le vacarme des appels et des jurons, mais surtout le cri de femme retentissant comme les sifflements du vent au milieu de la tempête. Tout cela effrayait l'esprit en même temps par les oreilles et par les yeux.
>
> Joh. Alf. de Loct.

L'année 1280, un terrible incendie avait entièrement détruit la vieille halle, près du marché. La tour de bois qui la surmontait avait disparu dans les flammes avec toutes les chartes de la ville de Bruges (1). Quelques vieilles murailles étaient restées

(1) Le 15 août 1280, brûla, à Bruges, la halle ainsi que la

intactes, dans la partie inférieure du bâtiment, et, avec celles-ci, quelques chambres qui servaient quelquefois de corps de garde. Les Français avaient choisi les chambres abandonnées de la vieille halle pour lieu de réunion, et c'était là qu'ils passaient leurs loisirs à faire bonne chère et à jouer.

Quelque temps après le départ d'Adolphe de Nieuwland, huit soldats français se trouvaient dans une des chambres les plus reculées de ces ruines. Une grande lampe en terre cuite envoyait ses rayons jaunes sur leurs figures, et une fumée noire montait de la flamme vers la voûte ; sur les murs, à la clarté de la lampe, on distinguait encore quelques ornements endommagés de la construction romaine. Une statue de femme, sans mains, et dont le visage était défiguré par le temps, se trouvait dans une niche à l'extrémité de la chambre. Quatre soldats étaient assis devant une lourde table de bois, et jouaient aux dés ; d'autres se tenaient debout derrière leurs camarades, et suivaient curieusement les chances du jeu. Il était clair que ces hommes n'étaient pas venus là uniquement pour brelander ; car le casque brillait sur leurs têtes, et de larges épées pendaient à leur ceinture, comme s'ils s'étaient préparés au combat.

tour qui n'était faite que de bois, et dans laquelle les privilèges de la ville périrent dans les flammes. (*Annales de Bruges*.)

Au bout de quelques instants un des joueurs se leva de table, et jeta les dés avec colère loin de lui.

— Je crois que ce vieux Breton n'a pas les mains nettes, s'écria-t-il ; car il serait étonnant que je ne gagnasse pas une fois en cinquante coups. Le jeu m'ennuie, j'en ai assez.

— Il n'ose plus jouer, cria le gagnant avec une ironie triomphante. Que diable ! Jehan, votre poche n'est pas encore à sec. Fuyez-vous ainsi devant l'ennemi ?

— Risquez encore un coup, dit un autre, peut-être la chance tournera-t-elle cette fois.

Le soldat que l'on nommait Jehan resta longtemps indécis, s'il tenterait encore la fortune. Enfin il glissa la main sous sa cotte de mailles, et en tira un bijou étincelant, c'était un collier de perles fines, garni d'agrafes d'or.

— Voilà, dit-il, je joue ces perles contre tout ce que vous m'avez gagné, le plus joli bijou qui ait jamais brillé sur la poitrine d'une Flamande ! Si je perds cette fois, il ne me reste plus un cheveu du butin.

Le Breton prit le bijou en main et l'examina attentivement.

— Eh bien, ça va, dit-il ; en combien de coups ?

— En deux, répondit Jehan ; jetez le premier.

Un tas de pièces d'or se trouvait sur la table à côté du bijou. Tous les yeux se fixèrent avec une passion

anxieuse sur les dés roulants, pendant que le cœur des joueurs battait d'émotion. Au premier coup, le sort parut se déclarer pour Jehan, car il amena dix et son camarade cinq. Pendant qu'il se livrait à la joie de regagner ce qu'il avait perdu, il vit le Breton porter hypocritement les dés à sa bouche et les mouiller d'un côté. Une violente colère et le désir de la vengeance colorèrent ses joues d'une ardente rougeur, en découvrant les ruses déloyales qui l'avaient fait perdre. Il feignit toutefois de n'avoir rien vu, et dit :

— Jette donc, qu'attends-tu ? La crainte de perdre te prend-elle ?

— Non, non ! s'écria le Breton en laissant rouler adroitement les dés de ses mains. La chance peut tourner ; vois-tu douze.

A son tour Jehan jeta les dés sur la table avec indifférence. Malheureusement il n'amena que six, le Breton ramassa le bijou sur table avec de joyeuses exclamations et le cacha sous sa cuirasse. Jehan le félicita sur sa chance au jeu, et ne parut pas affligé de cette perte ; une colère sourde brûlait dans sa poitrine, et il ne se contint qu'avec beaucoup de peine. Pendant que le joyeux gagnant parlait avec un autre camarade, Jehan glissa quelques mots dans les oreilles de ceux qui l'entouraient, et ses regards semblaient attirer leur attention sur le Breton. Alors il cria :

— Puisque tu m'as tout gagné, camarade, tu ne

refuseras pas de tenter encore une fois le sort. Je te joue l'argent que nous devons gagner ce soir contre pareille somme : cela te va-t-il ?

— Oui, certes, je ne recule jamais.

Jehan prit les dés et amena dix-huit en deux fois. Pendant que l'autre les ramassait à son tour sur la table, et semblait, tout en causant, les tenir en main sans intention, les soldats qui se trouvaient près de Jehan surveillaient attentivement ses mouvements. Ils virent distinctement le Breton porter à plusieurs reprises les dés à sa bouche, et amener par cette ruse un dix et un douze.

— Tu as perdu, mon ami Jehan, dit-il.

Un effroyable coup de poing fut la réponse que reçurent ces paroles ; le sang lui coulait par la bouche et il resta un instant sans connaissance, car le coup l'avait frappé violemment à la tempe.

— Tu es un scélérat, un voleur ! hurla Jehan, n'ai-je pas vu que tu mouillais les dés, et que tu me filoutais ainsi mon argent ? Tu me rendras tout ou...

Le Breton ne lui laissa pas le temps de continuer ; il tira sa large épée du fourreau, et s'avança en prononçant d'horribles blasphèmes. Jehan s'était également apprêté au combat, et jurait qu'il se vengerait par le sang ; cependant l'affaire n'alla pas si loin. Déjà les lames lançaient des éclairs, à la clarté de la lampe, et tout paraissait prédire une effusion de sang, lorsqu'un nouveau soldat entra dans la chambre.

Les regards fiers et impérieux qu'il jeta sur les

adversaires, le firent reconnaître du premier coup d'œil pour un supérieur. Aussitôt que les soldats le remarquèrent, les jurons et les blasphèmes expirèrent de leur bouche, et les épées rentrèrent au fourreau. Jehan et le Breton se regardèrent comme s'ils se défiaient pour un autre moment, et approchèrent avec les autres du chef qui leur parlait.

— Êtes-vous prêts, soldats ?

— Nous sommes prêts, messire de Cressines, fut la réponse.

— Le plus grand silence ! reprit le commandant, rappelez-vous que la maison où ce bourgeois nous conduit est sous la protection de notre maréchal de Châtillon. Le premier qui touche quelque chose, s'en repentira amèrement. Qu'on me suive !

Le bourgeois qui devait servir de guide à ces soldats n'était autre que maître Brakels, qui avait été banni de la corporation des tisserands. Lorsque les soldats furent arrivés dans la rue avec leur commandant, Brakels marcha silencieusement en avant, et les conduisit, à travers la nuit, dans la rue d'Espagne, à la demeure de messire de Nieuwland. Là, les soldats se rangèrent le long de la muraille, et retinrent leur souffle pour qu'on ne remarquât pas leur présence. Maître Brakels fit retomber doucement le marteau de la porte. Au bout de quelques instants une servante se présenta dans le vestibule, et demanda avec méfiance qui frappait si tard.

— Ouvrez vite, répondit Brakels, je viens de la

part de maître de Coninck, avec un message pressé pour madame Mathilde de Béthune. Ne tardez pas, car la comtesse est en grand danger.

La servante qui était loin de soupçonner la trahison, tira les verroux, ouvrit la porte avec plus de hâte qu'elle n'en employait habituellement. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant entrer huit Français derrière le Flamand. Un cri perçant retentit jusqu'au fond des salles de la maison, et la domestique voulut se sauver par la fuite ; elle fut empêchée par messire de Cressines, et réduite au silence.

— Où est votre maîtresse Mathilde de Béthune ? demanda de Cressines avec un calme glacial.

— Il y a déjà deux heures que ma maîtresse s'est livrée au repos, et maintenant elle dort, bégaya la domestique effrayée.

— Allez auprès d'elle, dit l'officier, et dites lui de s'habiller ; car il faut qu'à l'instant elle quitte cette maison et parte avec nous.

La servante inquiète monta l'escalier à la hâte et éveilla la sœur d'Adolphe.

— O madame, s'écria-t-elle, levez-vous vite, votre demeure est pleine de soldats.

— Ciel ! que dites-vous ? des soldats dans notre demeure ; que veulent-ils ?

— Ils veulent à l'instant emmener la comtesse de Béthune. Je vous en prie, madame, levez-vous, car elle dort encore : je crains que les soldats n'entrent dans sa chambre.

Marie ne répondit pas, s'enveloppa à la hâte dans une ample simarre, et descendit avec la servante auprès du sire de Cressines. Deux valets accourus, au cri de la servante, se tenaient piteusement au milieu des soldats.

— Messire, demanda Marie à l'officier, voulez-vous me dire pourquoi vous entrez ainsi la nuit dans ma demeure ?

— Oui, sans doute, ma noble dame, répondit de Cressines ; c'est par ordre du gouverneur. La comtesse Mathilde de Béthune, qui demeure ici, doit nous suivre à l'instant. Ne craignez pour elle aucun mauvais traitement. Je vous donne ma parole que je ne souffrirai pas un mot injurieux.

— O messire ! s'écria Marie, si vous saviez quel sort attend la jeune fille, vous partiriez d'ici, car je vois que vous êtes un loyal chevalier.

— Vous l'avez bien dit, madame, de pareilles entreprises ne me plaisent aucunement ; mais j'accomplirai fidèlement l'ordre de mon général. Qu'il vous plaise donc de remettre la jeune Mathilde entre nos mains : nous ne pouvons attendre plus longtemps, épargnez-moi des paroles désobligeantes.

Marie voyait bien qu'elle ne pourrait détourner ce coup ; aussi cacha-t-elle à ces soldats ennemis sa douleur immense et ne versa pas une larme. Elle jeta un coup d'œil méprisant et courroucé sur le Flamand qui se trouvait dans un coin, et ce regard semblait lui reprocher sa trahison. Maître Brakels

n'était pas assez hardi pour oser regarder la jeune fille en face. Il était tremblant, car il prévoyait la vengeance qui le poursuivrait; il fit quelques pas en arrière comme s'il cherchait à gagner la porte.

— Qu'on garde ce Flamand! cria de Cressines à ses hommes. Empêchez-le de partir, car qui trahit comme lui ses amis est capable de tout.

Maître Brakels fut pris par le bras et tiré avec violence au milieu des soldats. Traître était le nom qu'on lui donnait, et le mépris de ceux qu'il avait servis était sa récompense. Marie quitta le vestibule, et entra, le cœur oppressé, dans la chambre de la jeune Mathilde; elle s'arrêta comme foudroyée devant le lit, et regarda la malheureuse jeune fille qui paraissait dormir tranquillement. Une perle étincelante brillait sous chacune de ses paupières, et sa respiration était pénible et brûlante. Tout à coup elle tira la main de dessous la couverture et la tendit avec angoisse devant son lit, comme si elle voulait repousser quelque chose qui l'épouvantait. Des soupirs inarticulés se mêlaient dans sa bouche au nom d'Adolphe, et elle répétait ce nom à plusieurs reprises comme quelqu'un qui supplie du secours.

Des larmes jaillirent des yeux de Marie; car cette vue lui frappait péniblement le cœur : sa pitié augmenta en pensant aux douleurs que la jeune comtesse aurait encore à subir. Si cruelle que fût la nouvelle qu'elle apportait à son amie, elle ne pouvait hésiter; car à tout moment les soldats pouvaient

entrer dans la chambre; et quelle honte pour la noble Mathilde! Marie prit donc la main de son amie et l'éveilla par ces paroles :

— Ma chère demoiselle, éveillez-vous, j'ai quelque chose de pressé à vous dire.

Le contact de Marie effraya fortement la jeune fille, elle ouvrit les yeux, et se mit à trembler pendant que son amie la regardait avec hésitation.

— Est-ce bien toi, Marie, qui me parles ainsi, demanda-t-elle pendant qu'elle frottait les mains sur ses tempes humides. Qui est-ce qui t'amène à pareille heure?

— O malheureuse amie, levez-vous que je vous habille! ô levez-vous bien vite! un grand malheur vous attend.

Mathilde stupéfaite sauta hors du lit, et regarda anxieusement Marie dans les yeux; celle-ci sanglotait amèrement, tout en habillant Mathilde, et ne répondait pas aux questions de la jeune fille; seulement, au moment où elle lui présenta une robe de deuil, elle dit avec un pénible soupir.

— Vous allez en voyage, ô comtesse, que monseigneur saint Georges vous protége!

— Hé! pourquoi cette robe de deuil, ma chère Marie? Maintenant je vois bien quel sort m'attend! Mon rêve amer n'a pas menti, car lorsque tu m'as éveillée, j'étais transportée en France près de Jeanne de Navarre. Oh! Seigneur, tout espoir est perdu maintenant! Je ne reverrai plus le beau pays

de Flandre... et toi, ô Lion, mon père, tu ne retrouveras peut-être plus ton enfant sur la terre...

Marie, prise d'une profonde pitié, s'était assise sur un siége et pleurait silencieusement. Elle n'avait pas la force de confirmer par ses paroles la crainte de son amie. Après quelques instants la jeune fille effrayée se jeta à son cou et dit :

— Ne pleure pas ainsi sur moi, ma douce amie. Le malheur et l'adversité me sont connus depuis longtemps : pour la maison de Flandre il n'y a plus de repos, plus de joie !

— Malheureuse et noble enfant ! soupira Marie, vous ne savez pas que les soldats français vous attendent en bas, et que vous devez être emmenée à l'instant !

La jeune fille pâlit et devint toute tremblante.

— Des soldats ? dites-vous, serai-je donc exposée aux insolences de mercenaires manants ? Chère Marie, protége-moi !... Dieu, si je pouvais mourir ! ô Robert, Robert, si tu savais quel crime se commet contre ton sang !

— Ne tremblez pas ainsi, madame, il y a un chevalier parmi eux.

— L'heure fatale est donc arrivée ! Je dois te quitter Marie, et la méchante reine de Navarre m'emprisonnera comme mon père. O qu'il en soit ainsi ! il y a un juge au ciel, qui ne m'abandonnera pas...

— Vite, madame, mettez votre robe de deuil ; j'entends les pas des soldats.

Pendant que Mathilde passait la robe, la porte de la chambre s'ouvrit, la servante entra et dit :

— Madame le gentilhomme français vous fait demander, si la noble Mathilde de Béthune est prête, et s'il lui est permis de paraître devant elle.

— Qu'il vienne !

Messire de Cressines avait suivi la servante sur l'escalier et entra immédiatement dans la chambre. Il s'inclina poliment devant la comtesse et ses regards compatissants témoignaient qu'il remplissait cette mission contre son gré.

— Madame, dit-il, ne prenez pas en mauvaise part que je supplie Votre Seigneurie de me suivre à l'instant ; je ne puis plus tarder.

— Je vous suivrai avec obéissance, reprit Mathilde en retenant ses larmes. J'espère, messire, que vous me garderez de toute insulte comme un digne chevalier.

— Je vous assure, madame, dit de Cressines, touché par la soumission de la jeune fille, qu'on ne vous manquera pas, aussi longtemps que vous serez sous ma protection.

— Vos soldats, messire ?

— Mes soldats, madame, ne vous adresseront pas une seule parole. Que cette assurance vous suffise. Nous partons.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent avec une tendresse inquiète, et des larmes coulèrent plus abondantes sur leurs joues. Après des adieux plusieurs

fois répétés, elles suivirent enfin l'officier jusque dans le vestibule.

— O messire, s'écria Marie, dites-moi où vous conduisez ma malheureuse amie?

— En France, répondit de Cressines; et se tournant vers les soldats:

— Faites attention à mes paroles : celui qui osera risquer devant cette dame une parole inconvenante, sera sévèrement puni; je veux qu'on la traite selon la noblesse illustre de sa naissance. Qu'on aille chercher les chevaux dans la rue de la Halle.

Mathilde se trouvait près des soldats, ses larmes coulaient en silence sous le voile qui couvrait sa figure. Une de ses mains était restée dans la main de Marie, et elles étaient toutes deux immobiles comme des statues. Les mots étaient insuffisants pour exprimer les pénibles émotions qui avaient agité leur cœur à cette amère séparation.

Les chevaux étaient arrivés devant la porte. La jeune fille avec l'aide de messire de Cressines, fut placée sur un léger coursier. Maître Brakels et les domestiques furent lâchés, et la troupe partit rapidement par les rues de Bruges. Quelques instants après, ils furent en pleine campagne et dans des chemins que Mathilde ne reconnaissait pas; la nuit était noire et un silence solennel planait sur la nature endormie. Messire de Cressines ne quittait pas le côté de Mathilde; comme il ne voulait pas

distraire la jeune fille de sa tristesse, il ne lui parla pas et aurait peut-être fait le voyage sans mot dire, si la jeune Mathilde ne lui eut demandé la première :

— M'est-il permis, messire, de savoir quelque chose du sort qui m'attend, et puis-je vous demander de qui vient l'ordre qui m'arrache de ma demeure ?

— L'ordre m'est donné par le sire de Châtillon, répondit de Cressines ; peut-être lui est-il envoyé par une main plus puissante, car votre voyage cesse à Compiègne.

— Oui, soupira la triste jeune fille : Jeanne de Navarre m'attend. Il ne lui suffisait pas de mon père et de tous mes parents : je manquais encore. Maintenant, sa vengeance est complète. O messire, vous avez une méchante reine!

— Un homme ne pourrait pas dire cela devant moi : c'est vrai, madame, notre reine agit sévèrement avec les Flamands, et j'éprouve la plus vive compassion pour le vaillant seigneur de Béthune.

— Pardonnez-moi, messire, votre fidélité de chevalier mérite mon estime. Je ne me plaindrai pas de votre reine, et m'estimerai heureuse d'avoir, dans mon infortune un digne chevalier comme Votre Seigneurie pour guide.

— Ce serait un vrai plaisir pour moi d'accompagner Votre Seigneurie jusqu'à Compiègne ; mais cet honneur ne m'est pas accordé ; dans un quart

d'heure vous aurez une autre escorte. Ceci ne changera cependant pas votre position ; les chevaliers français n'oublient jamais ce qu'ils doivent aux femmes.

— C'est vrai, messire, les chevaliers français sont polis et courtois envers nous ; mais qui peut m'assurer que j'aurai toujours une escorte qui conviendra à mon rang ?

— Oh ! cela sera, madame ; je vous conduis au château de Male et dois vous remettre au châtelain messire de Saint-Pol. Là finit ma mission.

Ils continuèrent encore quelque temps à causer jusqu'à ce qu'ils arrivèrent enfin au pont du château de Male.

A leur approche, la sentinelle de la porte appela les soldats de garde, et la herse fut levée. Un instant après, le pont-levis descendit et toute la troupe entra dans le château.

XII

> Sa poitrine était rentrée, sa tête courbée; l'enthousiasme ne brillait plus dans ses yeux, profondément creusés par les souffrances et le temps : son doux visage portait les traces d'une lutte intérieure.
>
> JOH. ALF. DE LOCT.

Des mois s'étaient écoulés depuis la reddition de la ville de Bruges. Châtillon avait nommé le sire de

Mortenay gouverneur de la ville, et était retourné à Courtray ; car il ne se fiait pas assez aux Brugeois pour demeurer dans leurs murs. Les soldats, qu'il avait laissés dans la ville rendue, commettaient toutes sortes de méfaits et tourmentaient les bourgeois d'une méchante façon. Fatigués de cette tyrannie, la plupart des négociants étrangers retournèrent dans leur patrie, et le commerce de Bruges s'amoindrit tous les jours de plus en plus. Les métiers virent avec chagrin et avec un ardent désir de vengeance l'abaissement de leur prospérité ; mais les mesures que les Français avaient prises étaient dès lors assez sévères pour contenir leur fureur.

Une grande partie des remparts avait été démolie, et on construisait un château-fort pour dominer la ville. Au grand étonnement de ses concitoyens, de Coninck laissait tout faire sans observation, et se promenait tranquille et presque indifférent par les rues. Dans les assemblées des tisserands, il prédisait la délivrance de la patrie, et réchauffait le cœur de ses frères en leur donnant de nobles espérances.

Breydel n'était plus reconnaissable ; un sombre souci avait vieilli sa physionomie juvénile, et ses sourcils froncés s'abaissaient sur ses yeux. La tête fière du vaillant Flamand était penchée comme si un lourd fardeau l'eût courbée. La soumission et la vue des Français orgueilleux le mordaient cruellement au cœur, ainsi qu'une vipère. Pour lui, il n'y avait plus de joie ni de plaisir ; il sortait rarement de sa

demeure ; car maintenant Bruges vaincue était un cachot dont l'air l'étouffait. Cette noble et généreuse douleur ne le quittait pas un moment, et ses frères ne pouvaient le consoler ni l'émouvoir. Dans les yeux des Français, il croyait lire comme un reproche ce mot injurieux :

— Esclave.

Un matin, il était dans sa boutique de très-bonne heure, et, considérant ses rêveries de la nuit, il appuyait sa main gauche sur un trochet ; son regard vague s'égarait entre les morceaux de viande qui pendaient le long de la muraille ; mais il ne les voyait pas, car son âme était absorbée par d'autres pensées. Il resta ainsi quelque temps immobile ; sa main droite, sans le savoir, avait pris une hache plus grande que les autres ; aussitôt que l'acier étincelant tomba sous son rayon visuel, un sourire imperceptible parcourut ses traits courroucés, et il contempla longtemps le fer homicide. Tout à coup sa physionomie devint sombre et triste ; il regarda avec égarement autour de la boutique, et cette plainte tomba lentement de ses lèvres :

— C'est fini : plus d'espoir de délivrance !... Nous devons courber la tête et pleurer sur notre patrie subjuguée. Les Français triomphants courent journellement par la ville, insultant tout le monde, méprisant tout le monde... et nous, nous Flamands, il nous faut le souffrir, le supporter. O dieu ! qu'il est cruel, le serpent du désespoir qui me ronge le cœur !

Il serra avec colère la hache dans sa main, et reprit en la regardant :

— Et toi, mon arme fidèle, à quoi pourras-tu me servir désormais ! Plus de patrie à venger, plus de sang étranger à verser... des larmes de honte t'arrosent... Breydel pleure comme une femme...

Tout à coup une rage sombre contracta son visage, il jeta l'arme à terre et mit le pied dessus :

— Va, dit-il, un esclave n'a pas besoin d'armes ! et il s'appuya de nouveau sur le billot.

En ce moment la porte de la boutique s'ouvrit et Breydel, surpris, reconnut de Coninck.

— Bonjour, maître, dit-il, quelle mauvaise nouvelle m'apportez-vous si tôt ?

— Mon ami Jehan, répondit de Coninck, je ne vous demande pas pourquoi vous êtes si triste : je connais votre âme généreuse. La pensée de l'esclavage vous fait mourir ; je le vois bien.

— Taisez-vous, maître, taisez-vous ; car il me semble que les murs de ma maison répètent ce mot insultant ; ô mon ami, si je m'étais fait tuer sur les murs de notre ville, je me serais épargné une peine si amère ! Combien d'ennemis auraient trouvé leur tombe à côté de moi ; mais ces jours glorieux sont passés...

De Coninck regarda avec émotion le doyen des bouchers ; il comprit, par ses propres souffrances, combien ce chagrin devait être mortel pour une âme comme celle de Breydel, et répondit :

— Consolez-vous, mon généreux ami, et pensez que le feu qui dort sous la cendre n'est pas éteint. Ces temps glorieux reviennent un jour : le ciel nébuleux de l'esclavage s'éclaire, et le soleil de la liberté a déjà envoyé sur nous quelques-uns de ses rayons. Vous ne comprenez pas cela, mais vous pouvez me croire, l'heure de la délivrance approche. Aujourd'hui nous ne sommes pas encore assez opprimés, les chaînes de l'esclavage doivent peser plus lourdement pour que les lâches mêmes brisent leurs fers. Et alors, mon vaillant frère, et alors notre chère patrie élèvera encore au-dessus des nuages le Lion noir de Flandre...

Breydel regarda le doyen des tisserands avec une expression étrange : un sourire de bonheur et d'espoir illumina son visage, et, comme si son cœur cessait d'être oppressé, un long soupir s'échappa de sa poitrine. Il prit la main de de Coninck, la porta à son cœur et dit :

— Vous seul, ô ami, me connaissez ; vous seul pouvez toucher et consoler mon âme.

— Mais, maître Jehan, reprit de Coninck, ma visite a un autre but ; vous savez que nous avons promis de garder la jeune Mathilde.

— O damnation ! s'écria Breydel avec agitation. Un pressentiment inquiet fit monter à ses joues le feu de la colère, et il soupira :

— Mon ami, quelle effroyable, quelle honteuse nouvelle ?

— Les Français ont enlevé la fille de notre seigneur !

Le boucher fit un pas en avant, ramassa sa hache et la brandit dans sa main avec une fureur terrible. Bien que ses lèvres remuassent, aucune parole ne sortait de sa bouche ; enfin deux larmes brillantes roulèrent sur ses joues, larmes de rage et de soif de vengeance.

— O Lion de Flandre ! hurla-t-il, c'est ainsi qu'ils traitent vos enfants; et je le souffrirais ? Non, non. C'est fini, de Coninck, c'est fini. Je n'écoute rien ; aujourd'hui encore je veux voir du sang, beaucoup de sang, ou je meurs !

— Du calme, mon ami, répondit de Coninck, du calme et employez la raison ; car vous devez votre vie à la patrie, et vous ne pouvez la risquer inutilement.

— Je ne veux rien entendre, reprit Jean Breydel, je vous remercie de votre sage conseil ; mais je ne le suivrai pas ; épargnez vos paroles, elles sont inutiles.

— Mais, maître Jehan, ne vous agitez pas ainsi. Vous ne pouvez pas chasser seul les Français.

— Cela n'y fait rien. Mes prévisions ne vont pas si loin. Venger la fille du Lion et puis mourir ; oh ! maintenant je suis heureux, mon esprit s'est délivré, mon cœur bat à se rompre ! Mais, je veux bien me calmer. Continuez à raconter ce que vous savez de cet événement.

— Oh ! pas grand chose ! ce matin, on m'a éveillé de très-bonne heure pour recevoir un serviteur de messire de Nieuwland. J'ai appris par lui que la noble Mathilde a été enlevée la nuit, et que le traître Brakels leur a servi de guide.

— Brakels, cria Breydel, encore un de plus pour ma hache. Il ne servira plus les Français.

— Où l'on a conduit la comtesse, je l'ignore ; seulement il se pourrait que ce fût au château de Male, car le domestique a entendu deux fois prononcer ce nom par les soldats. Vous voyez bien, Breydel, qu'il vaudrait mieux attendre de meilleurs renseignements que d'aller à l'ouvrage si étourdiment ; il est, pour ainsi dire, certain que la comtesse est déjà presque en France.

— Vous frappez à la porte d'un sourd, mon ami, dit Breydel ; je dis que rien ne peut changer ma résolution. Je veux sortir et je sortirai. Pardonnez-moi si je vous quitte à l'instant.

Il cacha la hache sous son pourpoint et marcha rapidement vers la porte ; mais de Coninck s'était placé devant lui, par un mouvement encore plus rapide, et lui barrait ainsi le passage.

Comme un tigre pris au piége, Breydel jeta des regards furtifs autour de la boutique, paraissant chercher une sortie. Son corps se pencha en avant, ses muscles se tendirent, comme s'il s'apprêtait à renverser celui qui mettait obstacle à sa fuite.

— Cessez ces efforts inutiles, lui dit de Coninck. Je

vous assure que vous ne sortirez pas avec cette hache. Vous m'êtes un ami trop cher et je me fais un devoir de vous garder de tout malheur.

— Laissez-moi passer, ô maître Pierre, cria le doyen des bouchers ; je vous en supplie, laissez-moi sortir : vous m'affligez sans pitié.

— Non, je suis inexorable. Songez que vous n'êtes pas votre maître, que vous ne pouvez risquer votre vie ! ô mon maître, Dieu vous a doué d'une plus grande âme et la patrie a nourri en vous des membres plus puissants pour faire de vous le rempart de la liberté commune. Considérez cette haute mission et ne gaspillez pas ainsi ces dons dans une vengeance inutile.

Pendant que de Coninck parlait ainsi, l'emportement du boucher s'apaisait ; son maintien devint calme, et on aurait cru qu'il s'était laissé convaincre par les sages raisons de son ami. Ce n'était pas de la dissimulation, toutefois ; c'était l'expression vraie de ses sentiments. Il flottait entre le désir de la vengeance et le calme, sans pouvoir se calmer intérieurement.

— Vous avez raison, mon ami, dit-il ; je me laisse emporter trop facilement ; mais, vous le savez, il y a dès passions à l'inspiration desquelles on ne peut résister. Je suspendrai de nouveau mon arme à la muraille ; maintenant vous me laisserez sortir, car je dois aller aujourd'hui au marché au bétail à Thouront.

— Je ne veux pas vous retenir plus longtemps,

quoique je sache que vous n'irez pas aujourd'hui à Thouront.

– Certainement, maître ; je n'ai plus de bétail dans mes étables et je dois m'en procurer pour la nuit.

— Vous ne pouvez me tromper, maître Jean ; je vous connais depuis trop longtemps. Je lis dans vos yeux le fond de votre âme. Vous allez directement à Male.

— Vous êtes sorcier, maître Pierre, car vous connaissez mieux ma pensée que moi-même. Oui, je vais à Male, mais je vous assure que ce n'est pas pour m'informer de la malheureuse fille de notre seigneur. Je vou; promets de remettre la vengeance à un autre jour.

Lcs deux doyens sortirent ensemble de la boutique et se quittèrent après avoir causé encore quelques moments dans la rue. Breydel, après une demi-heure de marche, arriva dans le village de Male. La seigneurie de Male est à une petite lieue de Bruges. (1) Dans l'année où se passe notre histoire, elle se compo-

(1) Le château de Male existe encore. Lorsque j'allai le visiter pour pouvoir le décrire avec connaissance, je fus trompé dans mon attente. Depuis qu'on l'a rebâti, il ressemble plutôt à une grand ferme qu'à un bien seigneurial; c'est avec peine que l'on découvre quelques restes des vieux remparts sous le gazon· un perron de pierre est resté debout au milieu du village. Il y a quelques années, il y avait encore de grands bois dans les environs, mais la charrue y a passé depuis.

(Note de l'auteur.)

sait d'une trentaine de huttes de chaume disséminées çà et là dans la limite féodale. Entre les bois impénétrables qui entouraient le village, le travail des hommes avait donné au sol une admirable fertilité. Comme la terre, dans cette contrée, paraissait reconnaissante envers les habitants et les récompensait par une riche moisson, on aurait cru que les habitants devaient vivre dans un état de bien-être ! Et, cependant, leur costume et tout leur extérieur portaient les signes du besoin. L'esclavage et la domination violente étaient les causes de leur misère : la sueur de leur front ne coulait ni pour eux, ni pour leur famille ; tout était pour le seigneur féodal, et ils s'estimaient heureux lorsqu'après avoir payé la redevance féodale, il leur restait encore assez pour se donner les forces nécessaires au rude labeur de la terre.

A peu de distance du village, il y avait une place carrée, autour de laquelle quelques maisons en pierre étaient bâties l'une près de l'autre ; au milieu se dressait un pilier en pierre, droit comme une aiguille, auquel était attachée une chaîne avec un collier de fer ; c'était le signe de la justice comtale et le carreau ordinaire auquel on exposait les malfaiteurs. Une petite chapelle s'élevait sur l'un des côtés de la place, et les murs du cimetière y faisaient une emprise de quelques pieds.

A côté se trouvait une maison assez haute, le seul cabaret ou taverne de Male où l'on vendait de la

bière et du vin. Le nom de cet estaminet était sculpté au-dessus de la porte ; mais travaillé si grossièrement qu'il eût été difficile de reconnaître saint Martin dans ce tableau de pierre. Le vestibule et le rez-de-chaussée occupaient tout l'espace compris entre les murs extérieurs.

Une cheminée gigantesque remplissait le fond de la chambre et n'y laissait pas d'autre place qu'un petit coin de chaque côté où séchaient les semences et les plantes. Les autres murailles étaient blanchies à la chaux et chargées de toutes sortes d'ustensiles de cuisine en bois ou en étain : une hache et une collection de grands couteaux dans leur fourreau de cuir, pendaient à la place qui leur était particulièrement destinée. La fumée, qui s'échappait continuellement du foyer dans la chambre, avait revêtu les poutres du plafond d'une couleur sombre, qui donnait à cette place un aspect triste et froid. Quoiqu'il fît un clair soleil, le jour y était douteux, car les fenêtres de style moitié romain et moitié gothique, étaient élevées de près de sept pieds au-dessus du sol et formées de tout petits carreaux verdâtres. Des siéges lourds et des tables plus lourdes encore se trouvaient çà et là dans la chambre. L'hôtesse courait de droite à gauche pour servir et verser à boire à ses nombreuses pratiques. Les coupes d'étain n'étaient jamais en repos, et les appels joyeux des buveurs se mêlaient à un doux murmure, que l'on ne pouvait comprendre. Il était facile

de reconnaître, aux accents mâles et sonores qui retentissaient près de la cheminée, qu'on y parlait le flamand, tandis qu'au milieu de la chambre des sons plus efféminés et un grasseyement plus doux trahissaient la langue française. Parmi ceux qui s'exprimaient dans ce langage étranger et qui appartenaient à la garnison du château, il y en avait un, nommé Leroux, qui parlait avec hauteur à ses camarades, et comme un officier ; cependant il n'était qu'un soldat comme eux, mais ses membres d'hercule et sa force bien connue lui avaient acquis cette supériorité.

Pendant que les guerriers français vidaient leurs coupes avec de joyeuses exclamations, un autre soldat entra dans la taverne et leur dit :

— Çà, camarades, je vous apporte une bonne nouvelle. Nous allons quitter ce maudit pays de Flandre et peut-être demain nous rentrerons dans notre belle France.

Les soldats étonnés jetèrent des regards curieux sur le nouveau venu.

— Oui, reprit celui-ci, oui, demain nous partons avec la belle dame qui est venue nous visiter si mal à propos cette nuit.

— Dites-vous vrai ? demanda Leroux.

— Certainement c'est la vérité ! notre seigneur de Saint-Pol m'a envoyé pour vous avertir.

— Je vous crois, car vous êtes toujours un messager de malheur ! cria Leroux.

— Tiens, pourquoi cette nouvelle vous fâche-t-elle? N'aimez-vous pas de retourner en France?

— Pas du tout! Ici nous goûtons les fruits de la victoire, et il ne me plairait pas de quitter sitôt ceux-ci.

— Oh! ne vous fâchez pas tant, nous revenons dans peu de jours. Nous ne devons accompagner notre seigneur de Saint-Pol que jusqu'à Lille.

Au moment où Leroux allait répondre, la porte s'ouvrit et un Flamand entra dans le cabaret. Il regarda les Français avec hardiesse, se plaça à une table et cria :

— Eh, hôtelier, un pot de bière! vite, car je suis pressé!

— Tout de suite, maître Breydel, répondit l'hôte.

— Voilà un beau Flamand, murmura un soldat à l'oreille de Leroux. Il n'est pas aussi grand que toi, mais quel corps musculeux et quelle voix! Ce n'est pas un paysan.

— Vraiment, répondit Leroux, c'est un joli garçon; il a des yeux comme un lion. Je me sens pris d'amitié pour lui.

— Hôtelier! cria Breydel, en se levant, où restes-tu? La gorge me brûle effroyablement.

— Dis-moi, Flamand, demanda Leroux, sais-tu le français?

— Plus que je ne désire, répondit Breydel dans la même langue.

— Eh bien, puisque je vois que tu es impatient et

que tu as soif, je t'invite à boire à ma coupe. Bon, je souhaite que cela te fasse du bien.

Breydel prit la coupe des mains du soldat avec un geste de reconnaissance et dit, en le portant à ses lèvres :

— A ta santé et à ta chance dans la guerre!

Mais dès que quelques gouttes de vin eurent mouillé ses lèvres, il remit la coupe sur la table avec dégoût.

— Qu'est-ce cela? Vous craignez le noble breuvage? Les Flamands n'y sont pas habitués, cria Leroux en riant.

— C'est du vin français! répondit Breydel aussi indifféremment que si le dégoût avait été naturel.

Les soldats se regardèrent avec un étonnement visible, le sang monta aux joues de Leroux. Le froid extérieur de Breydel avait cependant fait tant d'impression sur lui qu'il laissa le Flamand se rasseoir sans rien lui dire. Entre-temps l'hôte avait apporté la bière demandée et le doyen des bouchers en but plusieurs gorgées sans faire attention aux Français.

— Maintenant, camarades, cria Leroux en levant sa coupe, buvons un dernier coup pour qu'il ne soit pas dit que nous partons avec la bouche sèche. A la santé de la noble dame, en attendant que le feu la brûle.

Breydel se contint à ces mots, car un mouvement soudain s'était opéré en lui, et ses yeux s'étaient

fixés avec mépris sur les soldats, quoiqu'ils ne l'eussent pas remarqué.

— Pourvu qu'il ne se passe rien pendant notre absence, dit Leroux avec dépit. Les Brugeois commencent à se mutiner et à murmurer, on n'aurait qu'à piller leur ville pendant que nous sommes en France.

Breydel grinça des dents avec fureur ; mais il n'avait pas encore oublié sa promesse et les paroles de de Coninck. Il écouta avec plus d'attention lorsque Leroux dit les paroles suivantes :

— Nous aurons à reprocher cette perte à la belle dame... Mais qui peut-elle être? Pour moi, je crois que c'est la fille d'un mutin puissant, et qu'elle sera conduite près des autres, en France. Elle mangera encore du pain amer !...

Le doyen des bouchers s'était levé de sa chaise, et pendant qu'il se promenait nonchalamment dans la chambre pour cacher son agitation, il chantonnait d'une voix douce, cette chanson populaire :

Sur le champ d'or qui dans l'air se déploie,
Superbe et fier se dresse un lion noir
Dont la crinière au gré des vents ondoie ;
Sa large griffe est effroyable à voir,
Contre ses coups nul ne peut se défendre.
Son œil sanglant est rayonnant d'éclairs.
Ce noir lion, c'est le Lion de Flandre :
Son seul repos fait trembler l'univers. (1)

(1) Cette chanson, que nous essayons de traduire en vers est de M. J. A. de Loct. (*Note du traducteur.*)

Aussitôt que les Français entendirent ces paroles, ils levèrent la tête en même temps et semblèrent frappés de surprise.

— Écoutez, dit l'un d'eux, c'est la chanson des *Klauwaerts!* Témérité! Ce Flamand ose-t-il la chanter en notre présence?

Quoique Jean Breydel eût entendu, il n'en continua pas moins sa chanson; il éleva même la voix comme pour braver les Français.

Sur l'Orient il étendit ses griffes,
Et l'Orient s'enfuit épouvanté.
Son regard seul dispersa les califes,
Et du croissant l'étendard redouté.
Puis il quitta les rivages d'Asie
Et des Flamands pour payer la valeur,
Au plus vaillant des fils de la patrie
Il fit présent d'un sceptre d'empereur. (1)

— Mais que signifie cette chanson qu'ils ont éternellement à la bouche? demanda Leroux à un Flamand du château qui était assis près de lui.

(1) Dans toutes les guerres qui furent entreprises par les chrétiens, pour conquérir Jérusalem et délivrer le tombeau du Christ, les Belges prirent la plus grande part. Déjà en 1095, Godefroi de Bouillon, né au château de Boisy, à quatre lieues de Bruxelles, entra en Palestine avec trois cent mille hommes, et Jérusalem fut prise par eux. En 1204, Beaudoin, comte de Flandre, partit pour l'Orient avec quelques chevaliers français et avec Dandolo, doge de Venise, et vainquit les Turcs dans plusieurs combats. Il fut élu, pour sa bravoure, empereur de Constantinople, par tous les alliés.

— Eh bien, il dit, que le Lion noir de Flandre a frappé de ses griffes les demi-crinières des Sarrasins, et qu'il a fait le comte Beaudoin empereur.

— Écoutez, Flamand! dit Leroux à Breydel, vous devez reconnaître que le terrible Lion noir a dû fuir devant la bannière des lis de notre puissant souverain Philippe le Bel, et maintenant, il est assurément mort.

Maître Jean sourit avec un mépris ironique, et répondit :

— Il y a encore un couplet à la chanson, écoutez :

Ores il dort; loin des cités flamandes
Le roi Français le retient enchaîné ;
Et librement il déchaîne ses bandes
Sur la patrie où le lion est né ;
Mais si jamais le lion se réveille,
Tremblez, Français, tremblez pour le lis blanc;
De vos drapeaux la blancheur sans pareille
Sera souillée et de boue et de sang.

— Demandez maintenant ce que cela signifie!

Leroux s'étant fait expliquer le sens de ces paroles, jeta son siége avec colère, remplit sa coupe jusqu'au bord et dit :

— Que je sois toute ma vie un lâche, si je ne vous casse pas le cou, si vous dites encore une parole.

Jean Breydel rit de cette menace et répondit :

— Ne jurez pas, car vous comptez sans votre hôte. Croyez-vous que je me tairai pour vous? Pour tous les wallons du monde, je ne garderais pas un mot sur le cœur. Et voyez, pour vous le démontrer, je bois en l'honneur du Lion et je brave les Français, entendez-vous?

— Camarades, dit Leroux, écumant de rage, laissez-moi agir seul avec ce Flamand, il ne mourra que de ma main.

En disant ces paroles, il s'avança vers Breydel et cria :

— Vous mentez et vivent les lis!

— Vous mentez vous-même, et salut au Lion noir de Flandre! répliqua Breydel.

—Venez, reprit le Français, vous êtes fort, je veux vous montrer que les lis ne doivent pas céder devant un Lion. Luttons jusqu'à la mort.

— Cela s'entend, répondit Jean Breydel. Seulement, dépêchons-nous. Je suis charmé d'avoir trouvé un ennemi courageux; cela vaut la peine.

Ils furent bientôt hors de la taverne et marchèrent en murmurant sous les arbres. Quand ils eurent trouvé une place convenable, ils reculèrent de quelques pas et s'apprêtèrent à la terrible lutte. Breydel jeta son couteau et retroussa ses manches jusqu'aux épaules : ses bras musculeux stupéfièrent les soldats qui se tenaient autour d'eux pour être spectateurs de la lutte. Comme Breydel n'avait pas d'autre arme que

son couteau, Leroux jeta son épée et se tourna vers ses camarades en disant :

— Ah çà ! quoiqu'il arrive, je ne veux pas qu'on m'aide. La lutte doit être loyale ; car mon ennemi est un brave Flamand.

— Êtes-vous prêt ? s'écria Breydel.

— Je suis prêt !

A ces mots les deux champions rentrèrent leurs têtes entre les épaules, et leurs yeux flamboyèrent sous leurs paupières baissées ; leurs dents et leurs lèvres se serrèrent avec violence ; alors ils se ruèrent l'un sur l'autre comme deux taureaux furieux. Un pesant coup de poing s'abattit de chaque côté sur une poitrine, comme un marteau sur une enclume, et les deux lutteurs plièrent sur leurs jarrets ; mais leur rage s'en accrut davantage. Un sombre mugissement sortait avec bruit de leur gorge, leurs bras s'enlaçaient autour de leurs corps comme deux ceintures de fer ; leurs bras et leurs jambes semblaient animés d'une force extraordinaire ; tous leurs membres se tordaient affreusement l'un contre l'autre, et les terribles étreintes leur arrachaient des soupirs de douleur. Le feu de la rage montait à leurs visages enflammés, et le blanc de leurs yeux était veiné de lignes rouges. Cependant, aucun des deux ne put ébranler l'autre ; on eu dit que leurs pieds s'étaient enracinés dans la terre où ils s'enfonçaient. Les veines de Breydel se tordaient comme des cordes sur

ses bras nerveux. Une sueur fumante tombait à flots des joues des combattants, et leur souffle devenait brûlant et précipité. On voyait leur poitrine s'élever et descendre rapidement ; cependant on n'entendait que quelques sourdes imprécations entre des soupirs étouffés.

Après qu'ils se furent empoignés ainsi pendant quelque temps, le Français s'arc-bouta sur une jambe, jeta ses bras autour du corps de Breydel et lui déprima la tête avec une force si irrésistible que le Flamand chancela et pencha en avant. Sans lui donner le temps de se remettre et encouragé par cet avantage, Leroux redoubla d'efforts et Breydel fut obligé de fléchir les genoux sous ce violent ébranlement.

—Voilà déjà le Lion qui ploie les genoux, cria Leroux en assénant sur la tête de son antagoniste un si terrible coup que le sang lui en jaillit par la bouche. Mais ce coup même avait forcé le Français de lâcher Breydel d'une main. Au moment où Leroux leva le bras pour achever le Flamand, celui-ci sauta debout et recula de trois pas. Rapide comme l'éclair, il se rua en hurlant contre le Français et l'entoura de ses bras avec une telle rage qu'il fit craquer ses côtes dans sa poitrine ; mais celui-ci, agile et flexible comme un serpent, entrelaça ses membres autour du corps de Breydel avec une force qu'augmentait encore l'habitude et la science du pugilat. Le jeune

Flamand sentit ses jambes, serrées par les genoux du Français, ployer et se dérober sous lui. Cette longue lutte, dans laquelle il voyait pour la première fois de sa vie fléchir son courage, lui sembla plus cruelle que les tortures de l'enfer. Une écume sanglante lui vint aux lèvres et il devint fou de fureur. Alors, il lâcha tout à coup le Français et s'élança sur lui tête baissée. Tel qu'un bêlier qui bat la muraille, le front de Breydel frappa son ennemi en pleine poitrine. La violence du choc fut telle, que Leroux recula en chancelant et que le sang lui sortit par le nez et par la bouche. Sans lui laisser le temps de se redresser sur ses jambes, le poing du Flamand s'abattit sur sa tête comme une pierre et il tomba étendu sur le sol en poussant un cri de douleur (1).

— Vous avez senti la griffe du Lion ! rugit Breydel.

Les soldats, spectateurs de cette lutte, avaient encouragé leur camarade par des paroles et par des exclamations, mais ils ne s'en étaient pas mêlés autrement. Pendant qu'ils relevaient Leroux expirant, Breydel quitta à pas lents le lieu du combat et rentra dans la taverne ; il commanda un autre pôt de bière et but à plusieurs reprises pour étancher la soif brûlante qui le dévorait.

(1) Le premier mai suivant, Jean Breydel, alla boire au château de Male, où il eut une querelle avec un des gens du châtelain, qui avait reproché aux Brugeois d'être des mutins ; il tua cet homme sur place. (*Annales de Bruges.*)

Il y était déjà depuis quelque temps et sa fatigue commençait à diminuer, lorsque la porte s'ouvrit derrière lui. Avant qu'il eût eu le temps de se retourner pour voir qui entrait, il fut saisi et jeté par terre par quatre hommes vigoureux ; en un clin d'œil la maison fut pleine de Français armés. Longtemps Breydel s'épuisa contre eux en efforts inutiles ; enfin, haletant et sans force, il resta sans mouvement et jeta aux Français un de ces regards empoisonnés qui sont le présage de la mort. La plupart des soldats tremblaient à l'aspect du Flamand étendu par terre ; car, tandis que son corps était immobile, ses yeux flamboyants jetaient autour de lui des regards si menaçants et si terribles que la crainte oppressait le cœur des assaillants.

Un chevalier, qu'à son costume il était facile de reconnaître pour un chef, s'approcha de Breydel, et, après avoir donné l'ordre de lui rendre tout mouvement impossible, il dit au Flamand :

— Nous nous connaissons depuis longtemps, manant téméraire. C'est toi qui as tué le page de monseigneur de Châtillon dans la forêt de Wynendael et qui as osé nous menacer de ton couteau, nous, chevaliers... Et voilà que tu oses encore venir assassiner un de mes meilleurs hommes d'armes sur mes domaines ! Tu seras traité comme tu le mérites : aujourd'hui même on te dressera une potence sur les murs de Male, pour que tu serves d'exemple aux Brugeois mutins.

— Vous êtes un calomniateur ! s'écria Breydel ; je me suis défendu loyalement dans le combat, et si votre lâche violence ne m'en empêchait pas, je vous prouverais que je n'ai pas de remords.

— Vous avez osé insulter la bannière de France.

— J'ai vengé le Lion noir de ma patrie, et je le ferais encore. Mais ne me tenez pas plus longtemps couché par terre comme un bœuf abattu, ou tuez-moi sur-le-champ ; je ne me défendrai pas.

Sur l'ordre de Saint-Pol, les soldats relevèrent Breydel sans le lâcher et le conduisirent avec précaution jusqu'à la porte. Le Flamand prisonnier marchait lentement entre les hommes d'armes. Deux des plus vigoureux lui tenaient les bras ; quatre autres marchaient devant et derrière ; de sorte qu'il lui était impossible de s'échapper. Tel n'était pas, d'ailleurs, son intention ; il ne fit pas la moindre résistance.

Pendant qu'ils avançaient ainsi avec le prisonnier, les soldats se mirent à le railler insolemment. Breydel sentit bouillonner en lui une colère inexprimable à leurs paroles ironiques et désira intérieurement la mort ; cependant il dissimula sa fureur jusqu'au moment où on lui parla ainsi ;

— Ah ça, beau Flamand, si demain vous dansez bien à la corde devant nous, nous chasserons les corbeaux de votre cadavre.

Le doyen des bouchers jeta un regard de mépris

sur le soldat qui le raillait ainsi dans son malheur. Celui-ci reprit :

— Ne me regardez pas ainsi, maudit *Klauwaert*, ou je vous frappe au visage.

— Oh! lâche Français! cria Breydel, vous êtes tous les mêmes, vous insultez un ennemi prisonnier, méprisables valets d'un méprisable maître...

Un soufflet, que lui appliqua le soldat, l'interrompit. Il se tut soudain et courba la tête comme s'il perdait courage. Mais une colère ardente agitait son âme, et, pareil au feu souterrain qui brûle dans le sein d'un volcan, un furieux désir de vengeance brûlait dans le cœur du Flamand. Les soldats continuèrent à lui lancer des injures, et son silence ne fit que les rendre plus amères. Près du pont du château ils cessèrent tout à coup de rire, et leurs visages pâlirent d'inquiétude et d'effroi. Breydel, en ce moment, rassembla toutes les forces que la nature lui avait si généreusement départies, et arracha ses bras des mains de ses gardiens. Il s'élança comme un léopard sur les deux soldats qui l'avaient irrité le plus, et ses mains, pareilles à des tenailles de fer, les saisirent à la gorge.

— Je veux mourir pour vous, ô Lion de Flandre ! cria-t-il, mais pas à une potence , pas sans vengeance !

En disant ces paroles, il serrait si étroitement la gorge des deux soldats, que leurs joues devinrent blanches et livides. Puis, de son bras tout puissant,

secouant les corps de ses ennemis, il entre-choqua leurs têtes branlantes avec une terrible violence. Paralysés par l'étranglement, ils n'essayèrent pas de résister; leurs bras pendaient inertes le long de leur corps. Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il ne nous en faut pour le raconter (1).

A la vue du danger de leurs camarades, les autres Français accoururent en jurant; mais Breydel laissa tomber ses deux victimes et après s'être débarrassé de ses nouveaux ennemis, il s'enfuit à toutes jambes. Les soldats le poursuivirent jusqu'à un long fossé. Breydel, habitué à vivre dans les prairies, sauta comme un cerf sur l'autre bord et continua sa course vers Sainte-Croix. Deux soldats, qui tentèrent aussi de sauter le fossé, y tombèrent jusqu'au cou et durent renoncer à toute poursuite.

Le doyen rentra à Bruges encore plein de fureur et alla droit à sa demeure ; il ne trouva qu'un jeune garçon qui se disposait à sortir.

— Où sont mes ouvriers ? cria Breydel avec impatience.

— Maître, répondit l'apprenti, ils sont au *Pand*, où les bouchers viennent d'être convoqués en toute hâte.

— Qu'y a-t-il de nouveau ?

Je ne sais pas, maître; mais l'huissier de la ville

(1) Le châtelain aidé de ses gens voulut en tirer vengeance, mais Breydel lui résista courageusement.

(Annales de Bruges.)

a lu au Perron une ordonnance disant que tous les bourgeois qui gagnent leur vie, par le travail de leurs mains, doivent payer, le samedi de chaque semaine, un penning d'argent au collecteur de l'impôt (1). Telle est, selon le cri général, la cause de la convocation des métiers que le doyen des tisserands a ordonnée.

— Restez ici et fermez la boutique, dit Breydel; dites à ma mère que je ne rentre pas cette nuit; qu'elle ne craigne rien.

Il prit sa hache suspendue à la muraille, et, l'ayant cachée sous son pourpoint, il quitta sa demeure et se rendit à la réunion du métier. Aussitôt qu'il entra dans la salle, un frémissement de joie parcourut l'assistance, et ses compagnons s'écrièrent :

— Ah ! voilà Breydel, notre doyen !

Celui qui avait pris provisoirement sa place, se leva et lui présenta le fauteuil ; mais Breydel, au lieu de s'y placer comme d'habitude, prit une chaise basse et s'y laissa tomber avec un sourire amer.

— O mes frères, donnez-moi la main, j'ai tant besoin de votre amitié ; moi et notre métier sans tache nous avons reçu un affront qui ne peut être effacé !

Les maîtres et les compagnons se pressèrent ensemble autour du siége de Breydel. Jamais ils ne l'avaient vu si triste et si abattu. Tous les yeux se fixèrent curieusement sur lui. Après un long soupir, il reprit :

(1) Châtillon surchargea le peuple d'impôts; voir l'*Excellente chronique,* concernant l'impôt du quatrième penning sur le salaire.

— Vous, vrais enfants de Bruges, trop longtemps déjà vous avez assez souffert la honte avec moi, vous ne pouvez pas supporter aussi l'esclavage. Mais si vous saviez ce qui m'est arrivé aujourd'hui ! vous pleureriez comme des enfants. Oh ! injure mortelle ! Je n'ose pas le dire, la honte me torture !

Toutes ces figures mâles et brunes s'étaient déjà enflammées du feu de la colère ; ils ne savaient pas encore de quoi ils devaient se fâcher, et cependant ils serraient convulsivement les poings, et des imprécations grondaient dans leurs bouches.

— Écoutez, reprit Breydel, et ne succombez pas sous le poids de la honte, ô mes frères, écoutez bien... Les Français ont frappé votre doyen à la figure; et cette joue, celle-ci, est souillée d'un soufflet outrageant.

La fureur qui saisit les bouchers à ces paroles ne peut se décrire. Des cris de mort montèrent vers la voûte de la salle, et chacun fit serment de venger cette injure.

— Avec quoi, demanda Breydel, efface-t-on une pareille tache ?

— Avec du sang ! fut le cri général.

— Vous me comprenez, mes frères, reprit le doyen ; oui, le sang seul et la mort des offenseurs peuvent me laver. Sachez que c'est la garnison de Male, qui m'a traité ainsi. Mais, dites-le avec moi : — Le soleil de demain ne retrouvera plus le château à Male !

— Il ne le retrouvera plus ! répétèrent les bouchers animés du désir de la vengeance.

— Venez, dit Breydel, partons. Que chacun retourne à sa demeure, s'apprête en silence et prenne sa meilleure hache. Procurez-vous d'autres armes, si c'est possible, ainsi que des outils pour couper le taillis ; car nous devons escalader le château. A onze heures nous nous réunirons dans le bois de *la Pie*, derrière Sainte-Croix.

Après avoir donné encore quelques explications aux anciens, il quitta le *Pand*, et ses compagnons sortirent après lui. La nuit, un peu avant que l'heure désignée sonnât au clocher de Sainte-Croix, un grand nombre d'hommes se glissaient mystérieusement dans les sentiers aux environs du village. Tous marchaient dans la même direction, et disparurent tour à tour dans le bois de *la Pie*. Quelques-uns d'entre eux portaient des arbalètes, d'autres des massues ; cependant la plupart n'avaient pas d'armes visibles. Jean Breydel se trouvait au fond de la forêt et délibérait, avec les maîtres de la corporation, de quel côté du château on risquerait l'assaut. Enfin il fut décidé qu'on comblerait le fossé, à côté du pont, avec du bois, et qu'on tenterait d'escalader le mur. Le doyen se promenait impatiemment entre ses compagnons, occupés à hacher les arbrisseaux et les petits arbres, et à en faire des fagots. Aussitôt qu'il se fut assuré qu'il ne manquait pas de porteurs, il donna l'ordre du départ, et les bouchers quittèrent

le bois pour aller anéantir le château de Male.

Suivant le témoignagne des chroniques ils étaient au nombre de sept cents, et pourtant ils étaient tellement désireux d'atteindre leur vengeance, qu'aucun bruit imprudent ne s'élevait de leurs rangs. On n'entendait que le frottement des branches traînantes et l'aboiement des chiens que ce bruit étrange effrayait. Ils s'arrêtèrent à une portée d'arc du château, et Breydel s'avança avec quelques hommes pour observer les remparts. La sentinelle qui veillait au-dessus de la porte avait entendu le bruit de leurs pas; toutefois, doutant encore, elle écouta avec plus d'attention et s'avança sur le rempart.

— Attendez, dit un des compagnons de Breydel, je vais faire rentrer cet ennuyeux veilleur.

A ces mots il banda son arc et visa la sentinelle. — Il atteignit son but, car sa flèche se brisa en morceaux sur la cuirasse du Français. Celui-ci effrayé par le coup descendit des remparts, et cria de toutes ses forces :

— France! l'ennemi! aux armes! aux armes!

— En avant, camarades! cria Breydel, en avant! Par ici avec les fagots!

Les bouchers vinrent un à un planter les branches et les arbrisseaux dans le fossé; il fut bientôt assez comblé pour qu'on y pût marcher comme sur un pont, jusqu'au mur. Les échelles furent placées et une partie des Flamands escalada les remparts sans trouver de résistance. Au cri de la sentinelle les sol-

dats avaient sauté de leur lit, et, en un clin d'œil, il y en eut plus de cinquante habillés et armés. Leur nombre augmenta rapidement, les cris des Flamands avaient bien mieux éveillé les endormis que l'appel de la sentinelle.

Jean Breydel se trouvait dans le château avec une trentaine de ses compagnons à peine, quand une foule de gentilshommes et de soldats tombèrent sur eux. Au commencement, beaucoup de bouchers tombèrent, car ils n'avaient pas de cottes de mailles, et les flèches des Français pénétraient sans résistance dans leur corps. Mais cela ne dura pas longtemps; quelques instants après tous les Flamands furent dans les murs.

— Voyez mes frères, cria Breydel, je commence la tuerie. Suivez-moi.

Comme une charrue qui se creuse elle-même un sillon dans la terre, ainsi Breydel se fit un chemin à travers les Français. Chaque coup de sa hache coûtait la vie à un ennemi, et le sang de ses victimes ruisselait par torrents sur son pourpoint. Les autres Flamands, aussi furieux que lui, tombèrent de tous côtés sur les soldats, et leurs cris de triomphe étouffèrent les cris d'agonie des Français mourants (1).

(1) Breydel revint à Bruges, raconta cela aux bouchers et à ses autres amis: ceux-ci, au nombre de sept cents, bien armés, se rendirent à Male où ils tuèrent le châtelain avec beaucoup d'autres. (*Annales de Bruges.*)

Pendant qu'on se battait ainsi dans la cour et sur les remparts, le châtelain, messire de Saint-Pol, avait fait seller en toute hâte quelques chevaux. Aussitôt qu'on lui annonça qu'il n'y avait plus d'espoir, et que la plupart des soldats étaient tués, il fit ouvrir la petite porte de secours. Alors on entraîna avec violence une dame qui pleurait, et lorsqu'on l'eût placée entre les bras d'un soldat sur un des chevaux, ces cavaliers passèrent le fossé à la nage et disparurent entre les arbres de la forêt.

Il était impossible aux Français de résister à l'attaque des bouchers ; ces derniers étaient, d'ailleurs, en plus grand nombre que leurs ennemis. Aussi, une heure plus tard n'y eut-il plus dans Male un seul homme vivant, sinon ceux qui étaient nés sur le territoire flamand. On chercha, pendant plus de deux heures, avec des flambeaux dans les chambres et dans les caves du château; cependant on ne trouva plus d'ennemis, car ceux qui avaient échappé au massacre s'étaient enfuis par la porte de secours. Après que Breydel se fût fait montrer exactement, par un domestique, toutes les places du château, il crut, avec raison, que la comtesse Mathilde avait été emmenée. Il se livra alors à toute sa fureur, et mit le feu aux quatre coins du château seigneurial. Pendant que les flammes s'élevaient vers le ciel, et que déjà de grands murs se renversaient avec un terrible craquement, les bouchers abattirent tout ce qui pouvait être anéanti, arbres et ponts, jusqu'à ce

que le château offrît l'image de la plus complète destruction.

Les cloches des villages environnants sonnèrent l'alarme, et les paysans quittèrent leurs huttes pour éteindre l'incendie ; mais il était trop tard. Il ne restait plus au château comtal que les quatre murs en flammes. On entendait la voix éclatante de Breydel qui criait :

— Oui, oui, le soleil de demain cherchera vainement le château de Male.

La vengeance étant consommée, les bouchers se réunirent et quittèrent Male en chantant un chœur joyeux : ils chantaient la chanson du Lion noir.

XIII

Dans la guerre de 1296, quand les Français prirent toute la Flandre occidentale, le château de Nieuwenhove leur opposa une résistance opiniâtre. Un grand nombre de chevaliers flamands y étaient enfermés, sous Robert de Béthune, et ne voulurent pas le rendre aussi longtemps qu'un d'eux put se défendre. Mais le grand nombre de leurs ennemis rendit inutile ce courage héroïque ; ils périrent pres-

que tous sur les murs des remparts (1). En entrant dans le château, par les remparts renversés, les Français ne trouvèrent que des cadavres ; et comme ils ne pouvaient pas faire tomber leur colère sur des ennemis, ils brûlèrent le château, renversèrent les murs et remplirent les fossés de cendres.

Les restes de Nieuwenhove étaient situés à deux lieues de Bruges, dans la direction de Courtray, au milieu d'une épaisse forêt, et loin des demeures des gens du pays; il était très-rare que le pas d'un homme foulât ce tas de ruines; les croassaments continuels des oiseaux de nuit avaient fait croire aux villageois superstitieux que les âmes des Flamands tués y demandaient vengeance et délivrance.

Quoique l'incendie eût atteint tout le château, il n'était cependant pas tellement anéanti, que les murs ne montrassent plus aux yeux sa forme première; le bâtiment existait encore, mais avec une infinité de crevasses. Les toitures étaient tombées à côté des murs qui les soutenaient, et des fenêtres sans carreaux il ne restait plus que les châssis de pierre. Tout portait la marque d'une destruction précipitée,

(1) ... L'été de l'année 1296, vers la Saint-Jean, le roi Philippe vint en Flandre avec 20,000 hommes, prit Douai, et assiégea Lille... Là on se battit fort, le comte de Blois et tous ceux de Guise, qui avait assisté à la première bataille, y restèrent morts; de ces Français, il resta 4,000 Wallons; toute la Flandre occidentale était perdue. Les Français pillèrent Lille, Ypres, Courtray et Roulers, et brûlèrent des églises, des couvents, des villages, des hôpitaux. (*L'Excellente chronique.*)

car quelques parties étaient restées intactes, tandis que d'autres avaient été renversées avec beaucoup de peine ; dans la grande cour, qui était entourée de remparts à demi écroulés, on voyait çà et là des monceaux de décombres.

Nieuwenhove était dans cet état, depuis six ans, au moment que nous avons choisi pour faire cette description. Les plantes, que le vent avait semées entre les pierres éparses, s'étaient multipliées à l'infini : un gazon délicieux poussait partout ses pointes verdoyantes, et, comme des enfants gâtés de la nature, les fleurs des champs agitaient leurs calices d'argent par-dessous les tas de décombres. Le long des murs noircis grimpaient des lierres flexibles qui avaient pris racine dans les crevasses des pierres calcinées : d'autres plantes, telles que des vignes vierges et des liserons se jetaient d'une muraille à l'autre, et formaient, au-dessus des déchirures profondes, une voûte de la plus agréable verdure.

Il était quatre heures du matin ; un faible crépuscule colorait l'orient d'un jaune douteux et une auréole de rayons d'or se montrait derrière l'horizon, comme l'avant-courrière du soleil. Cependant les ruine de Nieuwenhove étaient encore couvertes d'ombres grises : la nature endormie était enveloppée de ces teintes indécises qui ne sont pas encore des couleurs, tandis que la lumière du levant se reflétait déjà dans l'immensité bleue du ciel. Çà et là quelque orfraie attardée volait vers son trou en

huant tristement contre la lumière qui venait la chasser.

En ce moment un homme était assis sur un des tas de décombres au milieu des ruines. Un casque sans plume était attaché sur sa tête par deux courroies, une cuirasse entourait son corps athlétique, et des plaques d'acier couvraient ses membres. Sa main, revêtue d'un gantelet de fer, était posée sur un bouclier dont on aurait vainement cherché les armoiries, car on n'y voyait qu'une ligne brune oblique. Ses armes, de même que la longue lance placée à côté de lui, étaient peintes en noir, probablement en signe de deuil. A peu de distance de là se tenait un cheval encore plus noir que le chevalier : comme il était aussi entièrement couvert d'écailles de fer, l'animal courbait avec peine la tête jusqu'à terre, et broutait ainsiles têtes humides des plantes. L'espadon suspendu au côté de la selle était d'une grosseur surprenante et paraissait destiné à une main de géant.

Pendant qu'un silence de mort régnait dans les ruines, le chevalier poussait des soupirs de désespoir et ses mains gesticulaient comme s'il parlait à quelqu'un. De temps en temps il tournait la tête avec méfiance vers les haies et les chemins environnants; et, quand il fut bien sûr d'être seul, il leva la visière de son casque, et découvrit son visage : c'était un homme d'un âge mûr avec des joues ridées et des cheveux grisonnants. Quoique ses traits portassent la

trace d'une longue tristesse, il avait cependant encore assez de feu dans le cœur pour donner à ses yeux une vivacité extraordinaire. Après avoir contemplé un instant les murs restés debout de Nieuwenhove, un sourire amer erra sur ses lèvres ; il baissa la tête et parut regarder quelque chose dans le gazon : deux larmes brillèrent sous ses paupières et roulèrent jusqu'à terre. Alors il dit :

— O héros, mes frères ! votre noble sang a été versé sur ces pierres, vos cadavres reposent sous moi, dans le sommeil éternel de la mort, et les fleurs solitaires se sont enracinées comme des couronnes saintes de martyr par-dessus vos ossements. Vous êtes heureux, vous qui avez perdu cette pénible vie pour la patrie; car vous n'avez pas vu l'esclavage de la Flandre. Vous êtes morts, libres et glorieux, vos âmes ne portent pas la tache que l'étranger a imprimée sur la tête du Flamand. Le sang de celui auquel vous avez donné le nom superbe de Lion a trempé cette terre avec le vôtre ; son épée était un éclair exterminateur, et son bouclier un mur ; maintenant, ô honte ! maintenant il est assis sur vos tombes solitaires soupirant comme un réprouvé ; maintenant des larmes d'impuissance jaillissent de ses yeux comme de ceux d'une faible femme.

Le chevalier se leva tout à coup, baissa précipitamment la visière de son casque et, se tournant vers la route, il parut écouter avec attention. Un bruit qui ressemblait à des pas de chevaux se fit entendre au

loin. Quand il se fut convaincu que son oreille ne le trompait pas, il ramassa sa lance et courut à pas pressés vers son coursier, lui remit son mors en bouche, se plaça en selle et marcha jusque derrière un mur qui devait le cacher. Il était à peine derrière cet abri lorsque d'autres sons parvinrent à son oreille; à travers le cliquetis des armes et le galop des chevaux, il crut distinguer les plaintes d'une jeune fille. En entendant ces cris le chevalier pâlit sous sa visière; non de peur, la peur lui était inconnue, mais l'honneur et les devoirs de la chevalerie lui ordonnaient de voler au secours de cette jeune fille; son cœur magnanime brûlait déjà de sauver une malheureuse, quoique des raisons plus importantes et une promesse sacrée lui défendissent de se faire connaître à personne : c'est ce combat intérieur qui faisait pâlir ses joues. Au bout d'un instant le cortége approcha et les plaintes de la jeune fille devinrent intelligibles pour le chevalier.

— O mon père, mon père ! criait-elle sur un ton pitoyable.

A ces accents le chevalier repoussa toutes ses réflexions. Cette voix avait quelque chose d'étrange qui avait profondément remué ses entrailles. Il donna de l'éperon dans le ventre de son coursier, sauta rapidement au-dessus des monceaux de décombres jusque sur la route. Là il vit arriver la troupe à une petite distance : six cavaliers français, sans lances, mais bien armés d'ailleurs, poussaient leurs chevaux

à bride abattue : un d'eux tenait une femme devant lui sur sa selle et la serrait fortement dans ses bras. Elle se débattait avec désespoir et remplissait l'air de ses cris de douleur. Le chevalier noir s'arrêta au milieu du chemin et mit sa lance en arrêt pour attendre les ravisseurs. Étonnés d'un obstacle si inattendu, les cavaliers ralentirent le pas de leurs chevaux et regardèrent ce protecteur, non pas sans une crainte secrète. Celui qui paraissait les commander s'avança et cria :

— Hors du chemin, seigneur chevalier! hors du chemin! ou nous passons sur votre corps!

— Je vous somme, chevaliers félons et déloyaux, de lâcher cette dame, sinon je me déclare son protecteur.

— En avant, en avant! cria le commandant à ses hommes.

Le chevalier noir ne leur donna pas le temps d'approcher, il se courba sur le cou de son cheval et tomba tout à coup au milieu des Français stupéfaits. Du premier coup de sa lance il troua le haume et la tête d'un Français, et le jeta à bas de sa selle mortellement blessé; mais pendant qu'il réussissait ainsi à vaincre un de ses ennemis, les autres avaient levé leurs glaives sur sa tête, et déjà le chevalier de Saint-Pol avait, d'un formidable coup d'épée, fait tomber l'épaulière du chevalier noir. Celui-ci, à la vue de tant d'ennemis menaçants, jeta sa lance et tira du du fourreau son épée de géant; il saisit la poignée

des deux mains et la fit tournoyer si rapidement, qu'aucun des Français n'osait approcher, car chaque coup de son arme terrible tombait comme un pesant coup de marteau sur l'armure de ses ennemis. Le cavalier qui portait la jeune fille se défendait avec une longue épée, et tenait son fardeau tremblant serré contre sa poitrine. La jeune fille, succombant aux émotions de ces alternatives de craintes et d'espoir, n'avait plus la force de parler ni de se plaindre; ses yeux étaient d'une fixité effrayante, et ses joues d'une pâleur mortelle. Parfois elle levait vers son libérateur inconnu des mains suppliantes; mais bientôt elle tomba évanouie sur le cou de son coursier. Les chocs terribles des épées sur les casques et les boucliers retentissaient au loin dans les bois voisins, et le sang coulait en filets rouges sous les cuirasses; mais les combattants, dans leur ardeur de la vengeance, paraissaient ne pas sentir leurs blessures et continuaient la lutte en haletant. Les armures étaient brisées et pour ainsi dire hachées en maint endroit, et le cheval du commandant de Saint-Pol portait au cou une large blessure; son maître avait grand'peine à le conduire de manière à éviter les coups du chevalier noir. Saint-Pol, voyant que le combat prenait une tournure très-désavantageuse aux Français, fit un signe au soldat qui tenait la dame. Le soldat comprit et tenta de s'enfuir du champ de bataille; mais le chevalier noir devina son intention et, enfonçant l'éperon dans le flanc de son

coursier, il barra le passage au soldat et lui cria, tout en parant avec une merveilleuse adresse les coups des autres assaillants :

— Sur votre corps et votre vie, déposez cette femme à terre! Sans tenir compte de ces paroles, le soldat détourna son cheval et chercha à sauter hors du chemin ; mais l'épée du chevalier noir tomba sur son casque avec une violence épouvantable et lui fendit la tête jusqu'aux épaules. Deux larges jets de sang jaillirent de la blessure béante et retombèrent en pluie tiède sur la tête et sur la robe blanche de la jeune fille : ses boucles blondes et soyeuses en furent toutes couvertes et se teignirent d'un rouge foncé. Le cavalier tué tomba de sa selle, et, quoique la vie se fût éteinte en lui, les dernières convulsions de ses muscles serraient encore haineusement la jeune fille contre sa poitrine ; mais au bout de quel-minutes les bras du cadavre se détendirent et la jeune femme roula sur le sol avec le mort.

Sur ces entrefaites, le chevalier noir avait encore abattu un autre Français et il ne lui restait plus que trois ennemis ; mais, à mesure que diminuait le nombre des combattants, le combat devenait plus acharné, car la vue du sang fumant enflammait, d'une rage furieuse, ces hommes élevés pour la guerre. Les chevaux, tiraillés de droite à gauche, hennissaient à chaque coup qui tombait sur leur cuirasse de fer. La jeune fille était étendue sans connaissance sous leurs pieds : comme elle était tombée de la selle la

première, le corps sanglant du soldat tué la couvrait entièrement. Par un bonheur tout providentiel les chevaux, qui piaffaient autour d'elle, ne la touchèrent même pas ; seulement son visage était couvert de la boue sanglante que leurs pieds faisaient voler en soulevant la terre du chemin. Les combattants, affaiblis par des chocs meurtriers ou par la perte de leur sang, s'arrêtèrent un moment pour reprendre haleine, tout en jurant de se battre jusqu'à la mort. Les Français se réjouirent intérieurement en voyant le mouvement rétrograde de leur ennemi ; ils s'imaginèrent qu'il avait besoin de repos et qu'il ne tarderait pas à se rendre. Mais leur erreur ne dura pas longtemps ; car il tomba sur eux à toute bride, et il avait si bien calculé son coup, que la tête du premier soldat vola au bord du chemin encore coiffée de son casque. Surpris et terrifié de cet exploit, Saint-Pol s'enfuit en toute hâte du champ de bataille avec le survivant de ses compagnons ; ils poussèrent leurs chevaux comme des flèches et quittèrent le chevalier noir avec la ferme croyance qu'il avait à son service quelque puissance diabolique.

Ce combat n'avait duré que quelques instants. car les coups s'étaient succédés sans relâche. Le soleil n'avait donc pas encore paru sur l'horizon ni illuminé les champs de ses rayons ; mais les vapeurs du matin montaient déjà au-dessus de la forêt, et la cime des arbres se colorait d'un vert charmant.

Quand le chevalier se vit maître du champ de

bataille et qu'il n'aperçut plus d'ennemis, il descendit de son cheval, l'attacha à un arbre, et s'approcha de la jeune fille immobile : elle était étendue sous le corps du soldat, et ne donnait plus signe de vie ; la terre était labourée autour d'elle par les pieds des chevaux et pétrie comme de la boue. Il fut impossible au chevalier noir de reconnaître ses traits ; le sang des Français avait coulé sur ses joues et s'y était coagulé avec la paupière. Les chevaux avaient piétiné sur ses longues boucles soyeuses et les avaient enfoncées dans la terre. Sans plus long examen, le chevalier releva la malheureuse victime et la porta dans ses bras jusque dans les ruines de Nieuwenhove. Là, il la coucha doucement sur le gazon de la cour et entra dans l'autre partie du bâtiment. Parmi tous les murs debout il trouva encore une salle dont la voûte n'était pas tombée et qui pouvait servir d'abri. Les carreaux des fenêtres avaient bien éclaté par les flammes, mais les autres parties étaient encore intactes ; de longues bandes de tapis déchirés pendaient à la muraille, des restes de meubles et des lits brisés gisaient en désordre sur le sol. Le chevalier ramassa quelques-uns de ces restes et en fit, à l'aide de quelques planches, quelque chose qui ressemblait à un lit de camp ; alors il arracha les tapis de la muraille et les étendit sur les planches qu'il avait arrangées.

Enchanté de sa découverte, il retourna près de la jeune fille évanouie et la porta dans la salle. Il l'é-

tendit avec un soin paternel sur le lit improvisé e roula un morceau de tapis sous sa tête. Pour s'assurer qu'elle n'était pas blessée, il examina attentivement ses vêtements et découvrit avec joie que le sang ne tachait que sa mante, et que son cœur battait encore. Le respect qu'il sentait pour cette femme ne lui permit pas de pousser plus loin son examen; après lui avoir essuyé la bouche et les yeux, il quitta les ruines et retourna sur le chemin, où se trouvaient les cadavres de ses ennemis; il prit le casque d'un des Français et le remplit d'eau au ruisseau qui coulait près du champ de bataille; alors il prit son cheval par la bride, et le ramena dans un coin du château. Revenu près de la jeune fille, il déchira un morceau du pourpoint qu'il portait sous sa cuirasse, et s'en servit pour laver la figure de la jeune fille. Quoique le grand jour fût proche, il faisait encore assez obscur sous la voûte de cette salle, car le chevalier ne pouvait voir s'il avait enlevé complétement la boue qui couvrait les joues de la jeune fille. Il lui lava la tête, le cou et les mains, et la couvrit d'un grand morceau de tapis, qu'il arracha de la muraille, pour la préserver du froid.

Alors, convaincu que la jeune fille était vivante, il laissa au repos et à la nature le soin de la fortifier et retourna près de son cheval; il nettoya son armure avec de hautes herbes qui croissaient dans la cour afin de faire disparaitre autant que possible les traces sanglantes de la lutte. Ce travail lui demanda

un certain temps, et il y employa ses nobles mains avec résignation; enfin il apporta à son cheval toute une brassée de fourrage frais... Le soleil était monté sur l'horizon et avait illuminé la campagne de couleurs éclatantes; par la fenêtre de la salle il entrait assez de lumière pour qu'on pût distinguer tous les objets qui se trouvaient par terre. Le chevalier y rentra. La jeune fille se trouvait assise sur le lit et regardait avec stupéfaction les murs noirs de son horrible demeure; elle ouvrait démesurément les yeux et paraissait égarée, car ses paupières ne s'abaissaient pas et restaient obstinément levées. Dès que le chevalier l'eut regardée de près, un tremblement soudain parcourut son corps; il pâlit et sentit que le froid de la peur lui coupait la parole, il ne sortit de sa bouche que des sons inarticulés. Dans cette agitation il s'élança vers la jeune fille qu'il embrassa et la pressa avec amour contre son cœur.

— Mon enfant! ma pauvre Mathilde! cria-t-il avec désespoir, devais-je quitter ma prison pour cela? pour te retrouver ainsi entre les bras de la mort!

La jeune fille mit la main avec dégoût contre la poitrine du chevalier et le repoussa avec colère.

— Traître! dit-elle, comment osez-vous maltraiter ainsi la fille du comte de Flandre? Vous ne rougissez pas d'enlever une jeune fille sans défense, mais Dieu veille sur moi. Sa foudre n'est pas éteinte, entendez-vous? Votre punition approche. Écoutez comme le tonnerre gronde, scélérat!...

A ces paroles, deux ruisseaux de larmes jaillirent des yeux du chevalier ; il arracha le casque de sa tête, et alors on put voir briller les pleurs sur ses deux joues.

— O ma bien-aimée Mathilde, s'écria-t-il, reconnais-moi ! je suis Robert, ton père, que tu aimes, qui a tant pleuré pour toi dans sa captivité. Ciel ! tu me repousses de ton cœur...

Un sourire de haine contracta les traits de la jeune fille, et elle reprit :

— Maintenant vous tremblez, ravisseur déloyal, maintenant votre cœur s'oppresse de la crainte des scélérats. Mais il n'y a pas de pitié pour vous. Le Lion, mon père, me vengera, et vous n'aurez pas insulté impunément le sang du comte de Flandre... Silence ! j'entends le rugissement du Lion... mon père approche. Tenez, la terre tremble sous ses pas. Pour moi, un baiser avant que je meure, ô joie !

Chaque parole entrait comme une flèche empoisonnée dans le cœur du chevalier. Toutes les tortures de l'enfer oppressèrent son cœur : des larmes brûlantes couraient dans les rides profondes de ses joues, et il se frappa la poitrine avec désespoir.

— O reconnais-moi, ma pauvre enfant ! cria-t-il, ne me fais point mourir ; ne ris pas si amèrement : tes regards me jettent la mort dans le cœur. Je suis ce Lion que tu aimes, ce père que tu appelles.

— Vous, le Lion ? répondit Mathilde avec mépris,

vous le Lion? O calomniateur! Non, le Lion parle flamand... N'entends-je pas que la langue de la reine Jeanne est dans votre bouche? cette langue qui flatte et trahit. Le Lion est allé aussi, on lui disait : venez! et une chaîne..., un cachot, une vaisselle d'or et du poiscn. O France! France! son sang!... et moi aussi, moi son enfant; mais vous ne savez donc pas que la tombe est un refuge? une âme près de Dieu , dans le ciel, ne peut être déshonorée!

Le chevalier ne put contenir son désespoir, il embrassa encore sa fille, et dit :

— Mais n'entends-tu pas, mon enfant, que je parle la langue de nos pères. Quelle souffrance amère as-tu donc endurée, qu'elle égare ton esprit? Rappelle-toi que notre ami, messire Adolphe de Nieuwland, devait me délivrer, et ne m'appelle plus traître ou scélérat, car tes paroles me percent le cœur.

Au nom d'Adolphe, les joues contractées de la jeune fille se détendirent. Un doux sourire éclaircit la pénible expression de son visage, et, sans repousser le chevalier, elle reprit d'un ton plus tranquille :

— Adolphe, avez-vous dit? Adolphe est allé chercher le Lion. L'avez-vous vu? il vous a parlé de la malheureuse Mathilde, n'est-ce pas? Oh oui, il est mon frère! Il a fait des noëls pour moi... Chut! J'entends les cordes de sa harpe... quelle jolie chanson!... mais qu'est ceci? Oui, mon père vient

Je vois déjà un rayon... une sainte lumière... allez-vous-en, scélérat !

Ses paroles se terminèrent par des sons étouffés, et devinrent inintelligibles. Sa physionomie s'obscurcit d'une expression de courroux.

Le chevalier effrayé ne savait que faire et sentait le courage l'abandonner. Il prit la main de la jeune fille et l'arrosa de larmes d'amour et de douleur. Elle retira sa main, et s'écria :

— Cette main n'est pas pour un Français ! Un chevalier félon, un ravisseur comme vous, ne peut pas la toucher. Vos larmes sont des taches que le Lion effacera avec du sang. Craignez, serpent ! Tremblez ! car le moment approche. Voyez-vous ce sang sur ma robe ? C'est aussi du sang français ; comme il est noir ! Le chevalier ne put résister plus longtemps à ce supplice, il tomba à genoux devant la comtesse, le visage suppliant et soupira :

— Pour l'amour du Seigneur, ma malheureuse Mathilde, ne repousse pas plus longtemps l'amour de ton père. Ne rends pas mon douloureux voyage inutile. Peux-tu regarder mes larmes d'un œil si indifférent et ta voix chérie ne prononcera-t-elle pas une seule parole de consolation ? Me laisseras-tu mourir de chagrin à tes pieds ? oh, je t'en supplie, toi à qui je donnai la vie, un baiser, ô un baiser de ta bouche !

La jeune fille le regarda avec dégoût.

— Une parole ! reprit le chevalier, nomme-moi

ton père, ne me repousse pas ! Si tu savais, ma malheureuse enfant, quelles douleurs horribles ta résistance me cause, si tu connaissais la frayeur de ton père... Mais non, tu es égarée; la poursuite des Français a frappé ton esprit. O désespoir !

Il voulut presser son enfant dans ses bras, mais elle s'effraya et cria d'une voix perçante :

Allez-vous-en : n'approchez pas vos bras de moi. Ce sont des serpents, ceux qui portent le déshonneur avec eux. Oh ! ne me touchez pas, laissez-moi, scélérat ! Au secours ! au secours !...

Par un mouvement désespéré, elle s'échappa des bras du chevalier et sauta de son lit en criant. Dans son égarement, elle courut vers l'entrée de la salle et voulut fuir. Le chevalier tremblant s'élança pour la retenir. Il entoura la pauvre fille avec un soin craintif et s'efforça de la ramener au lit; mais elle, dans son égarement, le prenant pour un ennemi, se débattit violemment contre son père au désespoir. Par des efforts surhumains, elle s'arracha plusieurs fois de ses mains, et l'obligea à la poursuivre dans la salle ; elle poussait des cris horribles et le frappait avec énergie. Pour l'empêcher de sortir, il lui fallut la retenir de force en la serrant vigoureusement dans ses bras. Enfin, rassemblant toutes ses forces, il la leva et la replaça sur son lit. Elle le regarda avec une expression de reproche et se prit à pleurer amèrement.

— Vous avez triomphé d'une jeune fille, gémit-

elle. Oh ! chevalier déloyal ! Qu'hésitez-vous maintenant ? Personne ne voit votre crime que Dieu ! mais ce Dieu a placé la mort entre nous. Une tombe est ouverte entre nous deux.

Le malheureux père était tellement accablé par la douleur, qu'il n'entendit pas ces paroles. Il s'assit sur la pierre, et regarda silencieusement sa fille en pleurs, avec des yeux égarés; le courage l'abandonna, et sa tête tomba sans force sur sa poitrine.

Mathilde avait fermé les yeux et paraissait dormir. Un léger rayon d'espoir éclaira le cœur du père : ce repos pouvait adoucir la souffrance et les pensées de sa fille. Dans cette idée, il se tint immobile pour ne pas troubler le sommeil de la jeune fille; seulement, il la contempla avec des yeux pleins d'amour, et il goûta encore un moment de repos au milieu de toutes ses peines.

XIV

Quelques moments après que Breydel eut quitté le château de Male, il arriva avec les bouchers à Sainte-Croix. Déjà, en route, il avait rencontré quelques Brugeois qui lui avaient annoncé que la gar-

nison française de la ville avait couru aux armes. Encore tout enivré de sa victoire, il n'écouta pas de conseil et se crut assez fort pour entrer à Bruges contre la volonté des Français; mais, à quelques pas du village de Sainte-Croix, il fut retenu avec ses bouchers par un obstacle inattendu.

La route, jusqu'à la porte de la ville, était tellement couverte de monde, qu'il aurait été impossible de traverser cette foule compacte. Quoiqu'il fît encore nuit noire, on pouvait cependant reconnaître aux milliers de voix qui se mêlaient en un murmure confus qu'une multitude innombrable quittait la ville. Breydel étonné regarda ce peuple qui s'avançait comme une mer furieuse et se rangea avec ses bouchers au bord de la route. Les fuyards ne couraient pas pêle-mêle; chaque famille formait un groupe distinct et ne se mêlait pas aux autres. Une femme en pleurs était au milieu de chaque groupe; sur ses épaules s'appuyait un vieux père courbé par l'âge; à son sein pendait un nourrisson, et d'autres enfants la suivaient cramponnés à ses jupes ou lui tenaient les mains. Derrière elle marchaient des fils plus âgés, fléchissant sous le poids des meubles et des literies. Il y avait une infinité de petites troupes pareilles; quelques-unes avaient de petites carrioles chargées de marchandises, d'autres étaient à cheval; le nombre de ceux qui pouvaient se servir de bêtes de somme était très-restreint.

Curieux de connaître la cause de cette fuite ex-

traordinaire, Breydel demanda à maints fuyards où ils allaient et pourquoi ils abandonnaient ainsi leur ville; les exclamations plaintives des femmes ne pouvaient lui expliquer cette énigme.

— O maître! s'écria l'un, les Français veulent nous brûler vivants! Nous fuyons une mort cruelle!

— O maître Breydel, disait un autre avec plus de douleur, sur votre vie n'allez pas à Bruges, car il y a une potence pour vous devant la porte des Forgerons?

Quand le doyen voulait faire une seconde question pour se faire expliquer l'affaire, une voix plus puissante, pareille au hurlement d'un loup, s'éleva au-dessus de la foule et cria:

— En avant! en avant, malheureux! les cavaliers français nous poursuivent!

Alors chacun se jeta en avant avec désespoir, et les têtes de la multitude passèrent avec une rapidité incroyable dans les ténèbres. On entendit des voix plaintives s'écrier tout à coup:

— Malheur! malheur! Ils brûlent notre ville... Voyez, les flammes s'élèvent au-dessus de nos toits O malheur! malheur!

Breydel, qui s'était arrêté, se retourna vers la ville et aperçut des tourbillons de flammes et une fumée rouge au-dessus des remparts. La douleur et la rage lui déchiraient le cœur; il s'écria en montrant la ville:

— O hommes, y a-t-il parmi vous quelqu'un assez

lâche, pour laisser détruire ainsi sa ville? Non! il ne se réjouiront pas à ce feu de joie! Debout! debout, renversez tout sur votre chemin! Il faut que nous passions...

Suivi de ses camarades il se précipita avec une force irrésistible à travers la foule et dispersa les familles effrayées. Un horrible hurlement s'éleva dans les airs et ces fuyards entrouvrirent promptement leurs rangs; car, ils croyaient que les cavaliers français étaient déjà sur leur dos. Il fut donc facile à Jean Breydel de passer en toute hâte à travers ces femmes et ces enfants égarés. Pendant qu'il s'étonnait de ne pas apercevoir des hommes valides, en état de combattre, et qu'il cherchait vainement les hommes des métiers, il fut tout à coup arrêté dans son élan par une troupe régulière.

Elle se composait en grande partie des hommes du métier des tisserands; tous étaient armés, mais de façon différente. Ils portaient, les uns des arbalètes, les autres, des couteaux, des haches ou d'autres armes. Un doyen ou capitaine marchait à pas comptés devant ces hommes et barrait ainsi la route comme une barricade. Un grand nombre de troupes pareilles sortirent tour à tour de la ville, et le nombre des Brugeois armés s'élevait à cinq mille hommes. Breydel allait aborder le capitaine lorsqu'il entendit un peu plus loin une autre voix qui dominait le bruit des armes. Il reconnut de Coninck aux paroles suivantes:

— Soyez tranquilles et courageux, mes compagnons ! Que personne ne quitte son rang ! et n'avancez pas trop précipitamment, pour que le désordre ne se mette pas parmi nous. En avant le troisième bataillon ! Fermez les rangs ! Capitaine Lindens, rompez votre aile gauche !

— Mais qu'est-ce que cela signifie? s'écria Breydel, lorsqu'il fut près de de Coninck, vous vous amusez à de jolis exercices ! Souffrirez-vous qu'on brûle votre ville ? et suivrez-vous comme des lâches vos enfants ? Pauvres poltrons que vous êtes !

— Toujours fougueux, toujours agité, répondit de Coninck. Que parlez-vous maintenant de brûler ? Soyez sûr que les Français ne brûleront rien.

— Mais, maître Pierre, êtes-vous aveugle? Ne voyez-vous pas les flammes s'élever au-dessus de nos murs ?

— Eh bien, c'est de la paille que nous avons allumée pour faire passer, sans difficulté, nos bagages par la porte. La ville n'a aucun dommage, mon ami. Revenez avec moi jusqu'à Sainte-Croix, j'ai des secrets importants à vous confier : maintenant le temps est venu, vous savez que je juge les affaires de sang-froid, et que, à cause de cela, j'ai raison le plus souvent ; satisfaites à mon désir, et rangez vos bouchers en ordre. Voulez-vous ?

— Il le faut bien, puisque je ne sais rien de ce qui se passe. Arrêtez vos tisserands un moment.

De Coninck ordonna aux chefs d'arrêter un instant

leurs hommes. Alors la voix de Jean Breydel s'éleva, il criait :

— Bouchers ! rangez-vous à la tête de la troupe ! Chacun dans sa compagnie. Hâtez-vous !

En même temps, il courut vers les bouchers et leur assigna leur place. Quand cela fut fait, il revint près de de Coninck.

— Nous sommes prêts, maître, dit-il ; vous pouvez commander.

— Non, Breydel, répondit le doyen des tisserands, je vous laisse le commandement en chef de la troupe ; vous avez plus que moi l'air d'un général.

Breydel, tout fier de cet honneur, s'écria d'une voix tonnante :

— Bouchers et tisserands, au pas ordinaire. En avant !

A cet ordre, les rangs s'ébranlèrent, et la petite armée s'avança lentement sur la route. Peu de temps après, ils arrivèrent à Sainte-Croix, près des femmes et des enfants, qui s'étaient arrêtés là avec leurs meubles. C'était un campement étrange : d'innombrables familles étaient assises sur le sol. La nuit était tellement noire qu'il eût été impossible de voir à quelques pas de soi si des feux multipliés, qui venaient d'être allumés, n'avaient montré la foule des fuyards assise dans ce cercle ardent. La flamme illuminait d'un éclat rougeâtre la figure contractée des mères, serrant avec angoisse contre leur poitrine leurs nourrissons effrayés et tenant sur leurs genoux

des enfants plus âgés pleurant de soif et de faim. Les cris des enfants, les plaintes sourdes des femmes, étaient tristes à fendre l'âme comme la dernière prière prononcée sur la tombe d'un ami.

De Coninck entra avec Breydel dans une maison située au bord du chemin et requit les habitants de lui donner une chambre. Les villageois, pleins de respect pour le doyen des tisserands, mirent toute leur maison à sa disposition et conduisirent les deux célèbres Brugeois dans une petite chambre souterraine. De Coninck prit la lampe des mains de la femme qui les avait conduits et ferma la porte pour que personne ne pût les espionner ni les surprendre ; il montra un siége à Breydel, s'assit à côté de lui, et dit au boucher qui le regardait avec curiosité :

— Il faut d'abord que je vous explique pourquoi nous quittons la ville nuitamment comme des fuyards. C'est votre faute. C'est à cause de la soif de vengeance que vous avez imprudemment assouvie sur la garnison du château de Male. Les flammes qui s'élevaient vers le ciel, au-dessus de la forêt, on fait sonner toutes les cloches d'alarme dans notre ville, et tous les habitants se sont assemblés avec inquiétude ; en ces tristes temps ils ont toujours la mort devant les yeux. Messire de Mortenay, sans autre intention que celle de veiller à sa sécurité personnelle, avait rangé ses soldats sur la place : on ne savait pas ce qui se passait, mais lorsque quelques-unes de vos victimes de Male accoururent et deman-

dèrent à grands cris vengeance des Brugeois, il fut impossible de retenir les Français, ils voulaient tout brûler et tout massacrer. Messire de Mortenay fut obligé de les menacer de la mort pour mettre obstacle à leur projet. Vous pouvez bien penser qu'en cette circonstance j'avais réuni mes tisserands et me préparais à une résistance opiniâtre. Peut-être eussions-nous même réussi à chasser les Français, mais ce triomphe nous eût coûté cher, ou nous eût été défavorable, comme je vais vous le démontrer. Je me rendis donc avec un sauf-conduit auprès de messire de Mortenay, et j'obtins de lui qu'il ne causerait aucun dommage à la ville, à condition que nous partirions tous sur-le-champ. Au coucher du soleil, il ferait pendre tous les *klauwaerts* qui seraient restés dans la ville.

Breydel s'aigrit en entendant raconter si froidement ces conditions par le doyen des tisserands.

— Est-il possible ! s'écria-t-il. Pourquoi avez-vous accepté cela si lâchement? Vous vous laissez faire comme un troupeau de stupides agneaux. Si j'avais été là, vous n'auriez pas quitté Bruges...

— Oh! si vous aviez été là ! Savez-vous ce qui ce serait passé ? Les rues de Bruges seraient pleines de cadavres et les flammes auraient réduit nos maisons en cendre. Mais, mon fougueux ami Jehan, laissez-moi vous expliquer plus longuement l'état des affaires, et alors vous me donnerez raison, je le sais. Il est certain que la ville de Bruges ne peut pas,

rester libre et indépendante aussi longtemps que les autres villes du pays vivant sous le joug des étrangers ; car nos ennemis demeurent constamment dans nos remparts. Le mot patrie s'entend aussi bien du moindre village que de notre ville de Bruges. Les fers de la domination française, nous ne pouvons les briser qu'avec le secours des autres villes de la Flandre, puisqu'il y a des ennemis dans chaque lieu où il serait important de ravir la liberté reconquise. Vous avez certainement aussi pensé à cela, mais dans votre fougue virile vous franchissez tous les obstacles, sans les écarter de votre route. Une chose plus importante vous a échappé; vous plaît-il de me répondre à cette demande : Qui nous donne le droit d'assassiner et d'incendier ? Qui a légitimé en nous ces crimes qui, sur la terre, sont punis de mort et dans l'autre monde de damnation ?

Breydel regarda le doyen des tisserands d'un œil mécontent, et repartit :

— Mais, maître, je crois que vous cherchez à m'égarer par vos beaux discours. Qui nous donne le droit d'assassiner et d'incendier ! qui donne ce droit aux Français, dites ?

— Qui ? leur roi, Philippe le Bel et leur général en chef de Châtillon. Les souverains portent aussi sur leur tête couronnée la récompense et la peine de leurs bons et de leurs injustes ordres. Par la fidélité et l'obéissance, un sujet ne peut pas mal faire. Le sang versé témoigne contre le maître qui

commande. Mais nous qui agissons sans ordres, de notre propre chef, nous sommes aussi responsables devant Dieu et devant les hommes de nos actions; le sang versé par nous retombe sur notre tête.

Une colère ardente agita le doyen des bouchers. La déclaration de de Coninck lui pesait sur le cœur.

— Mais, maître, répliqua-t-il, vous paraissez avoir des remords; ce serait honteux. N'avons-nous pas défendu nos corps et nos biens, et l'amour pour notre seigneur légitime le Lion, ne nous y a-t-il pas guidés? Je me déclare pur de tout crime; et j'espère bien que ma hache n'a pas vu sa dernière victime. Si tenté que je sois parfois de blâmer votre incompréhensible conduite, je n'ose cependant pas le faire; car vos voies sont plus secrètes que le sort d'une âme qui sort de ce monde.

— Vous pensez bien qu'il se cache quelque chose là-dessous, et c'est là le nœud que je vais délier pour vous. Vous avez toujours cru, maître Jean, que j'étais trop patient et trop lent; mais écoutez ce que je faisais, pendant que, par vengeance, vous faisiez couler inutilement le sang de nos ennemis. J'ai fait connaître secrètement au comte Guy nos efforts pour la liberté de la patrie, et il les a sanctionnés de son approbation souveraine. Maintenant nous ne sommes plus des mutins, mon ami. Maintenant nous sommes les lieutenants légitimes de notre suzerain.

— Merci, ô maître, cria Breydel en extase, main-

tenant je vous comprends. Comme le cœur me bat fièrement à ce nom honorable! Oui, j'étais un mutin, et je le savais; mais maintenant je suis un vrai guerrier... Les Français s'apercevront de la différence!

— Je me suis servi de cette approbation, pour provoquer secrètement tous les amis de la patrie à un soulèvement général, et cela m'a réussi à la première invitation; dans toutes les villes de Flandre, de courageux *klauwaerts* sortiront de dessous terre.....

Le doyen des tisserands secoua la main de Breydel et reprit :

— Et alors, mon héroïque ami Breydel, ô alors le soleil de la liberté ne brillera plus en Flandre pour aucun Français! Et, par crainte de notre vengeance, ils nous rendront le Lion. A nous, à nous, fils de Bruges, la Flandre devra sa délivrance! Votre esprit n'est-il pas plein de la plus noble fierté à cette conviction?

Breydel embrassa de Coninck avec une joie fébrile.

— Mon ami, ô mon ami! s'écria-t-il, vos paroles me touchent le cœur: un sentiment inconnu m'élève; je suis l'homme le plus heureux de la terre! O patrie! comme vous les rendez grandes, les âmes qui vous aiment!

— Voyez, maître Pierre, en ce moment, je ne donnerais pas mon nom de Flamand pour la couronne de Philippe le Bel.

— Vous ne savez pas encore tout. Le jeune Guy de Flandre et Jean, comte de Namur, se sont alliés

avec nous; messire Jean Borlunt amènera les Gantais; à Audenerde nous avons messire Arnould, à Alost Beaudoin de Papenrode. Messire Jean de Renesse nous promet tous ses vassaux de Zélande, et beaucoup d'autres puissants seigneurs seront avec nous. Que dites-vous maintenant de ma patience?

— Oh ! je vous admire, mon ami, et je remercie Dieu intérieurement qu'il vous ait doué d'un si grand génie. C'en est fait des Français. Je ne donne pas six gros de la vie du dernier !

— C'est aujourd'hui, à neuf heures, que les seigneurs flamands doivent s'assembler, pour fixer le jour de la vengeance. Le jeune Guy reste ici comme général en chef; les autres retournent immédiatement dans leurs terres pour préparer leurs hommes. Il serait convenable que vous vinssiez avec moi. Vous ne ferez pas avorter les mesures prises, faute de les connaître. Voulez-vous venir avec moi au Bois-Blanc près du Val ?

— Qu'il en soit fait selon votre désir, maître ; mais que diront nos compagnons de notre absence ?

— Tout est déjà prévu de ce côté ; je leur ai fait connaître mon départ, et j'ai donné le commandement en chef au doyen Lindens : il se rendra avec ses hommes à Damme pour nous attendre là. Venez, nous partons à l'instant, car il commence à faire grand jour. Deux chevaux de selle furent apprêtés en toute hâte, et après que Breydel eût donné à ses bouchers les ordres nécessaires, les deux doyens

quittèrent le village de Sainte-Croix. Pendant ce voyage rapide, il ne leur fut pas possible de parler beaucoup; cependant de Coninck répondit brièvement aux questions de Breydel, et déroula devant lui le plan hardi de la délivrance générale. Après avoir couru quelque temps à toute bride, ils aperçurent au-dessus des arbres la tour crénelée de Nieuwenhove.

— Est-ce là Nieuwenhove, où le Lion a tué tant de Français? demanda Breydel.

— Oui, encore une demi-lieue jusqu'au Bois-Blanc.

— Vous devez reconnaître qu'on ne pouvait mieux baptiser notre seigneur Robert, car c'est un vrai Lion quand il a l'épée au poing.

Avant que Breydel eût achevé ces mots, ils étaient à la place où le chevalier noir avait combattu les ravisseurs de la jeune fille : ils virent les cadavres sanglants couchés par terre.

— Ce sont des Français, murmura de Coninck en passant sur l'accotement de la route; avançons, maître, nous ne pouvons pas nous arrêter.

Breydel regarda cette scène horrible avec une joie haineuse; il poussa son cheval sur les cadavres étendus, et força l'animal de les écraser. Il ne fit pas attention aux cris de de Coninck, et piétenait les cadavres l'un après l'autre, avec une cruelle précision. Le doyen des tisserands fut obligé de revenir contre son gré.

— Mais, maître Breydel, cria-t-il, que faites-vous?

pour l'amour de Dieu, assez ! C'est une vengeance déloyale !

— Laissez-moi faire, répondit Breydel, vous ne savez pas que ce sont les soldats qui m'ont frappé au visage ; mais, qu'entends-je ? Écoutez ! N'entendez-vous pas là-bas, dans les ruines de Nieuwenhove, un bruit qui ressemble aux plaintes d'une femme ! Oh ! quelle pensée ! Ils ont emporté ici la jeune comtesse Mathilde... Il sauta à bas de son cheval, sans l'attacher, et courut à toutes jambes vers les ruines. Son ami le suivit, mais Breydel était déjà dans la cour du château, avant que de Coninck fût descendu de cheval : il mit encore quelques instants à attacher les chevaux sur la route. Plus Breydel avançait dans les ruines, mieux il entendait les plaintes de la jeune fille ; ne sachant pas trouver assez vite l'entrée de la place où elle se trouvait, il sauta sur un tas de pierres et regarda par la fenêtre de la salle. Il reconnut Mathilde au premier coup d'œil ; mais le chevalier noir qui voulait l'embrasser, et contre lequel elle se défendait désespérement, ne pouvait être à ses yeux qu'un ennemi. A cette pensée, il tira sa hache de dessous son pourpoint, grimpa sur la fenêtre et se laissa retomber comme une pierre sur le plancher.

— Lâche ravisseur ! cria-t-il au chevalier noir, Français déloyal ! Vous avez vécu assez longtemps. Vous n'aurez pas mis impunément la main sur la fille du Lion, mon seigneur.

Le chevalier, stupéfait de cette apparition sou-

daine, avait écouté avec étonnement les menaces du doyen; mais, après avoir porté ses yeux du boucher à la fenêtre, il se remit, et répondit :

— Vous vous trompez, maître Breydel, je suis un fils de Flandre. Du calme! la fille du Lion est vengée.

Breydel ne savait que croire, il était encore bouillant de colère, mais les paroles du chevalier, qui répondait en flamand et le connaissait par son nom, arrêtèrent son bras menaçant. Mathilde ne s'était aucunement effrayée de l'apparition; convaincue, dans son égarement, que le chevalier noir était un de ses ravisseurs, elle eut des transports de joie et dit :

— Tuez-le! Il a emprisonné mon père, et veut me conduire auprès de la méchante Jeanne de Navarre, l'hypocrite! Pourquoi ne vengez-vous pas le sang de votre comte, Flamand?

Le chevalier regarda la jeune fille avec une compassion douloureuse, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux.

— Malheureuse enfant! dit-il.

— Vous aimez et plaignez la fille du Lion, dit Breydel en serrant la main du chevalier, pardonnez-moi, messire, je ne vous connaissais pas.

En ce moment, de Coninck parut à l'entrée de la salle. Il leva les mains au ciel avec stupéfaction, et, se jetant à genoux devant le chevalier, il s'écria;

— O ciel! le Lion, notre seigneur!

— Le Lion, notre seigneur! répéta Breydel pen-

dant qu'il s'agenouillait à côté du doyen des tisserands : Dieu, qu'ai-je fait ?

Ils restèrent muets, pleins de respect et profondément inclinés devant le chevalier.

— Levez-vous, mes sujets fidèles, leur dit Robert de Béthune, je sais ce que vous avez fait pour vos souverains. Regardez la fille de votre comte, et comprenez combien le cœur d'un père doit être brisé à cette vue. Et rien pour l'aider, et pas d'autre breuvage que l'eau du ruisseau... Vous voyez, le Seigneur m'éprouve par de terribles coups !

— Vous plaît-il, illustre comte, de m'ordonner de vous procurer tout cela ? demanda Breydel. Un humble serviteur peut-il vous servir en cela ?

Il était déjà à la porte, mais un geste du comte l'arrêta.

— Allez chercher un médecin, mais que ce soit un sujet fidèle. Exigez de lui le serment qu'il ne révèlera rien de ce qu'il verra ou entendra.

— Seigneur comte, dit Breydel tout joyeux, je connais justement un de mes meilleurs amis, le plus *klauwaert* de Flandre. Il demeure à Wardamme ; je l'amènerai bientôt.

— Je vous supplie de ne pas lui nommer le Lion de Flandre, et je vous ordonne un secret éternel. — Allez !

Breydel quitta la salle.

Après avoir longuement interrogé le doyen des tisserands sur les affaires du pays, le comte reprit :

— Oui, maître de Coninck, j'ai appris, dans ma captivité, par messire Devos et Adolphe de Nieuwland, vos efforts infructueux. C'est un grand bonheur pour moi d'avoir encore de si fidèles sujets, tandis que la plupart des nobles m'abandonnent.

— Il est vrai, illustre comte, répondit le doyen, beaucoup de seigneurs se sont déclarés contre la patrie; cependant le nombre de ceux qui sont restés fidèles est encore plus grand que celui de ces bâtards. Mes efforts non plus n'ont pas échoué, comme le pense Votre Excellence; jamais la Flandre ne fut plus près de sa délivrance; à l'heure qu'il est, les seigneurs Guy et Jean de Namur sont réunis, avec un grand nombre d'autres nobles, dans le bois Blanc, au Val, pour faire une puissante alliance; ils n'attendent que moi (1).

— Que dites-vous, doyen, si près de ces ruines? Mes deux frères!

— Oui, monseigneur, vos deux illustres frères et aussi votre fidèle ami, Jean de Renesse.

— O Dieu! et je ne puis les embrasser. Messire Devos vous a dit à quelles conditions j'ai quitté ma prison; je ne veux pas mettre en danger la vie de ceux qui m'ont rendu momentanément la liberté.

(1) Jean de Namur et Guy, son frère, tous deux fils du comte captif avec Guillaume de Juliers leur cousin, qui s'étaient tenus jusqu'alors à Namur, vinrent en Flandre pour décider, avec Pierre de Coninck sur ce qu'il y avait à faire. (*Annales de Bruges.*)

Pourtant je désire voir mes frères, j'irai avec vous, mais la visière baissée. Si je juge nécessaire de me faire connaître, je vous ferai un signe, et vous exigerez des seigneurs présents leur parole de garder le secret de mon nom ; s'ils refusent cela, ils ne me reconnaîtront pas. Je veux également ne pas parler.

— Votre volonté sera faite, monseigneur, soyez certain que vous serez content de moi ; je comprends très-bien votre intention... La malade paraît dormir : que le repos lui soit favorable !

— Elle ne dort pas, la pauvre enfant, elle est assoupie de fatigue ; mais il me semble entendre des pas d'hommes. Maintenant que j'ai remis mon casque, vous ne me reconnaissez plus, n'oubliez pas cela.

Le médecin entra avec Breydel ; il salua le chevalier noir avec respect et sans dire mot, alla droit à la jeune malade. Après l'examen ordinaire, il déclara que la jeune fille devait être saignée au plus tôt, et il la saigna au bras gauche, pendant que les deux doyens la tenaient immobile sur le lit ; le comte soupira péniblement et détourna la tête. Le sang qui s'élançait, en un jet puissant, du bras de la jeune fille lui parut amer comme du fiel, et le fit trembler de douleur ; il se retourna, toutefois, vers la jeune fille, mais sans la regarder.

Le médecin n'arrêta le sang que quand elle fut tout à fait épuisée. Elle respira plusieurs fois avec

effort et tomba dans une défaillance convulsive. Alors son bras fut lié et elle parut dormir.

— Messire, dit le médecin se tournant vers Robert, je vous assure que la jeune dame ne court pas de danger. Le repos rétablira ses sens.

A ces paroles consolantes, le comte se tourna vers les deux doyens et sortit avec eux de la salle ; une fois dehors, il dit à Breydel :

— Maître, je confie mon enfant à vos soins. Retournez près d'elle et gardez la fille de votre comte jusqu'à mon retour. Maître Pierre, nous partons pour le bois Blanc.

Il alla chercher son cheval et sortit des ruines. Le doyen des tisserands l'accompagna à pied, et laissa son cheval sur la route, quoiqu'il y passât avec le comte ; mais il savait qu'il ne lui convenait pas de chevaucher à côté de son seigneur. A peu de distance du bois Blanc, une dizaine de seigneurs vinrent à leur rencontre ; ceux-ci, reconnaissant de Coninck, retournèrent avec lui dans la forêt. Les plus importants d'entre eux étaient Jean, comte de Namur, et le jeune Guy, tous deux frères de Robert de Béthune ; Guillaume de Juliers, leur cousin, prêtre et prévôt d'Aix-la-Chapelle ; Jean de Renesse, le courageux Zélandais ; Jean Borlunt, le héros de Wocringen ; Arnould d'Audenaerde et Baudouin de Papenrode. La présence d'un chevalier inconnu leur inspira la plus grande méfiance : aussi regardèrent-ils de Coninck comme s'ils exigeaient une explication prompte. Le

doyen des tisserands s'avança au milieu d'eux et dit :

— Messires, je vous amène le plus grand ennemi de la France, et le plus noble chevalier de Flandre. Une raison importante, à laquelle la vie de l'homme le plus généreux est attachée, lui défend de se faire connaître à vos seigneuries en ce moment ; ne prenez donc pas de mauvaise part qu'il tienne la visière baissée et aussi qu'il ne parle pas, car sa voix est connue de vous tous comme la voix de votre mère. Ma fidélité éprouvée vous est un gage que je n'amènerais pas de faux-frères.

Les chevaliers s'étonnèrent de cette explication, et cherchèrent dans leur mémoire le nom de l'inconnu ; cependant, comme la présence du Lion captif ne leur paraissait pas possible, leurs suppositions furent vaines. Ils eurent, néanmoins, pleine confiance en la prudence du doyen des tisserands, et envoyèrent leurs serviteurs dans des directions différentes, pour les garder de toute surprise. De Coninck commença ainsi :

— Messires, la captivité de nos illustres souverains a été très-cruelle aux Brugeois. Il est vrai que nous nous sommes souvent révoltés, parce qu'on voulait violer nos principes, et peut-être avez-vous pensé que nous aurions fait cause commune avec les Français ; mais réfléchissez qu'un peuple libre et généreux ne peut souffrir des maîtres étrangers ; aussi avons-nous, depuis le guet-apens du roi Philippe le Bel, exposé bien souvent notre vie et nos biens : plu-

sieurs Français ont payé de la vie le forfait de leur souverain, et le sang des Flamands a coulé à Bruges par torrents. Dans cet état de choses, j'ai pris la liberté de faire comprendre à vos seigneuries la possibilité d'une commune délivrance; car j'ai jugé que nos fers sont profondément usés et qu'un effort suprême peut les rompre. Un heureux événement nous a servis admirablement : le doyen des bouchers, ayant détruit le château de Male, messire de Mortenay a fait sortir tous les *klauwaerts* de Bruges, et maintenant les métiers se trouvent à Damme, au nombre de cinq mille hommes. Sept cents bouchers se sont joints à nous, et je puis assurer à vos seigneuries que ces derniers, avec leur doyen Breydel, ne reculent pas devant deux fois autant de Français, c'est une vraie troupe de lions. Nous possédons, par conséquent, une armée redoutable, et nous pouvons nous mettre immédiatement en campagne contre les Français, si les secours nécessaires nous sont envoyés par vous des autres villes. Voilà ce que j'avais à vous dire ; qu'il plaise maintenant à vos seigneuries de prendre les mesures nécessaires, car le moment est propice; j'attends vos ordres pour m'y conformer en humble sujet.

— Il me semble, répondit Jean Borlunt, qu'une trop grande précipitation pourrait nous être nuisible. Quoique les Brugeois soient prêts au combat, on n'est pas encore aussi avancé dans les autres villes. Il conviendrait de retarder un peu la vengeance,

pour réunir plus de ressources : soyez sûrs que l'armée des Français sera renforcée par un nombre considérable de traîtres flamands et de *léliards.* Songeons que nous jouons la liberté de la patrie, car, si nous étions vaincus, ce serait fini pour toujours : nous pourrions pendre nos épées à la muraille.

Comme le noble Borlunt était renommé par toute la Flandre pour un guerrier habile et sage, son avis fut approuvé par tous les chevaliers présents, y compris Jean de Namur. Le jeune Guy s'avança et dit avec chaleur :

— Considérez, cependant, messires, que chaque heure qui s'écoule est une heure de souffrance pour mon vieux père et mes malheureux parents ; songez à ce que doit souffrir mon illustre frère. Lui que la seule pensée d'une injure rendait malheureux, nous l'avons laissé depuis deux ans aux mains de ses ennemis ! Nous avons laissé rouiller nos épées dans un honteux repos ! Si nos frères captifs pouvaient nous parler de leur prison et demander : Qu'avez-vous fait de vos épées, et comment avez-vous rempli les devoirs d'un chevalier ? Que répondrions-nous ? rien ; le rouge de la honte monterait à nos fronts et nous baisserions la tête devant ces reproches. Non, je ne veux plus attendre ; l'épée est tirée, et le fourreau ne la recevra plus que teinte du sang ennemi ! J'espère que mon cousin Guillaume appuyera cette résolution.

— Le plus tôt sera le mieux, cria Guillaume de

Juliers ; il y a assez longtemps que nous contemplons les souffrances de nos parents. Elle a sonné enfin, l'heure si désirée de la vengeance; j'ai revêtu la cuirasse et je la porterai jusqu'au jour de la délivrance : je combattrai avec mon cousin Guy et ne veux point entendre parler de retard.

— Mais, messires, reprit Jean Borlunt, permettez-moi de vous faire remarquer qu'il nous faut du temps pour rassembler secrètement nos hommes, et que ce secours vous manquera si vous vous mettez sans nous en campagne ; messire de Renesse m'a déjà exprimé le même sentiment.

— Je ne puis vraiment armer mes vassaux en moins de quinze jours, dit Jean de Renesse, et je conseillerais à messeigneurs Guy et Guillaume d'écouter l'expérience du noble Borlunt ; il est impossible d'amener en si peu de temps les reîtres allemands : qu'en pense maître de Coninck ?

— Si la parole d'un humble sujet pouvait avoir quelque poids auprès de ses seigneurs, je leur conseillerais aussi la prudence, quoique ce soit contre mon projet. En ce cas, nous profiterions du délai pour enrôler une partie de nos frères de Bruges, et ces messieurs pourraient rassembler et équiper leurs vassaux en attendant que monseigneur de Juliers vienne avec ses cavaliers allemands.

Le chevalier noir manifesta à plusieurs reprises son mécontentement par des mouvements de tête ; il était visible qu'il avait envie de parler ; cepen-

dant il se contint. Enfin Guy et Guillaume furent obligés de souscrire à la volonté des autres seigneurs, car ceux-ci étaient tous contraires au projet des deux cousins. Il fut décidé alors que de Coninck ferait camper ses gens à Damme et à Ardenbourg; Guillaume de Juliers devait partir pour aller chercher ses reîtres en Allemagne; le jeune Guy irait chercher les soldats du comte son frère; messire de Renesse devait partir pour la Zélande, et les autres chacun pour ses domaines, afin de se préparer à la révolte générale.

Au moment où ils se serraient la main pour se quitter, le chevalier noir les retint d'un geste et s'écria :

— Messires !...

A sa voix, la stupeur se peignit sur les visages des chevaliers : ils se regardèrent par un coup d'œil furtif pour lire leurs impressions sur leurs physionomies; mais le jeune Guy s'élança en avant :

— O heure fortunée! dit-il; mon frère, mon cher frère, votre voix pénètre au fond de mon cœur.

D'un geste rapide, il arracha le casque de la tête du chevalier noir et se jeta à son cou avec tendresse.

— Le Lion, notre comte! fut le cri général.

— Mon malheureux frère, continua Guy, vous avez tant souffert; j'ai tant déploré votre captivité! mais maintenant, ô joie! je puis vous embrasser; vous avez donc brisé vos chaînes, et son souverain est

rendu à la Flandre. Pardonnez-moi mes larmes, elles coulent par amour pour vous, au douloureux souvenir de vos peines. Que le Seigneur soit loué pour ce bonheur inattendu !

Robert serra tendrement le jeune Guy contre son cœur, puis il se tourna vers son autre frère, Jean de Namur, et, après l'avoir embrassé également, il dit :

— Messires, je ne me serais pas fait connaître, pour des raisons importantes ; mais c'est un devoir pour moi de vous dire une chose qui fera changer votre résolution. Sachez que le roi de France a convoqué tous ses vassaux avec leurs gens pour aller guerroyer contre les Maures ; puisqu'il n'entreprend cette guerre que pour remettre le roi de Majorque en possession de son royaume, il est certain qu'il emploierait plutôt cette puissante armée à la conservation de la Flandre (1). La réunion est fixée à la fin de juin ; ainsi, dans un mois, Philippe le Bel se trouve à la tête de soixante-dix mille hommes. Réfléchissez s'il ne vaut pas mieux fixer la délivrance avant cette époque : plus tard elle devient

(1) ... Et il arriva dans ce temps que les Sarrasins assiégèrent et prirent en grande force deux royaumes chrétiens, savoir, celui de Majorque et de Mélide. Et ensuite, deux rois étaient venus à Paris, chez le roi, pour demander des conseils et des secours, et le pape écrivit au roi de France, comme au premier roi chrétien, pour le prier d'assembler les princes chrétiens, afin de reconquérir les pays de Majorque et de Mélide (*L'excellente chronique.*)

impossible. Je ne vous ordonne rien, car, demain, je dois retourner en captivité.

Les chevaliers comprirent le fondement de cette raison et furent d'accord qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Ceci changea leur projet dans ce sens : qu'ils n'attendraient pas plus longtemps et qu'ils reviendraient en toute hâte, avec tous les secours possibles, près de de Coninck, à Damme. Le jeune Guy, comme le plus proche parent de Robert, fut nommé général en chef de l'armée, parce que Guillaume de Juliers ne voulait pas accepter ce titre, à cause de sa qualité de prêtre. Jean de Namur ne pouvait secourir personnellement les Flamands, car, dans l'agitation qui allait se produire, il lui restait assez à faire pour garder son comté ; mais il promit d'envoyer une bonne troupe de cavaliers namurois.

Peu à peu les seigneurs partirent, chacun pour ses domaines ; Robert resta seul avec ses deux frères, son cousin Guillaume et le doyen des tisserands.

— O Guy, dit Robert d'un ton douloureux, ô Guillaume ! je vous apporte une nouvelle si terrible, que ma bouche n'ose la proférer, que mes yeux s'obscurcissent de larmes quand j'y pense. Vous savez comment la méchante reine Jeanne a pris notre pauvre sœur Philippine : la malheureuse a eu pendant six longues années pour demeure un cachot du Louvre, et, pendant ce temps, elle n'a pu voir ni son père ni ses frères. Vous croyez qu'elle existe encore, car vous invoquez Dieu pour sa délivrance;

mais hélas! nos prières sont inutiles : notre sœur est morte empoisonnée, et son corps a été jeté dans la Seine (1)!

Quand la douleur frappe trop brusquement le cœur de l'homme, elle le prive momentanément de sentiment : ainsi en fut-il de Guy et de Guillaume; leurs joues pâlirent, et, muets, consternés, ils regardèrent fixement le sol. Guy s'éveilla le premier de cette stupeur.

— Il est donc vrai, gémit-il; Philippine est morte! O âme bienheureuse de ma sœur! vous pouvez lire dans mon cœur quelle douleur m'oppresse, quelle soif de vengeance me brûle. Vous serez vengée! Je verserai des flots de sang en votre mémoire!

— Ne te laisses pas emporter ainsi par la douleur, mon beau cousin, dit Guillaume de Juliers; plains ta sœur, prie pour son âme, et lutte pour la liberté de la patrie : la tombe jalouse ne rend pas ses morts pour du sang.

— Mes frères, interrompit Robert, veuillez me suivre. Nous allons voir notre nièce Mathilde, elle n'est pas loin d'ici. Je vous apprendrai, chemin faisant, des choses encore plus tristes. Faites attendre vos serviteurs ici.

(1) ... Le roi et la reine en furent tellement courroucés, qu'ils firent empoisonner Philippine. Le roi ordonna d'étrangler les trente camérières, puis de les jeter dans la Seine, et pendre à une potence les trente chevaliers qui étaient venus avec elles. (*L'Excellente chronique.*)

Robert leur raconta successivement comment il avait sauvé miraculeusement son enfant des mains des Français, et ce qu'il avait souffert dans les ruines de Nieuwenhove. Sa douleur s'était cependant apaisée, car il avait foi dans la prédiction du médecin ; l'espoir que Mathilde le reconnaîtrait enfin consolait son cœur, et l'habitude des malheurs lui donnait la force de supporter ses chagrins.

Ils arrivèrent bientôt dans la salle où Mathilde paraissait dormir paisiblement : ses joues étaient blanches comme l'albâtre et sa respiration si faible qu'elle paraissait sans mouvement. Grand fut l'étonnement qui s'empara des chevaliers, à la vue du sang mêlé de boue qui souillait ses vêtements ; ils joignirent les mains avec compassion, car le médecin leur avait fait comprendre, en mettant son doigt sur sa bouche, que le plus grand silence était nécessaire. Le jeune Guy embrassa son frère Robert et versa des larmes amères sur son sein.

— Damnation ! gémit-il, voilà donc l'enfant du Lion !

Le docteur emmena les chevaliers hors de la salle et leur dit :

— La jeune dame a repris ses sens ; mais elle est d'une grande faiblesse. Pendant votre absence. elle s'est réveillée, et elle a reconnu maître Breydel ; elle lui a demandé beaucoup de choses pour rassembler ses souvenirs. Il l'a consolée en lui certifiant que monseigneur de Béthune viendrait la voir : il ne

serait pas bon, messeigneurs, de tromper cette espérance ; je vous conseille donc de ne pas la quitter. Il est egalement indispensable de lui procurer d'autres habillements et un autre lieu de repos.

Comme Robert ne pouvait se faire connaître d'un plus grand nombre de personnes, il ne donna, pour le moment, pas de suite aux prescriptions du docteur ; il retourna avec ses frères près de Mathilde et resta à contempler avec une douleur muette ses traits décolorés. Les lèvres de la jeune fille remuaient, et, de temps en temps, un son imperceptible sortait de sa poitrine. Un souffle plus puissant fit résonner deux fois le mot : Père ! comme un doux son de harpe, aux oreilles de Robert ; il effleura de ses lèvres la bouche de sa fille endormie ; ce baiser, qui fit passer pour la seconde fois l'âme du père dans le cœur de l'enfant, rendit au sang de la jeune fille plus de fluidité et plus de vie : une teinte rosée colora ses joues, et ses yeux s'ouvrirent avec un sourire tranquille, mais plein de joie.

L'expression des traits de la jeune fille ne peut se décrire ; elle regarda sans rien dire les yeux de son père, et parut absorbée dans une douce volupté. Certainement les anges, dans le ciel, ont cette figure lorsqu'ils regardent la face du Seigneur. Bientôt elle tendit les deux bras, et Robert se pencha vers elle pour se laisser embrasser ; mais ce n'était pas ce que voulait la jeune fille. Elle porta ses deux mains au visage de son père, et toucha ses joues de ses

doigts caressants. Tous deux éprouvaient une sensation délicieuse : le père ne regrettait pas ses peines et remerciait Dieu, qui donne aux malheureux la force de supporter la joie.

Les assistants n'étaient pas moins touchés de cette scène d'amour paternel ; ils n'osaient rompre ce silence solennel, et essuyaient furtivement leurs yeux. Leurs attitudes étaient cependant très-différentes ; Jean de Namur, qui maîtrisait le mieux son émotion, se tenait debout, le regard ferme et la tête levée ; Guillaume de Juliers, le prêtre, était agenouillé et priait, les mains jointes ; le jeune Guy et Jean Breydel mêlaient à leur commisération un ardent désir de vengeance ; cela se voyait à l'expression de leurs lèvres et au geste menaçant de leurs poings serrés ; de Coninck qui, en d'autres circonstances, paraissait si froid, était le plus ému de tous, ses larmes coulaient abondamment sous la main dont il avait couvert son visage. Nul homme, en Flandre, n'aimait plus son souverain Robert que le doyen des tisserands ; tout ce qui pouvait rendre la patrie glorieuse était saint pour le noble bourgeois de Bruges.

Enfin, la jeune Mathilde s'éveilla de sa douce extase ; ses bras pressaient la tête de son père contre sa poitrine haletante, et, avec une passion ardente, elle dit d'une voix faible :

— O mon père, mon père bien-aimé ! te voilà maintenant sur le sein de ton heureuse enfant ! J'en-

tends battre ton cœur contre le mien... Soyez loué, ô Dieu, qui avez envoyé tant de félicité aux hommes! Reste ainsi contre mon cœur, mon cher père, car tes baisers m'enlèvent au ciel.

— Ton amour, ô mon enfant, s'écria Robert, efface tous les maux soufferts. Tu ne peux comprendre combien ton égarement a été pénible pour moi ; mais Dieu seul sait quelle joie en ce moment inonde mon cœur. Je veux multiplier mes baisers sur tes joues, car ils sont un baume sur les plaies de mon âme; ma chère Mathilde, que ton sort était cruel !

Le jeune Guy s'était approché, se tenant les bras ouverts devant le lit, et paraissait aussi implorer un baiser. Aussitôt que Mathilde le reconnut, elle lui dit sans lâcher son père :

— Ah ! mon ami bien-aimé, vous êtes là aussi ! Vous pleurez sur moi ? et monseigneur Guillaume qui prie là-bas, et monseigneur Jean de Namur ; sommes-nous donc à Wynendael ?

— Ma pauvre nièce, vos souffrances me brisent le cœur ! oh ! laissez-moi vous embrasser, car mon âme a besoin de soulagements.

Mathilde lâcha son père et se laissa embrasser par son oncle Guy. Alors sa voix devint plus forte, et elle s'écria :

— Monseigneur de Juliers, venez, embrassez-moi aussi, et vous aussi, mon bel oncle Jean, pressez-moi aussi sur votre cœur ; vous m'aimez tous si tendrement !

Ils embrassèrent Mathilde l'un après l'autre, et ces doux épanchements lui firent oublier tous ses malheurs. Lorsque Guillaume de Juliers approcha à son tour, elle le regarda avec étonnement de la tête aux pieds, et demanda :

— Qu'est-ce, monseigneur Guillaume? pourquoi portez-vous cette cuirasse par-dessus votre soutane, et pourquoi cette longue épée accompagne-t-elle un ministre du Seigneur?

— Le prêtre qui défend la patrie, combat aussi pour les autels de son Dieu! répondit Guillaume.

De Coninck et Breydel se tenaient la tête découverte, à une petite distance du lit de camp, et partageaient l'ivresse générale. Mathilde les regarda avec une profonde reconnaissance ; elle attira encore la tête de son père contre sa poitrine, et demanda à voix basse :

— Voulez-vous me promettre quelque chose, mon père chéri?

— Tout, mon enfant : tes souhaits me réjouiront.

— Je vous prie, mon père, de récompenser ces deux sujets selon leur mérite : ils ont risqué chaque jour leur vie pour la patrie.

— Que ton désir s'accomplisse, Mathilde! je ferai en sorte qu'ils puissent aussi t'embrasser une autre fois, quand ils l'auront mérité comme maintenant; détache tes bras de mon cou, car je dois causer avec Guy.

Il s'approcha de son frère, et l'entraîna hors de la salle.

— Mon frère, dit-il, il convient qu'on ne laisse pas sans récompense un dévouement comme celui des deux doyens de notre bonne ville de Bruges ; je vous donne, en conséquence, le pouvoir nécessaire à l'accomplissement de ce vœu ; quand vous serez sur le champ de bataille, au milieu des métiers, ma volonté est que vous fassiez de Coninck et Breydel chevaliers en présence de tous leurs compagnons ; que l'amour de la patrie soit anobli ainsi en eux. Renfermez cet ordre comme un secret dans votre cœur jusqu'à ce qu'il soit temps : maintenant, rentrons, car il faut que je vous quitte tous.

Robert s'approcha de sa fille, prit sa main dans la sienne et dit :

— Mon enfant, tu sais comment j'ai quitté ma prison, un généreux chevalier expose ses jours pour moi dans un cachot. Ne t'attriste pas, Mathilde; soumets-toi avec moi aux rigueurs du sort...

Mathilde l'interrompit :

— Oh ! je sais quel mot douloureux vous avez sur les lèvres : vous devez me quitter...

— Tu l'as dit, ma noble enfant, je dois retourner dans mon cachot : j'ai promis sur mon honneur que je ne resterais qu'un jour en Flandre. Ne pleure pas ! la fatalité ne nous poursuivra pas longtemps.

— Je ne pleurerai pas, ce serait de l'ingratitude. Je rends grâces au Seigneur qui m'a donné tant de

consolations, et je m'en montrerai digne par la patience et les prières. Allez, mon père, donnez-moi encore un baiser, et que les anges du ciel vous accompagnent !

— Doyens, dit Robert, je vous donne le commandement de mes hommes de Bruges; maître de Coninck, soyez général en chef. Maintenant je vous supplie d'amener une brave femme auprès de ma fille et de lui procurer d'autres habillements. Vous l'emmènerez d'ici et la garderez de toute insulte; je la mets sous votre garde, pour qu'elle soit traitée selon son rang. Maître Breydel, veuillez faire avancer mon cheval.

Après que Robert eut pris congé de ses deux frères, il étreignit sa fille dans ses bras, et la regarda avec une si tendre attention, qu'on eût dit qu'il voulait graver ses traits chéris dans son souvenir. La jeune fille l'embrassa plusieurs fois en le serrant étroitement.

— Maintenant, mon enfant, reprit Robert, console-toi, je reviendrai bientôt pour toujours. Dans peu, Adolphe, ton frère, sera de retour.

— O dites-lui que je le supplie de se hâter ! Allez maintenant, à la garde de Dieu, mon cher père, je ne pleurerai pas à votre adieu !

Robert quitta enfin sa fille et monta à cheval; les autres chevaliers en firent de même. Aussitôt que Mathilde entendit le pas des coursiers, des larmes roulèrent sur ses joues, malgré sa promesse; cepen-

dant, cela ne l'affligea point, car un sentiment doux et consolant restait en elle.

De Coninck et Breydel remplirent les ordres du Lion, leur maître : ils cherchèrent une femme et Mathilde eut des vêtements propres. Vers le soir, ils étaient tous à Damme, au camp des Brugeois.

FIN DU TOME PREMIER.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

L+C.

